U d'/of OTTAWA
39003010240785

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lafoiirlandaisee00lene

134B

D134B

71039.144
650 m00

Biblioth. des écoliers
Collège de Montréal

LA FOI IRLANDAISE

EN

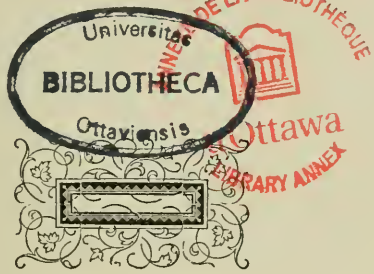
AMÉRIQUE.

LA FOI IRLANDAISE

EN

AMÉRIQUE

Souvenirs d'un Missionnaire



CITEAUX

(Côte-d'Or)

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

1880

575178

BX
1407
.I7
L4
1880

A SA GRANDEUR

Monseigneur N. J. PERCHÉ, Archevêque de La Nouvelle-Orléans.

MONSEIGNEUR,

A qui, mieux qu'à vous pourrais-je **dédier** *cet humble et premier opuscule, où j'ai essayé de dire quelques-unes des merveilles de la foi de ce peuple missionnaire en Amérique, au milieu duquel vous avez été vous-même apôtre pendant près d'un demi-siècle, et qui compose aujourd'hui une partie aimée du troupeau confié à vos soins ?*

Je suis heureux, Monseigneur, de venir déposer à vos pieds ce faible tribut de mes hommages, plus heureux encore si Votre Grandeur daigne l'accepter comme signe du dévouement sincère du collaborateur et de la profonde affection du fils en N. S.

H. L.

ARCHEVÊCHÉ

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

Mon Très Révérend Collaborateur et Cher Fils en J.-C.

J'accepte volontiers la **Dédicace** *d'une étude dont le sujet et l'objet nous sont également chers à tous les deux.*

Les peuples, comme les individus, ont chacun une vocation à suivre et une mission à remplir. La mission du peuple irlandais est noble et sainte entre toutes : c'est de propager et de maintenir partout la foi catholique. Vous faites ressortir, par des faits indiscutables, cette vocation du peuple irlan-

dais, et la manière dont il remplit sa mission aux Etats-Unis, parce que les Etats-Unis nous intéressent spécialement : mais, l'histoire dira que, dans tous les pays de missions, comme aux Etats-Unis, les irlandais se sont montrés les fermes soutiens et les propagateurs de la foi catholique avec une invincible énergie et une infatigable persévérance. Et c'est avec raison que vous rappelez combien m'est chère cette portion de mon troupeau qui appartient à la nation irlandaise.

De tout mon cœur, j'appelle les bénédictions de Dieu sur vous, mon cher Fils, et sur votre travail qui contribuera à développer dans les cœurs le dévouement à la foi catholique.

† N. J. Perché,
Archevêque de La Nouvelle-Orléans.

LA FOI IRLANDAISE

EN

AMÉRIQUE.

On a longuement écrit sur l'Amérique.

On a dit beaucoup de bien, on a dit beaucoup de mal de ce pays. Les uns l'ont élevé jusqu'au ciel : les autres l'on ravalé jusqu'à la boue.

L'Amérique est-elle ce paradis terrestre tel que se sont plu à le montrer à la foule quelques adorateurs passionnés de ce pays nouveau, où ils n'ont vu que vertus à nulle autre pareilles, sans le mélange d'aucun vice ?

L'Amérique est-elle, au contraire, cet enfer

anticipé, comme le prétendent d'autres esprits prévenus et exagérés, qui n'ont aperçu là qu'injustices et crimes de tout genre ?

Pour être juste, rester vrai en restant dans une froide impartialité, il faut savoir reconnaître que l'Amérique n'est ni l'un ni l'autre : il n'y a ni tant de grandeur ni tant de bassesse : ce pays ne mérite

« Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité. »

Ce n'est pas l'Eden des anciens jours, par la simple raison qu'il a été à tout jamais perdu par le premier père. Désormais, il ne se trouvera nulle part d'horizon sans nuages et de perfection complète, pas plus dans le nouveau monde que dans l'ancien.

Ce n'est pas non plus l'Enfer, car, si le vice y règne, la vertu y est cependant aussi en honneur ; si le mal existe, le bien est à ses côtés ; il y a mélange de l'un et de l'autre, comme partout où vivent des hommes libres.

Il ne serait pas sans intérêt, à coup sûr, de chercher à s'édifier sur tous ces points.

Mais, à une époque ou la matière joue un si grand rôle dans le monde, généralement les auteurs qui ont écrit sur l'Amérique n'ont pas pris à tâche de faire assister leurs lecteurs à un examen aussi sévère, et de résoudre devant eux des problèmes aussi graves.

Les uns ont tenu, par dessus tout, à prouver que le nouveau monde est le pays où tout est grand : la nature, les idées, les entreprises, les hommes et les choses.

Ils ont dit :

C'est le pays qui a le privilége de voir couler chez lui le plus grand fleuve de l'univers, le Mississipi, qui compte 1,200 lieues de parcours navigable.

C'est le pays qui possède la première cataracte du monde, la chute du Niagara, où les eaux de quatre grands lacs réunis se précipitent d'une hauteur de 60 mètres.

C'est le pays où le voyageur rencontre la ligne de chemin de fer la plus gigantesque, la ligne de New-York à San Francisco, c'est-à-dire, 1,200 lieues de parcours, soit à peu près la distance

d'un continent à l'autre, du Hâvre à New-York.

C'est le pays où l'étranger admire le pont le plus extraordinaire, le pont Victoria de Montréal, sur le Saint Laurent, large de deux milles. Bientôt, du reste, New-York sera réuni à Brooklyn par un autre pont encore plus remarquable. Il aura coûté soixante-cinq millions de francs, mesurera 1 052 mètres de long et 84 mètres de hauteur. C'est l'élévation des tours de Notre-Dame de Paris, surmontées d'une maison à six étages!

D'autres, préoccupés avant tout des fiévreuses agitations d'un siècle qui ne rêve et ne poursuit que le progrès matériel, se sont appliqués spécialement à montrer que l'Amérique avait doté le monde des trois quarts et demi de nos inventions modernes.

C'est, en effet, un Américain, qui, le premier, domptant les orages et les tempêtes, enchaînant les vagues et les flots, a su les faire servir à l'industrie humaine par l'invention du premier bateau à vapeur.

C'est grâce au génie d'un Américain qu'il

nous est permis, de nos jours, de diriger la foudre et de lancer notre pensée d'un bout du monde à l'autre avec la rapidité de l'éclair, car, c'est à un Américain que nous devons le paratonnerre et le télégraphe électrique.

Encore au génie inventeur Américain les infirmes doivent rendre de sincères actions de grâces, comme aussi la simple ouvrière du faubourg et le laboureur de la campagne, car, c'est un Américain qui a fait la découverte du chloroforme, tandis que d'autres ont inventé la machine à coudre, la faucheuse et la moissonneuse.

L'Amérique, enfin, a-t-on dit et écrit partout, c'est le pays qui a le plus d'institutions de tout genre, le plus d'industries et le plus d'affaires, le plus de travail et le plus de bonheur, le plus d'inventions et le plus de machines, le plus d'amusements et le plus de journaux, le plus d'or et le plus de confortable : quelques-uns disent tout bas, le plus d'injustices, de voleurs et de criminels : tous disent surtout très haut le plus de progrès et le plus de liberté !

Généralement, on s'est arrêté là : on ne s'est

pas élevé plus haut. On n'a pas vu, ou bien l'on n'a pas voulu voir qu'à côté de ce progrès purement matériel, incontestable, qu'on ne peut nier en Amérique, il y a, à notre époque surtout, grandissant chaque jour, un autre progrès bien autrement prodigieux, vraiment digne d'admiration. De nos jours, il a déjà produit, et plus tard, il produira les résultats les plus sérieux pour ce peuple.

Au commencement du siècle, l'illustre Comte de Maistre disait de l'Amérique que c'était « un enfant au maillot ». Il voulait parler de la grandeur toute matérielle d'un peuple qui, à cette époque, comptait à peine quatre millions d'habitants. Le Platon chrétien aurait pu dire le même mot avec non moins de vérité, en parlant d'un autre progrès plus important, d'où dépend la grandeur morale et le bonheur des peuples, le progrès par Jésus-Christ et son Evangile; car, depuis cette époque, c'est-à-dire, depuis le jour où ses chaines sont tombées, la Foi catholique a marché là à pas de géant. Si l'Amérique, comme tout semble l'indiquer, ne ralentit

pas sa marche en ce sens, un jour viendra où l'on pourra, à elle aussi, appliquer le mot que le même Comte de Maistre disait de l'Europe : « Elle n'est parvenue à ce haut point de civili- « sation, que parce qu'elle a commencé par la théologie [1]. »

L'Etat actuel du vieux continent donne un intérêt tout spécial à l'étude de ce progrès véritable par l'Evangile, le seul vraiment digne de ce nom, tel qu'il apparaît en ce moment dans la jeune Amérique.

Dans le vieux monde, une fausse démocratie, une presse voltairienne, une science impie et bâtarde se sont donné rendez-vous pour dresser un rempart contre leur ennemi commun, l'unique obstacle à la réalisation de leurs rêves coupables et insensés ; et, comme si l'on pouvait arrêter les rayons du soleil, ils ne cessent de s'écrier chaque jour, sur tous les tons, et chacun à sa manière : *Eglise catholique, ton règne est fini ! Tu ne passeras plus !*

(1) *Soirées de St Pétersbourg.*

Et dans le nouveau monde, une autre démocratie plus sincère, plus sérieuse, plus libérale surtout, laisse la même Eglise entièrement libre, non pas par un sentiment d'indifférence où de mépris, mais par respect pour la religion et pour les droits sacrés de la conscience. Elle sait dire avec l'un des gouverneurs de l'Etat de New-York : « *Nous nous rappelerons sans cesse que la justice élève les nations.* »

A Paris le Conseil municipal, sans tenir le moindre compte des énergiques réclamations des familles, d'un trait de plume, ferme tyranniquement les écoles congréganistes.... A Chicago, au contraire, le conseil municipal, à l'unanimité des voix, supprime une rue de la grande ville qu'il administre, afin, de permettre aux mêmes congréganistes, d'agrandir leur collége déjà immense, mais dont les gigantesques proportions ne suffisaient plus pour répondre aux vœux et à la confiance de la population.

En France, le Président de la République signe un décret accordant un délai de trois mois à « l'agrégation où association dite de

« Jésus, pour se dissoudre et évacuer les éta-
« blissements qu'elle occupe sur le territoire de
« la République [1]. » ..... Et, en Amérique, le Président de la République, accepte avec empressement le fauteuil d'honneur à la distribution des prix au collége des mêmes Jésuites, à Washington, siége du gouvernement. Il y prononce un discours dans lequel il rend un public hommage au zèle, au dévouement comme au patriotisme de ces maîtres expérimentés ; il loue leur méthode d'enseignement et constate leurs succès, aux applaudissements de l'élite de la population, des protestants aussi bien que des catholiques, accourus à ce spectacle qui leur paraît naturel parce qu'il leur paraît juste.

Ici à l'heure présente, on a recommencé une campagne, pour rallumer avec une nouvelle ardeur et une injustice sans cesse croissante toutes les vieilles guerres contre la liberté de l'enseignement.... Là bas, au contraire, si les catholiques songeaient à ériger une Université à

(1) Décret du 29 Mars, 1880.

côté de la nouvelle cathédrale de New-York, ou à Boston, ou à Philadelphie, ou dans quelque autre grande ville de l'Union, Juifs et Protestants, Francs-maçons et Libres-penseurs, Quakers et Mormons accourraient, rivalisant de zèle pour jeter leurs bourses dans celles de leurs frères catholiques. Ils diraient par là, d'une manière éloquente, à l'Européen stupéfait, que c'est toujours s'honorer et honorer sa patrie que d'y favoriser la diffusion de la science et des lumières, quels que puissent être les distributeurs de ces précieux dons.

Ici, sur une terre vieille de dix-huit siècles de catholicisme, le souverain Pontife est obligé d'avoir recours à la diplomatie la plus prudente, afin de ne point froisser la susceptibilité des pouvoirs établis, toutes les fois qu'il s'agit de prendre une mesure jugée nécessaire au poids de la conscience pour le bien de l'Eglise et le salut des âmes.... Là bas, depuis un siècle, c'est-à-dire, depuis qu'il y a là un peuple indépendant, le souverain Pontife n'a pas encore rencontré une seule fois l'opposition du gouvernement. Il con-

voque des conciles, multiplie les siéges épiscopaux, crée des Cardinaux, sans entrave aucune, aux applaudissements de tous, et aujourd'hui Léon XIII, si glorieusement régnant, peut dire, avec autant, et même avec plus de vérité que Grégoire XVI : « Nulle part je ne me trouve « plus pape qu'aux Etats-Unis d'Amérique. »

Enfin, et pour tout dire en un mot, sur le vieux continent, peuples et rois en démence, apostasient les vieilles traditions qui ont fait leurs patries grandes et illustres. Prêts à renverser les monuments les plus sacrés des siècles, au nom d'un prétendu progrès moderne, ils s'attaquent avec fureur à la seule institution divine dont ils ont le plus grand besoin pour vivre et prospérer.

Et l'Amérique, elle, assiste non-seulement paisible et sans crainte, mais orgueilleuse et fière aux progrès rapides de la même institution dans son sein. Elle regarde sans effroi sa marche triomphale : elle applaudit aux victoires quotidiennes et sans cesse grandissantes de l'apostolat catholique, en le voyant s'avancer à pas de géant vers le prochain et glorieux avenir qui lui est réservé.

Voilà l'étonnant, mais véritable progrès qu'on peut, spécialement de nos jours, constater en Amérique; et c'est précisément parce que le vieux monde n'en veut plus et le rejette systématiquement, qu'il est plus florissant et plus merveilleux dans le nouveau.

La Foi, de sa nature, est une grande voyageuse. Sortie du berceau du Sauveur, à l'Orient, dès qu'elle est repoussée par les Juifs, elle traverse les flots et vient d'un bond, s'implanter à Rome, la capitale du monde connu. Puis, franchissant les Alpes, mieux que Jules César et ses nombreuses légions, elle a, elle aussi, à sa manière, conquis les Gaules. C'est elle qui a fait la France. « Pendant quinze siècles, elle a « pour ainsi dire, tenu la France entre ses bras, « comme une mère porte son enfant, guidant « ses pas à travers les âges barbares, adoucis- « sant peu à peu ses mœurs à mesure qu'elle « versait la vérité dans les âmes, formant son es- « prit et cultivant son intelligence [1]. » Mais si,

(1) M. De Mun, au Cirque d'hiver. 10 juillet 1879.

à notre tour, par une ingratitude qui est en même temps une injustice, si, fils de la Foi, nous répudions notre mère; si, rougissant d'elle, et refusant de la reconnaître, nous n'en voulons plus et la chassons de nos foyers comme une marâtre, elle qui n'a pas besoin de nous, elle continuera son grand voyage à travers le monde. Astre spirituel destiné à porter le flambeau de la lumière au milieu de toutes les nations, « *vos estis lux mundi* », nouveau soleil des intelligences, comme lui, elle s'élancera toujours de l'Orient à l'Occident : elle franchira les océans pour aller fixer sa tente au milieu de nouveaux hommes et prendre racine sur de nouvelles terres. C'est là l'histoire des siècles. Quand un peuple ne veut plus de la Foi, l'auteur de la Foi, Jésus-Christ, prend sa croix, son sacerdoce et ses sacrements : il s'en va au fond des forêts et des pays inconnus où d'autres nations l'appellent, lui tendent les bras, impatientes de le recevoir avec reconnaissance, joie et bonheur.

C'est là précisément ce qui se passe, à cette heure, en Amérique.

L'illustre évêque de Cambrai, Fénelon disait : « Lorsque vous voyez des régions immenses qui « s'ouvrent tout-à-coup, un nouveau monde in- « connu à l'ancien, et plus grand que lui, gardez- « vous bien de croire qu'une si prodigieuse décou- « verte ne soit dûe qu'à l'audace des hommes. « Dieu ne donne aux passions humaines, lors « même qu'elles semblent décider de tout, que ce « qu'il leur faut pour être les instruments de ses « desseins : ainsi l'homme s'agite et Dieu le « mène, et tandis que chez nous les ténèbres s'é- « paississent, la Foi Catholique plantée en Amé- « rique, malgré tant d'orages, ne cesse d'y porter « des fruits [1]. »

Voilà le fait merveilleux que constatait déjà de son temps le grand évêque, et dont je voudrais dire quelque chose pour l'édification des âmes.

Dans les quelques pages d'une première et modeste brochure, j'essaierai, par l'éloquence des faits, de rendre hommage à tout un peuple de généreux ouvriers, intrépides pionniers de la foi

(1) Fénelon. *Sermon sur l'Epiphanie.*

en Amérique. Ils l'implantent chaque jour avec zèle dans cette jeune vigne du Seigneur, et lui font partout prendre de profondes racines sur ce sol nouveau et fécond. Humbles devant les hommes, ils sont grands devant Dieu, à la gloire duquel ils travaillent avec ardeur et dévouement. Presque sans le savoir, ils travaillent aussi à la vraie grandeur de leur patrie d'adoption ; les serviteurs de Dieu sont toujours, par là même, les serviteurs des hommes.

Oui, si, un jour qui n'est pas loin, tout porte à le croire, ce peuple entier du Nouveau Monde, si varié d'origine, de langue et de culte, religieusement si agité, vient enfin s'asseoir et se reposer sous les branches de cet arbre majestueux qui s'appelle l'Eglise catholique, il devra rendre des actions de grâces à tous ceux qui ont jeté en terre le petit grain de senevé : il en devra, en particulier, et des plus solennelles, à toute une nation qu'on pourrait bien appeler le PEUPLE MISSIONNAIRE par excellence. Son émigration providentielle et sans cesse croissante a produit, en Amérique, comme elle produira toujours partout, religieusement parlant, les plus heureux et les plus consolants résultats.

Quel est ce peuple missionnaire, préparé par Dieu, pendant des siècles, à cette noble vocation de l'apostolat ?

C'est celui qu'acclamait un jour Lacordaire, alors qu'il s'écriait en face d'une imposante assemblée :

« Je ne le nommerai pas, Messieurs, ce peuple « cher et sacré, ce peuple plus fort que la mort : « mes lèvres ne sont pas assez pures pour le « nommer : mais, le ciel le connaît, la terre le « bénit, tous les cœurs généreux lui ont fait une « patrie, un amour, un asile... O ciel qui voyez, « ô terre qui savez, ô vous tous meilleurs et plus « dignes que moi, nommez-le, nommez-le, dites « *l'Irlande*[1] ! »

L'Irlande ! ce pays dont un illustre converti, aujourd'hui revêtu de la pourpre romaine, le cardinal Newman a dit : « La verte Erin est une terre « vieille et jeune : vieille dans son christianisme « et jeune pour les espérances de l'avenir. C'est « une nation qui reçut la grâce avant que le Saxon « eût mis le pied sur le sol de l'Angleterre, et qui

(1) Lacordaire. *Eloge funèbre d'O'Connell.*

« jamais, n'a laissé la flamme s'éteindre dans « son cœur [1] »

L'Irlande ! dont le célèbre évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup disait, en 1861, en plaidant la noble cause de ce peuple devant le grand auditoire de l'église St Roch de Paris : « C'est à bon « droit que les nations européennes et l'humanité « même sont fières de la race Irlandaise : je ne « sais pas un peuple chez qui le patriotisme, l'in- « nocence des mœurs, la foi courageuse, la fidé- « lité invincible, la bravoure, l'ardeur conquérante « et civilisatrice, le désintéressement, la patience, « la poésie, l'éloquence, et tout cela relevé, — « relevé toujours, jamais abattu, — relevé, cou- « ronné par le malheur, aient un éclat plus saisis- « sant et plus douloureux. »

Eh bien ! le *Peuple Irlandais*, voilà celui qui, avec toutes ces qualités énumérées ici par une bouche éloquente et autorisée, plus qu'aucun autre ouvrier, travaille, par l'ardeur de sa foi, à implanter le Catholicisme en Amérique. « Ce sont les

(1) *Catholic University Gazette*. 1854.

Irlandais, dit un journal américain, qui ont été les pierres fondamentales « *foundation stones* » de l'Eglise américaine. La religion et la civilisation fleurissent sous leurs pas[1]. »

(1) *North American Review*. Octobre 1879.

LLEGE DE MONTREAL
E DE LECTURE
VISION DES GRANDS

Dans le vieux monde en général, en France en particulier, et spécialement de nos jours, il y a une idole devant laquelle on voit des populations entières se prosterner. Muettes, craintives et tremblantes, elles sont toujours prêtes à lui faire un servile hommage de tout ce que l'homme possède ici-bas de plus grand et de plus noble, puisque c'est là ce qui constitue sa royauté sur la création je veux dire : la liberté, la franchise et le courage. Cette idole du jour, qui dégrade l'homme, c'est le *respect humain !*

Dans son sens primitif et vrai, le *respect humain* est une vertu, car le mot veut dire *respect de l'homme.* Créé à l'image de Dieu, roi de la création, en son nom comme en celui de son auteur, l'homme peut revendiquer, de la part de son semblable, un tribut de crainte respectueuse, l'hommage d'une sainte retenue devant sa dignité. Pourquoi n'a-t-on pas toujours défini le respect humain la crainte de faire le mal pour ne pas déplaire aux justes ? Pourquoi faut-il le définir *la honte de*

faire le bien de peur de déplaire aux méchants?

C'est là l'œuvre du démon : c'est lui qui fait le respect humain. Il est dit dans nos Livres saints que la « crainte de Dieu est le commencement de la sagesse[1] . » Quand Dieu, en effet, entre dans une âme, c'est d'abord par la crainte : mais bientôt, à ce premier sentiment, succèdent l'espérance et l'amour; on s'avance de vertus en vertus. Le démon a voulu, en cela encore, imiter Dieu. Il s'est dit : Dieu attire à lui par la crainte qui donne la vie; Eh bien! j'aurai pour moi la crainte de l'homme qui donnera la mort.

Un ministre célèbre, Colbert, venait, dit-on, de rendre une visite à Louis XIV encore enfant. Au sortir du palais, il rencontre un personnage influent qui lui dit : Eh bien! que pensez-vous de votre jeune prince ?..... Et Colbert répondit : « Je pense qu'il y a en lui de quoi faire quatre grands rois ; je pense même qu'il a tout ce qu'il faut pour faire un honnête homme ! » Grande et profonde parole! Car, il est, en effet, plus facile

(1) *Initium sapientiæ timor Domini.* Ecclésiastique. I. 16.

de faire un roi que de faire un homme. Qu'on donne au premier venu une armée bien organisée; qu'on l'entoure de ministres habiles; qu'il ait des finances en bon état, on en fera un grand roi. Mais faire un homme, c'est autre chose.

Qu'est-ce qui fait vraiment l'homme dans le sens propre du mot? *Vir*, dans la langue latine si philosophique, veut dire *homme de cœur*, et l'expression qui signifie courage, *virtus*, a la même racine. Ce qui fait l'homme, ce n'est ni la richesse, ni les honneurs, ni la gloire, ni la puissance. Ce n'est pas non plus l'intelligence; ce n'est même pas le génie. Toutes ces choses peuvent se rencontrer avec le vice, sous le manteau du criminel. Etre homme, c'est être libre dans sa volonté et dans son caractère, c'est être vrai dans son langage, c'est être courageux dans ses actes. Liberté, franchise, courage, voilà ce qui élève l'homme! Esclavage, hypocrisie, lâcheté, voilà ce qui l'abaisse, le déprécie et le défigure. Voilà ce qui fait tomber la couronne de son front : voilà ce qui brise le sceptre dans ses mains : voilà ce qui le dégrade; et c'est là l'œuvre de quiconque

se prosterne devant ce roi tout puissant du jour, le *respect humain !*

Quant à l'Irlandais, lui, il ne sait pas courber la tête devant la hideuse idole de l'opinion ; ni chez lui, ni à l'étranger il ne sacrifie jamais au Dieu de la peur. Il ne brise pas sa triple couronne contre une triple dégradation ; toujours et partout il sait rester libre, vrai et courageux ; car toujours et partout, il porte ostensiblement sa foi avec lui, il la montre, il l'impose, comme le soldat porte, montre et impose son drapeau. Tous sont obligés de voir cette foi, de la subir, de l'admirer et même souvent de l'embrasser, car, avant tout, cette *Foi Irlandaise* est une *Foi démonstrative.*

Pour en juger, il faut avoir vu, de ses yeux, le spectacle étonnant qu'offre une grande ville d'Amérique, New-York par exemple, le 17 Mars, jour consacré par l'Eglise à la célébration de la fête de St Patrick, premier apôtre et patron des Irlandais.

Si, en ce jour là, de dix heures du matin à

quatre heures du soir, certains Européens et certains Français spécialement, citoyens les uns et les autres d'une petite ou grande République du vieux monde, se trouvaient transportés, comme par enchantement, dans les rues de la populeuse *imperial city* de New-York, que penseraient-ils et que diraient-ils ?

Que diraient-ils, lorsqu'ils verraient défiler devant leurs yeux, et en face de plusieurs centaines de mille témoins, avides de jouir d'un spectacle toujours ancien et toujours nouveau, au moins 80,000 Irlandais, marchant sur deux lignes, tous montrant ostensiblement à la foule et leur foi et leur nationalité ; leur foi, par le *shamrock* [1]

(1) Le *shamrock,* feuille de trèfle, emblème de la Foi Irlandaise, semble remonter jusqu'à leur premier apôtre saint Patrick. Le Saint, dit-on, évangélisait un jour, en plein air, les grands du pays, alors idolâtres, et cherchait à leur expliquer par images et comparaisons, le mystère de la Ste Trinité. Apercevant à ses pieds une touffe de trèfle, il en détache une feuille, et, la montrant à ses auditeurs, il leur dit : « Voici une image de la Ste Trinité : Dieu est un et triple, dans le même sens que cette feuille de trèfle est tout à la fois une et triple. »

attaché à la boutonnière : leur nationalité, par le baudrier vert surmonté de la lyre [1] ?

Mais, que diraient-ils encore, en voyant se déployer par douzaines, à la suite de cette armée de 80,000 hommes, des bannières de toutes couleurs, de toute forme, de tout genre, et quelles bannières? Toutes représentent les patrons de leurs paroisses, ou bien les saints Protecteurs de leurs associations religieuses, morales ou civiles. Voici les noms de quelques-unes : IMMACULÉE CONCEPTION — TRANSFIGURATION — St INNOCENT — St GABRIEL — St JACQUES — St MICHEL — St PATRICK — St COLOMBAN — St JÉROME — Ste BRIGITTE — Ste ROSE DE LIMA — bannières des SOCIÉTÉS DE St VINCENT DE PAUL, des associations de tempérance du PÈRE MATHIEU. etc., etc....

(1) La lyre est le blason de l'Irlande catholique, en souvenir des bardes Irlandais qui, à l'arrivée de St Patrick, formaient une caste héréditaire et sacerdotale. C'est parmi ces bardes, chez lesquels se conservait la poésie Celtique, que St Patrick, après les avoir convertis, a recruté ses plus fidèles et ses plus fervents disciples. « On explique ainsi, dit le savant historien « des moines d'Occident, pourquoi la harpe des bardes est

Et puis, que diraient-ils encore, eux qui, au nom de la *liberté des cultes*, et de la libre circulation des rues, interdisent les pèlerinages et les processions du St Sacrement ! Que diraient-ils, en constatant, *de visu*, l'ordre admirable et le silence parfait de cette immense foule de curieux appartenant à tous les cultes et à toutes les opinions, en apercevant cette longue et interminable file de voitures publiques et privées, les cars,[1] les omnibus faisant halte au moins une heure et demie, et les nombreux voyageurs dont ils regorgent laissant défiler devant eux ce *Peuple-Roi* sans dire un mot, sans proférer un cri, sans faire entendre une plainte, sans manifester le moindre signe d'impatience !

Enfin, que diraient-ils, nos républicains moder-

« restée le symbole et le blason de l'Irlande catholique : pour-
« quoi aussi les vieilles mélodies Irlandaises, rajeunies par la
« muse plaintive et indignée d'un poëte patriote, conservent
« encore un prestige sympathique, et ne peuvent guère être
« évoquées sans qu'une larme secrète vienne mouiller la pau-
« pières des prêtres, des paysans et des amis de l'Irlande. »
(Montalembert. *Les Moines d'Occident*. II. p. 460)

(1) Le car est le tramway américain.

nes, si, suivant dans son parcours l'immense procession Irlandaise, ils voyaient ces 80,000 hommes se découvrir respectueusement chaque fois qu'ils rencontrent une église sur leur passage, et surtout, s'ils venaient à lire, écrite en toutes lettres, sur un arc de triomphe érigé au milieu d'un des plus riches quartiers de la ville, cette magnifique profession de foi : *Je rougirai un jour devant mon Père de celui qui aura rougi de moi devant les hommes !*

Mais enfin, où sommes-nous ? s'écrieraient alors les Européens stupéfaits. Tout cela, en vérité, ne représente et ne sent qu'une chose : le fanatisme.

Eh ! bien, non ; cela ne sent pas le fanatisme ! Il y a simplement là l'image d'une république vraie, dont la vôtre n'est qu'un vain simulacre, une copie ridicule, une sœur bâtarde ; c'est une république où chacun est parfaitement libre de montrer à tous sa foi et sa nationalité, ses convictions, ses opinions politiques et religieuses, sans être exposé à se voir cloué immédiatement aux infâmes colonnes d'un journal impie, pour, de là, passer à la caricature et à la risée pu-

blique, quelquefois même à l'amende et à la prison.

Les Irlandais le savent. Leur magnifique démonstration annuelle catholico-politique du 17 mars veut dire à tous: *Nous sommes Catholiques et Irlandais, et nous ne rougissons pas plus de l'un que de l'autre de ces deux titres de gloire!*

Cette démonstration a, du reste, les sympathies de tous. Ce jour là, nos compatriotes n'échappent pas plus que les autres à l'enthousiasme universel.

Voici en quels termes, le 17 Mars 1871, un journal français de New-York, le *Courrier des Etats-Unis*, annonçait à ses lecteurs la procession Irlandaise du jour:

« S. Patrick. — C'est aujourd'hui la fête du « glorieux patron de l'Irlande, St Patrick; il « faut souhaiter qu'elle soit favorisée par le beau « temps, car toutes les mesures ont été prises « pour la célébrer avec plus d'éclat que les an- « nées précédentes. On n'estime pas à moins de « 80, 000 le nombre des Irlandais qui défileront

« processionnellement par les rues de New-York,
« dans l'ordre suivant :

« La procession se formera dans la seconde
« avenue, la droite s'étendant le long de la
« 14e rue. A 10 heures, un coup de canon sera
« tiré; à ce signal, la partie militaire de la pro-
« cession, sous les ordres du colonel James
« Cavanagh, prendra la droite des corps civils
« qui se formeront en colonnes par société, des-
« cendront la 2e avenue jusqu'à la 2e rue, et
« la 2e rue, jusqu'à Bowery, Bowery jusqu'à
« Chatham-street, traversant le parc de City-
« Hall, où le cortége sera passé en revue par
« le maire et le conseil communal, monteront
« Broadway jusqu'à Union-square, suivront
« la 14e rue jusqu'à la 7e avenue, remon-
« teront la 7e avenue jusqu'à la 23e rue,
« suivront cette rue jusqu'à la 1ere avenue, et
« descendront cette avenue jusqu'à Cooper-Ins-
« titute, où la procession se dissoudra.

« Au milieu des emblèmes, figures allégo-
« riques, etc... on verra, dans le cortége, un im-
« mense tableau représentant la visite historique

« faite par le chef Irlandais O' Neill à la Reine « Elisabeth, dans son palais de Westminster. On « cite aussi comme merveilleux un buste colossal « d'O'Connell, sur un char triomphal traîné « par dix chevaux blancs.

« La chaleureuse sympathie témoignée par les « Irlandais à la France dans la crise douloureuse « qu'elle vient de traverser, ne peut manquer « d'être reconnue aujourd'hui, dans une cer- « taine mesure, par l'intérêt tout spécial que « nos compatriotes prendront cette année à la « célébration de la fête de St Patrick. Beau- « coup de Français de New-York tiendront « sans doute à honneur d'arborer les couleurs « irlandaises sur leurs résidences. »

Mais, la *Foi Irlandaise* n'a pas seulement le courage des grandes circonstances pour savoir se montrer : en temps ordinaire, sous le regard de Dieu seul, c'est encore et toujours la même *foi démonstrative.*

« Vous qui visitez ce noble pays, s'écriait

« Mgr Dupanloup, entrez dans leurs églises et voyez « ce peuple en prières : ces pauvres hommes, « ces pauvres femmes prosternés la face contre « terre, et se frappant la poitrine : où trouverez-« vous une plus vive et plus attendrissante image « de l'adoration, de l'anéantissement de l'homme « devant Dieu ? Pouvez-vous entendre, sans sai-« sissement, au moment de l'élévation de la sainte « hostie, leurs gémissements et leurs prières à « haute voix, pour leurs pères, leurs mères, leurs « fils, leurs exilés, leurs malades[1] ? »

Et cette foi si vive et si démonstrative, n'est pas seulement la foi du peuple et des petits ; mais, les grands, mais les chefs de ce peuple ont toujours su, eux aussi, en donner le noble exemple.

Pour n'en citer qu'un des souvenirs les plus récents, rappelons-nous O'Connell, cet homme auquel sa patrie a donné, à juste titre, le nom si glorieux de libérateur, cet « homme de justice, « dont la carrière longue et agitée n'a pas coûté « une goutte de sang, ni même une larme, et qui,

(1) Mgr Dupanloup. Sermon à S. Roch. 1861.

« après avoir remué plus d'hommes et plus de « peuples que nous ne le trouvons marqué en au- « cune histoire, est descendu au tombeau pur de « tout reproche, sans craindre que jamais âme « qui vive puisse soulever sa pierre sépulcrale « pour lui demander compte, dans les cinquante « ans de sa vie publique, je ne dis pas d'une ac- « tion coupable, mais d'un malheur [1]. »

Un grand admirateur de cet *homme de justice* assistait souvent à ses triomphes oratoires, à la Chambre des Communes. Pendant un rude hiver, un samedi soir du mois de février, d'importants débats s'étaient prolongés très avant dans la nuit. O'Connell avait eu le dernier la parole, comme il avait remporté le dernier triomphe; et, après avoir parlé deux heures, à deux heures du matin, on levait la séance. L'admirateur en question avait souvent entendu dire qu'O'Connell communiait, tous les dimanches et toutes les fêtes, dans une des humbles chapelles catholiques de Londres. Au sortir du Parlement, à cette heure matinale,

(1) Lacordaire. *Eloge funèbre d'O'Connell.*

cet admirateur se dit : Voici une magnifique occasion pour constater jusqu'où va, chez le célèbre orateur irlandais, la fidélité à ses habitudes religieuses. A six heures, par un temps affreux, il ouvrait doucement la porte de la petite chapelle, et venait se placer de manière à pouvoir embrasser d'un coup d'œil toute l'assistance. Il regarde d'abord de toutes parts, et n'aperçoit que de pauvres ouvriers et quelques servantes, sans y voir le personnage qu'il cherchait. C'est assez naturel qu'il soit absent aujourd'hui, pensa-t-il ; la journée a été si fatigante, son discours si long, la séance s'est prolongée si avant dans la nuit !... Mais, peu à peu, ses yeux s'accoutument à l'obscurité de la pauvre chapelle : le moment de la communion arrive ; il entrevoit alors tout près de lui, debout, appuyé contre l'un des piliers, un homme d'une haute stature qui se débarrasse d'un long manteau, et va pieusement s'agenouiller à la table sainte, au milieu des servantes et des ouvriers irlandais : c'était lui ; c'était bien lui : c'était O'Connell !

Eh bien ! cette foi si vive et si démonstrative

des plus grands comme des plus humbles, l'Irlandais la porte avec lui à l'étranger.

Transportons-nous un instant dans une des cinquante églises catholiques de New-York, à sept heures du matin, pendant la célébration du saint sacrifice de la messe. Nous ne sortirons pas sans avoir reconnu l'Irlandais, sans avoir été édifiés de la foi qui jaillit de chacun de ses actes [1]. Voyez-le, au moment où la clochette du sanctuaire annonce la consécration : il élève les mains, il étend les bras en croix, il prie et gémit tout haut; parfois, il sort de sa place et se met à genoux dans l'allée voisine, afin d'être plus complètement dans l'attitude de l'adorateur et du suppliant. Puis, si vous attendez la fin de la messe, vous serez encore bien autrement édifiés. Voici l'Irlandais qui s'avance aussi près que possible du maitre autel : là, il s'incline profondément, fait toujours une génuflexion, souvent une longue prostration, le front jusqu'à terre. De là, il va s'agenouiller au

(1) Par ce mot d'Irlandais il faut entendre les femmes aussi bien que les hommes.

pied de l'autel de la Ste Vierge, puis devant celui de St Joseph. Vient une dernière et touchante station à la statue du Christ au tombeau, ce que les Italiens appellent la *pieta* : l'Irlandais applique respectueusement ses lèvres sur les cinq plaies du Sauveur, et prie quelques instants. Il se dirige alors vers la porte de sortie, prend de l'eau bénite, s'en signe et s'en asperge plusieurs fois la figure, fait de là une dernière génuflexion en se retournant vers le tabernacle, comme pour prendre congé de Notre-Seigneur; enfin, il se retire.

Ce cérémonial de la sortie de l'Eglise est invariable chez l'Irlandais. Il prêche si éloquemment la foi, que, l'ayant vu de près tous les jours, durant des années, ce même spectacle a toujours été nouveau pour moi; toujours il m'a ému profondément.

Comment, en effet, ne pas alors se souvenir du mot d'un évêque de ce peuple : « *On nous a tout pris, tout, disait-il, sauf notre foi !* »

O peuple magnanime ! nation illustre par la

fermeté de tes croyances religieuses, oui, c'est bien vrai, on t'a tout pris, le pain, le foyer, la famille, tes autels en prenant tes vieilles cathédrales pour les livrer à l'erreur, la patrie en t'arrachant à tes montagnes, à tes lacs et à tes vertes prairies; mais, on n'a pu briser « ce « lien sacré, ni détruire cette paternelle étreinte, « ce filial baiser que l'Irlande et la papauté se « sont donné par la main de Célestin et les lèvres « de St Patrick [1]. »

Continue donc à aller par le monde, peuple confesseur, comme un vivant et perpétuel souvenir du moyen-âge, et dis au monde : Oui, on m'a tout pris; mais, on ne m'a rien pris; car, au milieu de mon exil et de mes privations, Dieu reste sur mes autels de bois, et la foi de mes pères dans mon cœur : *Spoliatis Deus superest!*

A quelques-uns, à des chrétiens même, ces démonstrations extérieures d'une foi sincère peu-

(1) Mgr Mermillod.

vent paraître puériles, entachées peut-être de superstition, d'exagération et de nouveauté.

Penser de la sorte, ce serait ignorer que l'Eglise catholique, en fait de traditions saintes, n'innove rien : elle conserve, elle ennoblit, elle explique tout. Ainsi, ce n'est pas elle qui a établi l'usage de prier les mains étendues; Moïse, David et Salomon, ces trois illustres personnages, figures du Testament Nouveau, priaient les mains élevées vers Dieu. — Tandis que les Hébreux combattaient dans la plaine les nations ennemies qui s'opposaient à leur marche vers la terre promise, Moïse, leur chef, du haut de la montagne, levait les mains vers le ciel; et, chose merveilleuse, quand ses mains sont étendues, Israël avance, et toutes les fois qu'il les laisse tomber, Israël recule[1].

David, lui aussi, avait donné l'exemple de la prière dans cette attitude : « Seigneur, disait-il, « que ma prière monte vers vous, comme l'en-

(1) *Cumque levaret Moyses manus, vincebat Israël; sin autem paululum remisisset, superabat Amalec.* Exod. XVII. 11.

« cens en votre présence; l'élévation de mes « mains sera le sacrifice du soir[1]. »

Salomon, au jour de la consécration du temple le plus merveilleux de l'ancien monde, se souvenant de l'exemple de son père, tombe à genoux en présence de tout Israël; les mains étendues vers le ciel, il remercie le Tout-Puissant d'avoir daigné se choisir une demeure parmi les hommes[2].

St. Paul lui-même, chargé de chaînes à Rome, du fond de son cachot n'adressait-il pas cette recommandation à Timothée : « Je veux que les « hommes prient en tout lieu, sans colère et « sans amertume dans le cœur, levant vers le « ciel des mains pures.[3] ! »

Fidèles aux prescriptions de l'Apôtre, les pre-

(2) *Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum.* Ps. 140. 2.

(1) *Flexis genibus contra universam multitudinem Israël, et palmis in cœlum elevatis, ait : etc.* II Paral. VI. 13. 14.

(2) *Volo ergo viros orare in omni loco, levantes puras manus, sine ira et disceptatione.* I Timoth. 11. 8.

miers chrétiens dans les catacombes, les martyrs dans les amphithéâtres priaient les mains étendues vers le ciel, et Tertullien en donnait la raison, il y a seize cents ans : « Par l'élévation des mains, « nous nous offrons à Dieu en nous mettant « à sa libre disposition. L'attitude du chrétien, « en priant, annonce qu'il est prêt à tout souf- « frir, suivant le modèle du Calvaire [1]. »

Il n'est donc pas permis de dire que cette pratique des Irlandais est une puérilité ou une innovation. Qu'on admire plutôt la fidélité de ce peuple à conserver intactes les pieuses et touchantes traditions de ses pères.

Quant à la génuflexion en face du tabernacle, c'est une conséquence toute naturelle de la foi. Chez tous les peuples, la génuflexion a toujours été regardée comme le signe et l'acte extérieur de l'adoration réservée à Dieu seul. Dans le dé-

(1) *Extensione manuum nos Deo offerimus et quasi in manus ejus dedamus... Paratus ad omne supplicium ipsa habitus orantis christiani.* Apol. C. xxx.

lire de leur orgueil insensé, des monarques païens de l'antique Orient et de Rome n'ont pas craint de revendiquer pour eux cet honneur divin. Mais, là où il s'est rencontré de vrais adorateurs du Très-Haut, ils ont toujours refusé de courber le genou devant ces dieux d'un jour, à l'exemple du juste Mardochée. Au péril de ses jours, seul il reste debout, alors que tous les autres se prosternent sur le passage du superbe Aman. Pour lui, faire la génuflexion, dans le sens religieux du mot, c'était adorer. « Seigneur, disait-il, vous « connaissez tout; vous savez que ce n'est ni « par orgueil, ni par mépris, ni par quelque « motif de vanité que je n'ai pas voulu adorer « le superbe Aman. Volontiers, pour le salut « d'Israël, j'aurais baisé les vestiges de ses pieds; « mais j'ai craint de transporter à un homme « l'honneur dû à mon Dieu, et d'adorer qui que « ce soit excepté mon Dieu [1]. »

Puisque, au point de vue religieux, la génuflexion est l'acte extérieur de l'adoration, il ne faut

(1) Esther. XIII. 12. 13. 14.

pas s'étonner de la voir si fréquente chez l'Irlandais, mais s'étonner plutôt de la conduite de ceux qui n'ont pas le courage de l'imiter.

« Si je pouvais avoir la foi des catholiques, et croire que Dieu est au tabernacle, disait un turc, disciple de Mahomet, non-seulement je me prosternerais en entrant dans une église, mais je voudrais me traîner sur les deux genoux du vestibule à l'autel. »

Aussi, « faire la génuflexion devant le saint « Sacrement exposé sur l'autel ou renfermé dans « le Tabernacle, est, dans tous les pays catholi- « ques, un usage sacré, un rite universel et « fidèlement observé. En disant « tous les pays « catholiques », je dis trop. Il y en a un qui fait « exception : malheureusement, c'est la France! « Dans le plus grand nombre des paroisses et des « diocèses, les fidèles, même les meilleurs, qui « viennent à l'église, se contentent, en entrant « et en sortant, de faire une inclination de tête « à Notre-Seigneur. *C'est un bonjour, un au « revoir sans façon* qu'on lui dit, ou un salut « de protection qu'on lui fait. »

« Même quand elle est faite respectueusement « et consciencieusement, ce qui n'a pas toujours « lieu, cette inclination ne suffit pas pour affirmer « la foi à la présence réelle. L'inclination est un « signe de vénération que l'on doit aux reliques des « martyrs renfermées dans les autels ; mais ce n'est « pas un acte d'adoration. La génuflexion seule est « l'affirmation de la foi. »

« D'où vient que la plupart ne la font plus, et « que la fille aînée de l'Eglise fait tache au milieu de « ses sœurs ? Sans témérité, on doit l'attribuer au « gallicanisme et au jansénisme. Ces deux principes « d'orgueil nous ont mis en état d'insubordination à « l'égard de l'Eglise, fait mépriser ses usages les « plus vénérables, déformer la prière publique, fou- « ler aux pieds nos traditions les plus respectables, « décapiter nos églises, en nous faisant répudier « leur apostolicité immédiate ; et enfin, pendant « plus de cent ans, côtoyer le schisme et même « l'hérésie. »

« Maintenant que, grâce au retour à l'unité ro- « maine, le règne usurpé de l'anarchie liturgique « est aboli, c'est un devoir d'abandonner jusqu'au

« dernier lambeau le honteux héritage du gallica-
« nisme et du jansénisme. Cessons de mêler une
« voix discordante au concert unanime de toutes les
« Eglises. Qu'à la vue de nos usages religieux, le
« catholique d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie
« venu chez nous, se trouve chez lui. »

« Dans cette parfaite uniformité, le monde des
« derniers temps verra le *cor unum* et *l'anima*
« *una* [1] des chrétiens de la primitive Eglise. Nous y
« trouverons notre gloire et notre force : *Vis unita*
« *fortior* [2]; notre gloire, résultant de notre invaria-
« ble fidélité aux pratiques traditionnelles de l'Eglise
« notre mère; notre force, contre toutes les sectes
« qui ne peuvent montrer que le honteux spectacle
« de leurs variations incessantes. »

« Plus encore. Cette génuflexion devant le Dieu
« du tabernacle, faite des millions de fois chaque
« jour, sur toute l'étendue de la terre, par tous les
« catholiques, hommes, femmes, enfants, vieillards,
« sera l'affirmation radicale, incessante, universelle,

(1) Un seul cœur et une seule âme.

(2) L'union fait la force.

« opposée aux négations radicales, incessantes, uni-
« verselles de la Révolution. Pourquoi cette grande
« adoration catholique, cette observation solennelle
« de la première loi de la création ne serait-elle
« pas bénie de Dieu, et ne deviendrait-elle pas un
« des préludes du triomphe si désiré et si désirable
« de l'Eglise [1] ?

(1) Mgr Gaume. *La Génuflexion au XIXe siècle.* p. 228 à 231.

Mais, la Foi, chez l'Irlandais, ne s'en tient pas à ces démonstrations solennelles ou privées, en face des hommes ou seulement sous l'œil de Dieu : elle fait un pas de plus, et c'est un pas tout naturel.

Le soleil ne garde pas ses rayons pour lui seul; il les projette autour de lui en gerbes éblouissantes de lumière. Le feu, de sa nature, est envahisseur; le soldat, non seulement défend le sol de la patrie, mais cherche à en reculer les frontières. Telle est la nature de la vérité, de la *Foi !*

Quand le savant a pâli des années entières sur ses livres; quand, à la sueur de son front, dans la profondeur des nuits, dans le silence de ses veilles, il a tout à coup trouvé la solution d'un long et pénible problème, volontiers il s'élancerait à travers les rues de la ville, nouvel Archi-

mède, répétant à tous les échos, le cri du triomphe : Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé !

Si l'homme est ainsi, de sa nature, *apôtre*, quand il a découvert un fragment de la vérité, que sera-ce donc lorsqu'il se verra en possession de toute la vérité ? Que sera-ce, quand il possédera cette lumière ardente qui ne peut rester sous le boisseau, ce feu sacré apporté par le Verbe, et qu'il veut voir embraser tout ce qu'il atteint ? Soldat de la *Foi*, ne cherchera-t-il pas, lui aussi, à étendre son domaine ? Possédant Dieu, le premier de tous les biens, restera-t-il stérile possesseur de Dieu, sans le communiquer à ses frères ? Gardera-t-il pour lui seul ce mystérieux trésor, la plus grande richesse du temps et de l'éternité ? Comment donc la *Foi* ne serait-elle pas essentiellement *Propagatrice ?*

Tel est aussi le second caractère de la *Foi Irlandaise*.

Un peuple, comme une âme, a une vocation spéciale. Or, « la vocation d'un peuple n'est plus « d'étendre ses frontières au préjudice de ses « voisins ; ce fut la gloire des peuples païens, du

« peuple Romain, le plus grand de tous : mais, « qu'était-ce que cette gloire? Des larmes et du « sang. Cela était bon pour des races que le « Christianisme n'avait point encore touchées de « son doigt. La vocation des races chrétiennes, « c'est de répandre la vérité, d'éclairer les na- « tions moins avancées vers Dieu, de leur porter, « au prix du travail et au hasard de la mort, les « biens éternels, la foi, la justice, la civilisa- « tion [1]. »

Tel est, en particulier la vocation du peuple irlandais.

Dès son berceau, il fut providentiellement préparé d'une manière admirable à ce rôle. L'Europe entière était encore plongée dans les ténèbres de la barbarie, que déjà, sous le feu de la parole ardente de St Patrick, de ce Gallo-Romain sorti de chez nous, des cloîtres célèbres s'ouvraient de toute part pour donner asile aux plus nobles enfants de l'Irlande. En peu de temps, cette terre bénie s'était transformée en une

(1) Lacordaire. *Vocation de la nation Française.* t. VI. 267.

nouvelle Thébaïde. Jamais l'Occident n'avait rien vu de semblable à ces *villes cénobitiques*, comme on l'a si bien dit, telles que Bangor, Clonfert et Clonnard : « Chacune d'elles renfermait plus de « trois mille cénobites. La Thébaïde reparaissait « en Irlande, et l'Occident n'avait plus rien à « envier à l'Orient [1]. »

« Pendant les trois siècles qui suivirent sa « conversion, dit encore le même auteur, « l'Irlande semble n'avoir été qu'un vaste monas- « tère. Il n'y eut pas de vallon assez écarté, pas « de forêt assez touffue, pas d'ilôt assez isolé au « milieu des lacs ou sur le flanc des immenses « falaises de la côte occidentale toujours battues « par les flots de l'Atlantique, pour ne pas servir « de retraite à des anachorètes ou à des céno- « bites dont l'empreinte est restée dans les rares « et rudes débris de leurs étroites cellules, bien « dignes de ces âpres et vigoureux soldats du « travail et de la pénitence [2]. »

(1) Montalembert. *Les moines d'Occident.* t. II. p. 465.

(2) Montalembert. Ouv. cité, p. 464.

Cette armée de religieux, se livrait avec une sainte ardeur à la culture des lettres et de la poésie, au défrichement des forêts, à l'éducation de la jeunesse et à la psalmodie sacrée. Dans ces monastères où accouraient en foule les bardes convertis, selon l'expression touchante et naïve d'un vieil auteur, « les chants étaient deve-« nus si beaux que les anges de Dieu se pen-« chaient au bord du ciel pour les écouter [1]. »

Voilà précisément ce qui a communiqué à ce peuple comme un besoin instinctif et impérieux de se répandre au dehors, de porter et de propager sa foi au loin, de devenir vraiment le peuple missionnaire. Rien, en effet, ne saurait mieux préparer les âmes à la vie apostolique comme le silence de la retraite et l'austérité du cloître. Aussi, à la voix de St Patrick, de St Colomban et de leurs rudes disciples, comme s'il ne pouvait plus contenir le feu sacré qui le dévore, on voit bientôt le cénobite irlandais s'arracher à sa cellule pour s'élancer jusqu'aux plages les plus re-

(1) La Villemarqué. *Légende Celtique*. p. 109.

culées. Il court propager l'Evangile, combattre le paganisme, conquérir enfin à la foi et à la civilisation les nations européennes, depuis l'Ecosse et le Northumberland jusqu'aux rives du Rhin et du Danube.

« La prépondérance de la race irlandaise dans « l'œuvre de la prédication et de la conversion « des nations païennes ou à demi chrétiennes, « surtout au VIIe siècle, demeure incontestable : « la France, la Suisse, la Belgique, l'Allemagne « lui en doivent d'immortelles actions de grâces. « Cette branche de la grande famille des peuples « celtiques, connue sous le nom d'Hiberniens, « de Scots ou de Gaëls, et dont les descendants « et la langue ont survécu jusqu'à nos jours en « Irlande, dans les Highlands de l'Ecosse, dans « le pays de Galles et dans la Basse-Bretagne, « avait adopté avec enthousiasme la loi du « Christ; et bientôt, au moment où en Gaule « et dans la Grande-Bretagne la vitalité celtique « semblait s'abîmer sous la double pression de la « décadence romaine et de l'invasion germani- « que, elle apparut entre toutes les races chré-

« tiennes comme la plus dévouée à la foi catho-
« lique et la plus zélée pour la propagation de
« l'Evangile..... L'intensité du foyer de science
« et de zèle apostolique allumé par Patrick en
« Irlande ne peut guère être appréciée que par
« l'immense rayonnement de la propagande
« irlandaise pendant six siècles. Aussi bien, ce
« peuple monastique devint-il le *peuple mission-*
« *naire* par excellence. Pendant qu'on accourait
« en Irlande pour y puiser l'enseignement reli-
« gieux, eux s'élançaient au dehors. Ils couvraient
« les terres et les mers de l'Occident. Naviga-
« teurs infatigables, ils abordent aux îles les plus
« désertes; ils inondent les régions continentales
« de leurs immigrations successives. Oubliés et
« inconnus dans leur patrie, il faut aller chercher
« leurs noms dans les annales primitives de toutes
« les nations européennes, et retrouver leurs
« reliques sous les autels où les avait enchaînées la
« reconnaissance des peuples convertis par leur
« patience, leur courage, leur infatigable activité[1].»

(1) Montalembert. *Les Moines d'Occident*. t. 2. p. 450 et 467.

Encore aujourd'hui, on les retrouve partout, en Amérique principalement, toujours dévorés du même feu, avec la même ardeur et le même zèle pour la propagation de la vérité. Ils sont préparés cette fois, par la Providence, à la continuation de leur vocation chez les peuples modernes, d'une toute autre manière. Ils ne sortent plus, c'est vrai, de l'école du cloître, comme autrefois, mais de l'école du malheur et de la souffrance, deux grands maîtres, aux leçons desquels on apprend vite et beaucoup.

L'homme est un apprenti : la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert...
Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée ;
Pour vivre et pour sentir l'homme a besoin de pleurs [1].

O'connell a dit : « La mission du peuple irlan-« dais, c'est d'être sur la croix et d'y souffrir pour « la *propagation de l'Evangile.* »

C'est la même pensée qu'exprimait un évêque américain : « La Providence tient ce peuple fidèle « sous le pressoir afin qu'il quitte sa demeure, et

(1) A. de Musset.

« que sa dispersion soit une semence de chrétiens « chez les nations lointaines [1] . »

Et, en effet, un peuple martyr, plus que tout autre, est destiné à étendre le règne de la foi, car, « le ciel était séparé de la terre : la croix les a réunis ; et c'est du pied de la croix que part tout ce qui va au ciel [2] ».

C'est au pied de la croix que le centenier préposé à la garde du Sauveur vit la vérité et confessa la divinité du Christ : c'est à la mort de saint Etienne que le grand saint Paul commença à entrevoir les premières lumières de la foi ; c'était en assistant au martyre des premiers chrétiens que les païens se convertissaient en foule : c'est par le martyre d'un peuple que d'autres peuples se sauvent.

Mais, ces peuples modernes à sauver, il faut pouvoir les atteindre, en franchissant les espaces ; il faut parler leur langue pour communiquer avec eux. Dieu y a pourvu.

(1) Mgr Birne, évêque de Little Rock.

(2) Lamennais.

Depuis des siècles, il s'est établi entre la race anglo-saxonne et la nation irlandaise une fusion au moins toute matérielle et extérieure. Elle est involontaire sans doute, forcée même, car elle est en opposition avec le caractère des deux peuples, mais commandée par les circonstances et de réciproques nécessités. C'est ainsi que, par la force des choses, la langue anglaise s'est imposée à l'Irlande, au point de lui avoir fait oublier presque entièrement l'ancienne langue celtique. Les irlandais chassés du sol natal par la misère résultant en grande partie de la politique britannique, à la faveur de la langue anglaise, devenue la leur malgré eux, se sont principalement jetés dans les pays qui parlent cette langue.

Une autre cause déterminante les attire dans ces régions : le développement du commerce et de l'industrie dû au génie anglo-saxon assure aux irlandais le pain de chaque jour. Emportés sur les ailes de la vapeur par les navires des ennemis du catholicisme, leurs propres persécuteurs, ils iront à ces peuples de langue

anglaise qui, plus que tout autre, éprouvent le besoin de revenir à la vieille foi de leurs ancêtres; et, en échange des biens matériels qui passent, ils leur donneront les trésors spirituels qui ne passent pas. Ils implanteront leur foi dans les colonies de la Grande-Bretagne, et surtout dans la grande république américaine.

Ainsi, les progrès actuels du Catholicisme dans les régions de langue anglaise deviennent l'œuvre de deux ouvriers. L'élément anglo-saxon donne sa langue, son commerce, ses comptoirs, ses navires : c'est le véhicule, l'instrument matériel, inconscient, mais providentiel. L'irlandais, c'est le *mens agitat molem*[1]. Par son grand esprit de foi, il est l'instrument moral du prodigieux mouvement vers le Catholicisme. Sans le concours irlandais, l'action du Catholicisme dans ces régions eût été lent et de peu d'importance : mais sans l'élément anglo-saxon, le prosélytisme irlandais eût été presque stérile, faute d'appui matériel.

(1) L'intelligence qui met la matière en mouvement.

Qu'elle s'en aille donc maintenant, cette fière Grande-Bretagne, promenant son pavillon et ses navires sur toutes les mers du monde : qu'elle emporte sur ses vaisseaux, aux quatre coins du globe, à ses lointaines colonies et aux extrémités des deux Amériques, son opium qui abrutit, son alcool qui brûle le corps, sa bible falsifiée qui tue les âmes, son ministre du saint Evangile avec femme et enfants qui établira des comptoirs sous la protection d'un puissant consul, qui fera du commerce et sèmera l'hérésie ; elle ne se doute pas qu'en même temps, avec tout cela, elle emmène le contre-poison le plus énergique, car elle emmène l'irlandais !... Et l'irlandais, c'est le *peuple missionnaire ;* sa vocation est de propager la *Foi Catholique !*

Ce zèle de l'irlandais pour la conversion du prochain, on le rencontre même chez les âmes les plus simples, et jusque dans les conditions les plus humbles.

Un prêtre vertueux et savant, qui a joué un grand rôle dans l'accroissement du Catholicisme à New-York, le R. P. Valerga, disait un jour au pasteur actuel de l'Eglise française de la même ville : « J'avoue que j'ai reçu dans ma vie, « peut-être plus qu'aucun autre prêtre, un « nombre prodigieux d'abjurations ; mais je dois « le reconnaître, ces nombreuses conversions « dont on avait le tort de me faire le prin- « cipal auteur, étaient le plus souvent, pour « ne pas dire toujours, l'œuvre des irlandais, « et surtout l'œuvre de simples domestiques « irlandaises. »

Il y a vingt-cinq ans à peine, lorsque, à New-York, on demandait une domestique par la voie de la presse, le plus souvent, on avait bien soin d'exclure les catholiques. Un jour, une annonce de ce genre avait paru sur l'un des principaux journaux de la ville. Une pauvre jeune fille irlandaise se présente à l'adresse indiquée, munie de toutes les références d'usage. Comme elle procédait à l'exhibition de ses papiers, et qu'elle les faisait passer tour à tour sous les yeux de la maîtresse de

maison, pour lui prouver qu'elle était parfaitement en règle :

« — Mais d'abord, dit celle-ci, êtes-vous, oui ou non, catholique ? »

« — Oh ! Madame, certainement, par la grâce de Dieu, je suis catholique, répondit la jeune fille. »

« — Vous n'avez donc pas lu l'annonce que j'ai fait insérer dans le journal, reprit la dame ! Je ne veux absolument pas de catholique dans ma maison.»

« — Oui, je l'ai lue, votre annonce, répliqua humblement l'irlandaise : mais, Madame, qu'importe que je sois catholique, pourvu que je sois une bonne et fidèle domestique et que je vous serve bien ? Essayez, Madame ; et si vous n'êtes pas satisfaite de moi, vous serez toujours libre de me renvoyer. »

A ce petit discours qu'elle trouve plein de sagesse, la dame ne répond d'abord que par le silence..... Elle fixe un instant la

jeune fille, et frappée de son extérieur simple et modeste :

« — Eh bien, entrez, lui dit-elle, et nous verrons ! »

Pendant de longues semaines, la pauvre enfant eut de dures persécutions à subir, et de la part des maîtres, et de la part des nombreux serviteurs de la maison. On ne lui épargna aucun genre de moquerie, de sarcasmes sur ses pratiques religieuses. Mais, la foi de cette fervente chrétienne fut inébranlable ; sa patience était au dessus de toutes les épreuves. — Quelques mois se passent ; et voici qu'une épidémie de fièvre scarlatine envahit la ville. Deux enfants de la maison sont subitement atteints du mal contagieux. C'est alors, de la part des autres serviteurs, tous protestants, le signal d'un sauve-qui-peut général. L'irlandaise, elle, reste seule au poste, fidèle, généreuse, dévouée, prodiguant ses soins le jour et la nuit aux enfants malades, avec les délicates tendresses d'une mère, jusqu'à guérison complète.

Quelques années plus tard, un nouveau et grand

malheur vient s'abattre sur cette famille. Une faillite anéantit sa fortune : tout doit être impitoyablement vendu.

Or, il y avait dans la maison un petit meuble précieux, cher au cœur de la mère, pour des raisons intimes et divers souvenirs tels qu'il s'en attache à ce qui nous vient de nos ancêtres. La jeune irlandaise le savait ; elle avait compris ce qu'il en coûterait à sa maitresse, pour se séparer d'un tel souvenir. Malgré son prix élevé, elle l'achète du fruit de ses économies, et le fait placer dans la chambre de la mère de famille. Quand celle-ci rentra, elle n'aperçut d'abord que les quatres murs dénudés ; mais, à l'aspect du petit meuble tant aimé qu'elle croyait voir pour la dernière fois, elle pâlit et s'écrie toute tremblante :

« — Est-il possible ! Ce meuble encore là ! »

« — Madame, répond la jeune fille, il ne partira pas ! Il est à vous ! Je l'ai acheté ; je suis heureuse de pouvoir vous l'offrir ! »

Il ne faut généralement pas tant d'éloquence pour vaincre le cœur d'une femme et surtout d'une

mère. Les yeux pleins de larmes, elle tombe dans les bras de sa domestique :

« — Oh ! lui dit-elle, votre religion est admirable ! Votre dévouement héroïque pour mes enfants m'avait ébranlée : votre générosité d'aujourd'hui termine l'œuvre. C'en est fait : comme vous, je veux être catholique. »

Rome antique décernait une couronne de laurier au mortel courageux qui avait sauvé la vie à un citoyen romain !... Est-ce que, dans le ciel, Dieu ne réservera pas, lui aussi, une couronne plus belle, plus riche, plus glorieuse, plus durable surtout, puisqu'elle sera éternelle, à celui qui, au prix de semblables sacrifices, aura sauvé, non plus le corps, mais l'âme d'un chrétien, quand bien même il s'agira de placer cette couronne sur la tête d'une simple domestique ?

L'irlandais qui sait montrer et confesser sa foi, qui sait la *propager*, sait aussi la *défendre* : au besoin, il saurait mourir pour elle.

« Ces bons bretons, je les aime ! Cette foi vail-
« lante, ces indignations sublimes, ces protes-
« tations courageuses pour l'Eglise et son Chef,
« dans une race de granit, c'est un spectacle in-
« comparable. Oh ! comme la Bretagne a bien
« fait de garder ses usages, ses mœurs, sa vieille
« foi, éternellement jeune et vivante [1] ! »

Quand, il y a quelques années, du fond de la Bretagne, une jeune dame irlandaise, envoyait ces lignes à sa sœur, en rendant ce bel hommage à la foi bretonne, sans s'en douter peut-être elle révélait aussi l'un des caractères essentiels de la foi de son propre pays. C'est bien là, en effet, qu'on retrouve « *Cette foi vaillante, ces indignations*

(1) *Lettre d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 154.

sublimes, ces protestations courageuses dans une race de granit. »

C'était sous l'épiscopat du prédécesseur de l'Archevêque-Cardinal actuel de New-York, Mgr Hughes, dont le zèle apostolique a si puissamment contribué au progrès du catholicisme en ce pays. Cet accroissement, que ne pouvaient arrêter des difficultés et des obstacles de tout genre, avait commencé à jeter l'alarme parmi les protestants. Au jour fixé, des fanatiques devaient se jeter dans les églises catholiques, les piller, les brûler, anéantir enfin pour jamais *ces prodigieux envahissements du Papisme !...* Heureusement, le secret fut trahi : un mot échappé à des lèvres indiscrètes arriva aux oreilles de quelques irlandais ; il eut bientôt fait le tour de la ville. Sur un signal donné, on s'assemble : une procession de 10,000 irlandais s'organise en pleine rue et se présente devant la porte de l'Archevêque. Aussitôt une députation se rend auprès de sa Grandeur, pour lui demander, au nom de tous, quelle est la conduite à tenir. L'Archevêque était malade. Il se fait porter sur son

balcon, et, s'adressant à la foule, prononce ces paroles qui resteront célèbres dans l'histoire de l'Eglise d'Amérique :

« Mes chers amis, dans une circonstance aussi grave, vous le savez et vous le comprenez, je ne dois pas, je ne puis pas vous donner une *épée ;* mais, je vous donne un *bouclier !...* N'attaquez personne, respectez la liberté de tous ; mais, si l'on ne respecte pas la vôtre, si l'on vous attaque, défendez-vous : défendez votre Dieu et ses ministres ; défendez vos églises qui sont ses temples ; combattez, souffrez et mourez, s'il le faut, pour votre foi ! »

La procession se retire avec ce mot d'ordre, et, pendant trois jours et trois nuits, les dix églises catholiques de la ville de New-York sont gardées, chacune par mille irlandais attendant l'ennemi de pied ferme. L'ennemi ne vint pas. Le fanatisme effrayé recula en face de cette énergique attitude, et se vit contraint de renoncer à ses sinistres projets. C'était le coup décisif. Depuis ce jour, aucune tentative de ce genre n'est venue troubler la paix et les consciences ; l'Eglise ca-

tholique n'a cessé de jouir d'une entière liberté, comme aussi elle n'a cessé de grandir et de marcher à pas de géants, jetant sur son chemin, aux nations comme aux individus, les deux grands bienfaits qu'elle a apportés au monde, et dont l'humanité avait faim et soif depuis 4,000 ans, la *vie* et la *lumière*.

Si, dans cette circonstance grave et solennelle, les irlandais n'avaient pas eu cette *foi vaillante* qui se *défend*; si, spectateurs indifférents, ils avaient laissé dire et laissé faire, qui peut savoir les tristes conséquences de leur inaction, pour ne pas dire de leur faiblesse? Qui pourrait sonder la profondeur de l'abîme où le fanatisme triomphant aurait précipité, peut-être pour de longues années, la jeune Eglise d'Amérique?

On se plaint, de nos jours, des immenses envahissements du mal, des succès de l'impiété partout victorieuse et triomphante. Les droits les plus sacrés sont méconnus, les devoirs les plus saints foulés aux pieds; la vertu et la justice sont dans le mépris et la souffrance; le vice et l'injustice sont dans la joie et les honneurs!

Ah! la raison de ce désordre, si on veut la connaître, c'est que les bons ne savent plus, ne veulent plus soutenir la lutte; en général, la force des méchants ne vient que de la faiblesse des bons.

On a dit du démon qu'il était, tout à la fois, *lion* et *fourmi!* lion, pour ceux qui ne sont en face de lui que fourmis; fourmi, pour ceux qui ont le courage de se poser comme lions en sa présence.

On peut dire la même chose des méchants. Dignes fils de leur père, comme lui, en face de la partie adverse, ils sont lions ou fourmis, selon le rôle que prend leur ennemi devant eux, forts devant la faiblesse, faibles devant la force.

On reproche aux Catholiques d'être des *intolérants*. Rien n'est moins vrai. Leur faute, pour ne pas dire parfois leur crime, c'est d'être trop tolérants, et de se faire fourmis alors qu'il faudrait se montrer lions en face du mal.

Le soleil, lui aussi, n'est-il pas un grand intolérant? Quand il s'élance, comme un géant, pour fournir sa carrière, quand il se montre resplendissant de lumière sur nos têtes, toutes les ombres

se dissipent, toutes les ténèbres s'évanouissent, tous les nuages disparaissent ; lui seul demeure et trône comme un roi tout-puissant et majestueux dans les hauteurs du firmament !

Et cependant, est-il jamais venu à la pensée de quelqu'un de se plaindre, d'accuser le soleil, à cause de cette intolérance ?

Eh bien ! que les bons soient intolérants, comme le soleil ! Nous, Catholiques, nous sommes, dans le firmament des intelligences, ce que le soleil est dans le firmament des astres : nous sommes la *lumière !* Donc, lorsque, devant nous, viennent à surgir les nuages sombres de l'impiété, du mensonge et de l'hypocrisie, levons-nous, montrons-nous : nous sommes le soleil ; nous sommes la lumière, et nous avons le pouvoir et le droit de dire aux ténèbres : « Retirez-vous ; « faites place à la lumière et à la vérité ! »

Le jour où les bons auront le courage de parler de la sorte, bien des batailles qu'on croyait à jamais perdues seront à tout jamais gagnées, parce que, ce jour-là, commencera le combat du lion contre la fourmi !

Tout en sachant se montrer ainsi, se *propager* et se *défendre,* lorsque l'exigent les circonstances, la *foi irlandaise* a néanmoins gardé d'autres qualités plus humbles, mais non moins précieuses: elle est restée *simple*, *naïve* et *confiante.*

Qui pourrait comprendre, sans en avoir été l'heureux témoin, leur vénération, leur saint respect, leur confiance illimitée en tout ce qui, de loin où de près, touche aux choses de la religion?

J'ai dit plus haut, comment, dans le cérémonial habituel de sa sortie de l'église, l'irlandais a la pieuse habitude de s'asperger plusieurs fois d'eau bénite. J'aurais dû ajouter que souvent aussi, on le voit plonger une petite fiole dans le bénitier, la remplir et l'emporter comme un précieux trésor. C'est qu'en effet, l'eau bénite, ou plutôt, comme on dit en anglais, *l'eau sainte (holy water)* joue un grand rôle dans la dévotion irlandaise : elle est l'objet de la confiance la plus vive, du respect le plus profond.

Un de mes confrères donnant un jour de l'eau bénite à une irlandaise, la versait dans un petit flacon. Cette femme avait étendu les deux mains sous la bouteille pour recueillir les quelques gouttes qui auraient pu s'échapper. Aussitôt, sa fille de huit à neuf ans qui l'accompagnait, se met à genoux : elle aussi étend ses deux mains, afin que pas même une seule goutte ne puisse tomber à terre.

A l'aspersion du dimanche, avant la messe, il est toujours facile de reconnaître l'irlandais. Au moment où le prêtre passe près de lui, il étend les deux mains de son côté, dans l'espoir qu'il sera assez heureux pour recevoir une goutte de *l'eau précieuse.*

Cette eau sainte est une arme toute-puissante dont doit être muni le prêtre toutes les fois qu'il visite un malade irlandais, car, toujours, c'est pour celui-ci son premier remède, et parfois aussi le plus énergique.

Un jour, à New-York, un prêtre arrive auprès d'un irlandais à toute extrémité. Tandis que le médecin de l'âme était encore là, apparaît aussi le

médecin du corps. Après avoir examiné le malade durant quelques minutes, il laisse échapper brusquement ces mots, croyant n'être pas entendu du moribond : « Je n'ai absolument rien à faire ici : il a le choléra : le mal est sans remède : je m'en vais ! »

Le malade avait tout entendu. Se soulevant avec effort, il parvient à s'asseoir sur son lit ; puis, regardant le médecin, l'apostrophe en ces termes : « J'ai le choléra, dites-vous ; je suis perdu ; il n'y a plus de remède, et vous vous en allez ! Eh bien, oui, partez ! j'aurai recours à un autre médecin plus puissant que vous, qui ne m'abandonnera pas comme vous; mon médecin, mon sauveur, le voici ! » Et tout en parlant, il plongeait la main dans un grand bénitier qui se trouvait à la tête de son lit; à deux ou trois reprises, il s'en lavait la figure, en faisant un grand signe de croix..... Cet acte de foi obtint sa récompense immédiate : le malade était guéri !

Des hommes qui n'entendent rien aux cho-

ses de Dieu reprochent à l'irlandais cette confiance sans bornes. Souvent l'impiété se moque : l'indifférence et la tiédeur haussent les épaules et sourient. Au vrai chrétien, il suffit de savoir que rien n'est petit dans l'Eglise de Dieu; dès lors qu'elle approuve un usage, il conclut à son importance. « L'Eglise est une grande reine : elle ne descend point à de vains détails. Maîtresse de la vérité, elle ne pratique ni ne patronne des superstitions ridicules. Epouse de celui qui est la sagesse infinie, sa sagesse domine toute sagesse; mieux que personne elle connaît le monde visible et le monde invisible, ainsi que leurs rapports. Depuis dix-huit siècles, ses ennemis n'ont pu, sur aucun point, la trouver en défaut [1] ».

Or, l'Eglise a béni cette eau : c'est un des sacramentaux qu'elle emploie habituellement dans ses cérémonies. Elle y attache la plus haute importance, si nous en jugeons par les prières qu'elle récite. Pour la bénédiction de l'eau sainte elle prononce des exorcismes, non pas en son propre nom,

(1) Mgr Gaume. *L'eau bénite au XIXe siècle.* p. 262.

ni au nom d'une idole vaine et impuissante, mais au nom de Dieu qui est la vie, la vérité et la sainteté [1]. Elle demande à plusieurs reprises que cette eau procure à tous ceux qui en feront usage, le salut de l'âme et du corps; qu'elle chasse le démon et déjoue toutes ses ruses; qu'elle éloigne les épidémies et les fléaux [2].

Du reste, cette eau sainte, déjà si recommandable par les prières de l'Eglise, et par l'usage qu'elle en fait au profit du fidèle dont elle bénit la tombe comme le berceau, ne l'est pas moins encore pour plusieurs autres raisons.

D'abord, si l'antiquité est un titre de respect, qu'y a-t-il de plus noble que l'eau bénite dont l'origine remonte si haut?

(1) *Per Deum vivum, per Deum verum, per Deum sanctum.*

(2) *Sit omnibus sumentibus te sanitas animæ et corporis... Sit omnibus salus mentis et corporis... ad abigendos dœmones, morbosque pellendos, sumat effectum... Effugiat omnis phantasia et nequitia vel versutia diabolicæ fraudis..: non illic resideat spiritus pestilens, non aura corrumpens.* (*Missale romanum*)

Moïse, sur l'ordre formel de Dieu, bénit de l'eau, au pied du mont Sinaï ; et, de cette eau mélangée au sang des victimes, il aspergea le peuple, afin de le sanctifier avant de lui livrer les tables de la loi [1].

La synagogue avait, elle aussi, son eau bénite, pour la purification des enfants d'Israël: elle se composait d'eau ordinaire mêlée aux cendres d'une génisse immolée comme victime. L'usage en revient sans cesse dans les prescriptions de l'ancienne loi. Le lépreux, celui qui avait porté le cadavre de certains animaux, celui qui avait mangé de leur chair, tous ceux, en un mot, qui avaient contracté quelques souillures légales, devaient, selon la loi judaïque, être purifiés par cette eau.

Les païens eux-mêmes n'avaient-ils pas leur eau lustrale employée pour leurs prières et leurs sacrifices ? Contrefaçon de la cité du bien par la cité du mal ; car, le démon, ce singe de Dieu, comme dit Tertullien, est le grand plagiaire de

(1) *Accipiens sanguinem.... cum aqua... omnem populum aspersit.* Heb. IX. 19.

l'Eglise. C'est ce que le Protestantisme a oublié, dans son ignorance ou sa méchanceté sur ce point comme sur tant d'autres, lui qui a accusé l'Eglise romaine d'avoir pris l'eau lustrale des païens pour ses cérémonies. Ce n'est pas la vérité qui copie l'erreur; c'est l'erreur qui veut s'emparer de la vérité en la défigurant.

Les premiers chrétiens, surtout, faisaient un usage habituel de l'eau bénite. Dans ses constitutions apostoliques, St Clément, disciple et successeur de St Pierre, attribue la formule de cette bénédiction à l'Apôtre saint Mathieu. Baronius constate qu'en l'année 132 on faisait l'aspersion du peuple les dimanches. Au second siècle, le pape St Alexandre, martyr et cinquième successeur de St Pierre, parle de l'eau bénite comme étant universellement en usage. « Nous bénissons de l'eau mêlée de sel, dit-il, afin que, par l'aspersion de cette eau, tous soient sanctifiés et purifiés : nous ordonnons à tous les prêtres de faire cette bénédiction. »

L'éloquence des faits éclatants et nombreux consignés dans la vie des Saints, à toutes les

époques du christianisme, achève de nous prêcher le respect pour l'eau bénite. St Jean Chrysostôme rend à ses parents en larmes un enfant moribond, qu'il rappelle à la vie en l'aspergeant trois fois d'eau bénite et en invoquant la sainte Trinité. Saint Germain, évêque d'Auxerre, au milieu d'une effroyable tempête, à la prière de ses compagnons, jette quelques gouttes d'eau bénite sur les flots, et immédiatement celui qui arrête leur fureur par le petit grain de sable du rivage, l'arrête encore par quelques gouttes de cette eau. Ste Thérèse qui s'en servait souvent, dit que toujours, dans les moments d'épreuve, et surtout pendant les attaques visibles du démon, elle a ressenti la différence entre un signe de croix simple et un signe de croix avec l'eau bénite. « Je l'ai éprouvé bien des fois, dit-elle ; rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons et les empêcher de revenir. Ils fuient aussi à l'aspect de la croix, mais ils reviennent.... Je considère à ce sujet quel caractère de grandeur l'Eglise imprime à tout ce qu'elle établit. Je tressaille en voyant la force

mystérieuse que ses paroles communiquent à l'eau, et l'étonnante différence qui existe entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est pas [1]. »

St Malachie, archevêque d'Armagh, en Irlande, devenu plus tard compagnon de St Bernard à Clairvaux, dans un voyage en Angleterre, répandit de l'eau bénite sur une femme rongée par un affreux cancer. La douleur disparut de suite, et dès le lendemain, il ne restait aucune trace de la maladie. St Bernard, qui raconte ce prodige, n'était pas, en fait de miracles, inférieur à son saint ami. En les aspergeant d'eau bénite, il délivra lui-même plusieurs possédés du démon, comme aussi il rendit la santé à d'innombrables malades.

Je pourrais poursuivre!... Dès lors, pourquoi nous étonnerions-nous, lorsque nous voyons les mêmes causes produire les mêmes effets? Le bras de Dieu n'est pas raccourci.

(1) Ste Thérèse. Sa vie.

Mais, c'est à l'égard du *prêtre* qu'apparaît dans toute sa beauté, comme aussi dans toute sa force cette simplicité et cette naïveté, cette *confiance de la foi irlandaise.*

En Europe, grâce aux calomnies quotidiennes d'une presse irréligieuse et impie, exploitant quelques rares et inévitables scandales, grâce aussi à l'affaiblissement de l'esprit de foi des peuples, on ne considère plus le prêtre avec cette auréole de gloire que Jésus-Christ a placé sur la tête de tous ceux qu'il appelle à la sublime mission de son éternel sacerdoce. Au lieu de proclamer son heureuse influence pour le bonheur des peuples et des individus, on le considère comme un ennemi.

M. M. Cousin et Cochin se promenaient ensemble dans la cour de l'Institut de France. Vint à passer un prêtre portant sur son bras un surplis et une étole. Cousin le fixe un instant et dit à son collègue : « Voyez-vous ce jeune vicaire! Il va faire tout à l'heure une grande chose, car, il va aider un homme à bien mourir. Voici trente ans que je discours sur l'âme et ses destinées, sur l'homme et ses devoirs ; mais, quel résultat ai-je ob-

tenu? Ce prêtre a fait plus dans un an que moi dans trente : il a encouragé la jeune fille à rester vertueuse, l'épouse à rester fidèle ; il a secouru les pauvres, consolé les malheureux, relevé les cœurs abattus par la souffrance ou la trahison des hommes ; il a surtout aidé ses frères à bien mourir. Oui, en vérité, je vous le dis, ce prêtre a fait beaucoup plus que nous tous ! Et voilà cependant les hommes qu'on veut jeter à l'eau!...On a beau dire : ce sont les hommes vraiment nécessaires, et nous, avec toute notre science, nous sommes inutiles ! »

L'irlandais, pense comme M. Cousin ; il n'est pas, et ne sera jamais de l'avis de ceux qui croient qu'il faut jeter le *prêtre à l'eau*. Pour lui, comme aux chrétiens des beaux jours de de l'Eglise, le prêtre apparaît dans toute sa grandeur : il voit et salue en lui, comme aux époques de foi, l'ami, le confident, le guide, le défenseur naturel des pauvres, le plus fidèle consolateur de ceux qui souffrent. Il sait « qu'il est prêt à tout braver et à tout souffrir pour que ni l'eau du baptême ne manque aux nouveaux

nés, ni le catéchisme aux petits enfants, ni la bénédiction nuptiale aux jeunes époux, ni le pain sacré du dernier voyage à ceux qui vont mourir. Et, à cause de ce dévouement, on l'aime, on le respecte; ce n'est pas assez dire, on le vénère, on le chérit. Partout où il se présente, on sait qu'il est de la famille, son plus loyal ami et son plus sûr protecteur[1]. »

Si nous avions outragé le soleil, qu'il voulût ensuite punir notre audace et se venger de nos insultes, il ne lui serait pas nécessaire d'agir, de s'approcher de nous pour nous consumer de ses feux : il lui suffirait simplement de ne plus se montrer. Sa seule absence le vengerait, car aussitôt, tout rentrerait dans le chaos, la nuit et la mort. Il en est de même quand les hommes insultent le sacerdoce, et par là même son fondateur et son divin chef, le prêtre par excellence, Notre Seigneur Jésus-Christ. Au dernier des jours, ce soleil de justice apparaîtra ; il s'approchera de ses ennemis pour les confondre

(1) Mgr Mermillod.

et les terrasser. Mais, en attendant, comme au soleil matériel, s'il voulait, pour se venger des impertinences des hommes, il lui suffirait de se retirer d'eux avec son sacerdoce : immédiatement, ce serait la mort.

Le peuple irlandais le sait; voilà pourquoi, chez lui, quel consolant ministère est celui du prêtre! Comme son action aimée et respectée de tous agit puissamment sur la vie de famille et jusque sur les détails les plus intimes du foyer domestique! C'est bien là que le prêtre est, dans le vrai sens du mot, le père de son troupeau. De fait, ce doux nom est le seul dont se sert l'irlandais pour le désigner. Pour lui, le prêtre n'est ni son curé, ni son pasteur : c'est le *père* : « *Father* ».

Rien n'est touchant, dans les campagnes, au milieu des forêts, comme l'arrivée du *père* bien-aimé de cette famille spirituelle, à certaines époques de l'année, mais spécialement aux environs de Noël et de Pâques: c'est alors qu'il fait sa tournée pastorale à travers les hameaux, les bourgades et les fermes qui composent sa paroisse! De grand matin il monte à cheval ; sur les

huit heures, il arrive à la maison qui a été désignée d'avance comme devant avoir l'honneur de servir de chapelle. Là, sont déjà réunies les familles du voisinage. Aussitôt commencent les confessions, qui se continuent jusqu'à midi. Alors, sur l'un des meubles de la ferme transformé en autel, l'infatigable apôtre célèbre les saints mystères. Il distribue la communion à ces rudes chrétiens prosternés les uns à ses côtés, les autres dans la chambre, la plupart à la porte de la cabane devenue trop étroite. Après une commune action de grâces, le missionnaire vient prendre part au frugal repas de ses hôtes : un morceau de pain et quelques pommes de terre de la ferme en font tous les frais. La soirée se passe à faire les baptêmes et les mariages, à catéchiser les enfants et assister les malades.

Le lendemain, dans le hameau voisin, c'est le même ministère, c'est-à-dire le même travail avec les mêmes consolations, jusqu'à ce que toute la paroisse ait reçu la visite du *Père*.

Heureuse famille !... Noble existence, grande et sublime mission de ce prêtre pauvre, mais libre

de faire le bien ! Y a-t-il sur la terre, rien de plus glorieux devant Dieu, de plus utile aux hommes, mais en même temps, rien de plus méritoire et de plus consolant pour l'apôtre d'un tel peuple ? « Là, la grâce croît, et le nombre des fidèles se multiplie de jour en jour : l'Eglise refleurit, et son ancienne et entière beauté se renouvelle. Là, on court pour baiser les pieds d'un prêtre quand il passe ; là, on recueille avec soin, avec un cœur affamé et avide, jusqu'aux moindres parcelles de la parole de Dieu qui sort de sa bouche. Là, on attend avec impatience, pendant toute la semaine, le jour du Seigneur, où tous les frères, dans un saint repos, se donnent tendrement le baiser de paix, n'étant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Là, on soupire après la joie des assemblées, après les chants des louanges de Dieu, après le sacré festin de l'Agneau. Là, on croit voir encore les travaux, les voyages, les dangers des apôtres avec la ferveur des *Eglises naissantes* [1]. »

(1) Fénelon. *Sermon sur l'Epiphanie.*

Si Fénelon avait vu ce qui se passe chez les irlandais, en faisant ce tableau si vivant des Eglises naissantes, il n'aurait pas mieux dit : c'est le consolant spectacle qu'ils offrent, non-seulement au fond des campagnes les plus silencieuses, mais au sein même des villes les plus agitées de l'Union Américaine. Là, en effet, c'est toujours la même vénération, le même respect, la confiance illimitée pour le prêtre ; il y a vraiment quelque chose du respect et de la confiance qu'on a pour Dieu lui-même.

On ne rencontre pas un prêtre ayant séjourné quelques mois en Amérique qui, de temps en temps, ne voie venir à lui un irlandais ou une irlandaise malade, qui se jette à ses genoux, en disant :

« — Père, je suis bien malade, guérissez-moi ! »

Si le prêtre répond : « — Mais comment voulez-vous que je vous guérisse ? Je ne suis pas médecin ! »

Immédiatement l'irlandais reprend : — « C'est vrai, vous n'êtes pas médecin ; mais, Père, les Apôtres qui n'étaient pas médecins non plus, guérissaient les malades ; vous êtes leur successeur ; vous

aussi, comme eux, vous êtes prêtre, vous pouvez ce qu'ils pouvaient : levez la main, bénissez-moi, et je serai guéri ! »

C'est en vain que le prêtre ajoute : « — Mais enfin, je ne fais pas de miracles, car je ne suis pas un saint comme les apôtres ! »

Il lui faut, quand même, lever la main, et bénir. En fait, de temps à autre, cette foi si forte, mais en même temps si simple et si naïve dans sa confiance, trouve sa récompense dès ici-bas : le miracle sollicité s'accomplit. N'est-ce pas à cette foi que le Maître a formellement promis le pouvoir de transporter les montagnes ?

En combien de circonstances n'ai-je pas eu l'occasion de constater, cette foi aussi touchante que naïve ?

Un jour, je vois apparaitre à la sacristie une bonne vieille irlandaise, dont le costume antique, les rides au front et les dents disparues, annonçaient au moins quatre-vingts printemps. Malade, elle venait demander sa guérison. Tout en m'expliquant le but de sa visite, elle me présentait une petite fiole, ce qui voulait dire :

remplissez-la d'eau bénite ! Je passai dans une pièce voisine et m'absentai le temps nécessaire pour répondre au désir silencieux de l'humble visiteuse. A mon retour, quel n'est pas mon étonnement de voir la bonne femme pieds nus, et de l'entendre me dire :

« — Père, voyez mes pieds malades ; touchez-les ; faites sur eux le signe de la croix : je serai guérie ! »

Il fallut bien m'exécuter et observer point pour point le cérémonial indiqué. Cela fait, l'octogénaire remit sa chaussure et d'un pas léger reprit le chemin de sa maison.

Je ne l'ai jamais revue. Aurais-je eu, au moins une fois dans ma vie, le privilége de thaumaturge ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que la foi si simple et si naïve de cette femme était vraiment digne de récompense !

La deuxième semaine de mon séjour à New-York, je me trouvais dans l'église d'un quartier irlandais. Rien, ou presque rien dans mon costume, n'était de nature à trahir le *clergyman*[1].

(1) Le mot *clergyman* veut dire ecclésiastique.

Voici cependant qu'une pauvre femme s'avance avec respect près de la place où j'étais agenouillé : elle m'examine attentivement ; puis, quand elle est sûre de ne pas se tromper, elle s'approche et murmure entre ses dents un anglais où, grâce aux abrévations, aux mots sous-entendus, et surtout à mon ignorance de la langue, je ne comprends absolument rien, sinon qu'elle me parle de croix. Je réponds de mon mieux, faisant usage, moi aussi, d'élisions : « *I don't speak english !* Je ne parle pas anglais ! » — La visiteuse insiste, répète sa phrase et moi la mienne, à peu près la seule et unique composant mon vocabulaire anglais, à cette époque. Enfin, ne pouvant se résoudre à une défaite, elle me saisit la main droite, s'empare du pouce et le conduit elle-même à son front où elle lui fait imprimer un signe de croix.

C'était une irlandaise qui avait reconnu un prêtre catholique, et qui voulait se faire bénir par lui.

Dans une autre circonstance, en plein midi et en pleine rue de New-York, une femme irlandaise tombait à genoux devant moi, en me disant ;

« *Father, please, bless me !* Père, s'il vous plait, bénissez-moi ! »

Au mois de Décembre 1869, à Montréal (Canada), j'ai pu constater de nouveau jusqu'à quel point allait le pieux attachement de l'irlandais pour le prêtre. Un Sulpicien employé au ministère paroissial dans une église irlandaise était mort subitement. Durant deux jours, ce fut une procession continuelle des plus touchantes : vingt mille irlandais se succédèrent sans interruption dans la chambre mortuaire, tous priant et pleurant, absolument comme si chacun d'eux avait perdu son père ou sa mère. Le jour des funérailles arrivé, douze mille irlandais voulurent accompagner le cercueil au cimetière, malgré les quatre pieds de neige qui recouvraient le sol et l'extrême rigueur du froid : le thermomètre marquait, ce jour là, trente degrés au-dessous de zéro.

Sur la fin de l'année 1870, j'allais une ou deux fois par semaine célébrer la messe chez les Petites Sœurs des pauvres qui venaient de s'installer à New-York. Après le saint sacrifice, irlandais et

irlandaises, avant de sortir de la chapelle, venaient toujours fléchir le genou devant l'autel, puis se tournant vers le prêtre, ne manquaient jamais de lui faire une révérence profonde. Ils répétaient cette cérémonie en face des religieuses, lorsqu'il en restait à la chapelle. La supérieure de cette nouvelle maison de New-York me disait un jour : « Nous faisons absolument tout ce que nous voulons de nos vieillards irlandais; ils se laissent conduire comme de tout petits enfants. Leur respect pour les religieuses est quelque chose d'admirable : une simple parole de l'une de nous est pour eux comme un oracle du ciel. »

J'ai vécu sept ans à New-York en compagnie d'un saint prêtre français, qui, à l'époque de la guerre de sécession aux Etats-Unis, habitait la ville de St Augustin (Floride). Un régiment de soldats irlandais campé aux environs de Charleston, fit appel au dévouement de ce prêtre. Celui-ci, n'écoutant que son zèle, part aussitôt, sans s'effrayer de l'énorme distance à parcourir. En arrivant, il se jette dans la première tente venue, et se met à entendre les confessions.

On s'empresse d'avertir le colonel. Cet officier, qui était protestant, vient de suite trouver le missionnaire.

« — Père, dit-il, je ne puis permettre et je ne tolèrerai pas que vous restiez sous cette tente si peu convenable, et où vous êtes fort mal. Pour tout le temps que vous passerez au milieu de nous, ma propre tente devient la vôtre. Venez, je vous prie, vous y installer de suite. »

« — Mais, Colonel, répond le prêtre, vous n'y pensez pas! mon ministère se prolongera sans doute un certain temps ici. Je serai au travail le jour et peut-être encore la nuit. Je ne puis donc accepter votre gracieuse proposition, et consentir ainsi à vous mettre à la porte de chez vous. »

« — J'y tiens, Père; je ne cèderai pas : votre place n'est pas ici, mais là où je vous dis : venez! »

Le missionnaire dut s'exécuter. Il occupa la tente du colonel, non pas quelques jours ou quelques semaines, mais trois mois entiers!

Quand le colonel passait la revue de son régiment, il voulait toujours avoir l'aumônier à côté de

lui, à cheval et en soutane. Sur la fin de son séjour au campement irlandais, à l'une des grandes revues, le colonel lui dit :

« — Père, voyez-vous mes braves enfants irlandais, comme ils ont bonne contenance ! Ce sont de beaux soldats ! »

« — Colonel, reprit le prêtre, ils sont bien aussi un peu mes enfants, à moi, et j'en suis fier comme vous. »

« — Père, vous avez parfaitement raison. Je dois avouer que depuis trois mois, vous êtes le premier auteur de beaucoup de vertus qui brillent en eux et qui me les rendent encore plus chers. »

Voilà donc un peuple chez qui on ne redoute pas l'influence de l'aumônier militaire. Là, du moins, on n'est ni assez aveugle ni assez méchant pour méconnaître que celui qui prêche le service de Dieu prêche, par là même, le dévouement à la patrie. Selon le mot de Bossuet : « quiconque n'aime pas Dieu, quoi qu'il dise et quoi qu'il promette, il n'aime véritablement que lui-même. »

La simplicité et la naïveté de la foi n'en excluent pas les formes délicates. Elles apparaissent spécialement quand il s'agit d'exprimer la reconnaissance. La manière dont on donne, augmente ou diminue la valeur du don, quelle qu'en soit la nature. Etre reconnaissant avec grâce, c'est l'être deux fois. Les irlandais savent agir de la sorte, quand il est question de leur pasteur.

Lorsque le missionnaire s'est livré, pendant un certain nombre d'années, aux fatigues d'un rude apostolat, sous les rayons d'un soleil qui n'est pas le sien, il n'est pas rare que ses forces trahissent enfin son courage, qu'il lui faille reprendre le chemin de la mère-patrie, afin de demander à l'air natal une nouvelle provision de santé pour entreprendre de nouveaux travaux. C'est dans de semblables circonstances qu'apparaissent le tendre attachement, la reconnaissance délicate et aimable de l'irlandais pour son pasteur. On ne le laisse jamais partir sans avoir pris des mesures destinées à diminuer, autant que possible, les fatigues d'un long voyage. Une souscription s'organise; et quelques jours avant la séparation, les sommes recueillies sont apportées

au Père bien-aimé avec des précautions et une délicatesse charmantes. A New-York et autres ports de mer, la scène revêt un caractère plus touchant. Une députation de la paroisse accompagne le Père jusqu'au bateau; et là, en lui faisant part des vœux de tous pour un heureux voyage, on lui remet la généreuse offrande. Parfois il arrive que le missionnaire ne doit plus revenir : à l'émotion visible chez tous, aux larmes qui coulent, on se rappelle instinctivement la scène de saint Paul chez les Milésiens : c'en est la reproduction. « Ils commencèrent tous à fondre en larmes, et se jetant au cou de Paul, ils le baisaient, tant ils étaient affligés de ne plus jamais le revoir, selon la parole qu'il leur avait dite. Et ils le conduisirent jusqu'au vaisseau [1]. »

Quand le missionnaire doit revenir, il ne puise qu'avec une discrète modération à la caisse que la

(1) *Magnus autem fletus factus est omnium : et procumbentes super collum Pauli, osculabantur eum. Dolentes maxime in verbo quod dixerat quoniam amplius faciem ejus non essent visuri. Et deducebant eum ad navem.* Actes des Apôtres. ch. XX. v. 37 et 38.

générosité de son peuple lui a remise. A son retour, du reste, il est facile à chacun de le constater. Le jour où il partait, tout son bagage ne se composait que d'un simple sac de voyage : le voici qui revient escorté de plusieurs énormes ballots. L'argent des bons irlandais était destiné à lui fournir le confortable de la route ; il s'est en grande partie converti en objets de tout genre pour la décoration de l'église et, le plus souvent des églises dont le Père a le soin : ce sont des chandeliers, des calices, des ornements, des chemins de croix et des statues. Comme on le voit, c'est, de part et d'autre, une sainte lutte de délicatesse et de générosité.

Un prêtre français, curé d'une paroisse irlandaise, à quelque distance de Chicago, était arrivé à sa vingt-cinquième année de prêtrise. Ses fidèles paroissiens, voulant fêter ses noces d'argent, se permirent un pieux et touchant stratagème qui prouvait leur attachement sincère, leur respectueuse reconnaissance et tout un ensemble d'autres sentiments non moins admirables du troupeau pour le pasteur, des enfants à l'égard du *père*. La

veille de cet anniversaire, attendu depuis longtemps, on fit en sorte que le pasteur fût appelé assez loin pour vingt-quatre heures. Le lendemain il était de retour. Comme il descendait du chemin de fer, quelle ne fut pas sa surprise en apercevant toute sa paroisse réunie à la gare ! A peine a-t-il mis pied à terre que les airs joyeux d'une troupe de musiciens se font entendre, des bannières se déploient, on se range en procession... Le Père a tout compris : il lui faut se laisser conduire en triomphe jusqu'au presbytère, et là, ce sont de nouvelles et touchantes surprises ménagées par la tendresse de ses enfants. Les vingt-quatre heures d'absence avaient suffi pour une transformation universelle de sa demeure . Tout le vieux ménage avait disparu comme par enchantement, et à sa place, s'étalait un ameublement neuf, élégant et complet. Sur une étagère de la pièce principale, dans un vase de grand prix, était placé un splendide bouquet de fleurs. Ce gracieux souvenir, ce poétique témoignage de la sympathie des absents avait été envoyé de France par sa sœur. La caisse avait été discrètement détournée de son adresse, afin que

son apparition subite en un tel jour pût ménager au digne prêtre un double bonheur.

Qu'y-a-t-il de plus touchant et de plus beau dans la vie d'un peuple que ce saint respect de l'autorité religieuse, que ces rapports fraternels entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent, que ces pieuses délicatesses de la reconnaissance, ces charmantes et naïves manifestations du cœur?

De là aux ignobles scènes dont la France était récemment le théâtre, quelle distance! Qui donc n'a pas encore présent à la mémoire ce prétendu braconnier de Meudon faisant la chasse aux séminaristes des Missions Etrangères. On n'a pas oublié non plus cette populace en délire, poursuivant deux prêtres inoffensifs de ses huées et de ses menaces, à travers les rues de Paris, prête à les jeter à l'eau. De quel crime étaient-ils donc coupables? Ah! le journalisme aux gages de l'impiété avait ameuté cette foule : il avait calomnieusement signalé les prêtres aux populations, comme l'unique source de toutes leur infortunes, par le mot tristement fameux : « le cléricalisme voilà l'ennemi! »

C'est lorsque l'irlandais se trouve en face de la mort qu'on peut mieux constater jusqu'à quel point grandit chez lui, et s'élève même à des hauteurs prodigieuses cette confiance presque sans bornes dans le père et le directeur de son âme. Sur un mot de sa bouche, parfois il vit ou il meurt. Je ne me hasarderais pas à l'affirmer avec cette assurance, si je n'avais été moi-même témoin de ce fait, tout extraordinaire qu'il puisse paraître.

J'ai pu le constater au mois d'août 1876, époque à laquelle New-York étouffait sous le poids d'une température torride. Depuis soixante ans, on n'avait rien éprouvé de semblable. Le thermomètre marquait 44 degrés à minuit, et pas la plus légère brise pour rafraichir cette atmosphère de feu. Durant une semaine entière, toute la population New-Yorkaise passa les nuits sur les toits, au milieu des squares de la ville et même sur les trottoirs des rues. On mourait littéralement de chaleur : c'était une véritable

épidemie. Malheur aux imprudents qui, durant le jour, voulaient, sans certaines précautions, braver les rayons de ce terrible soleil : 80 à 100 personnes tombaient par jour dans les rues, frappées d'insolation.

Pendant une nuit de cette effrayante semaine, je fus appelé auprès d'un irlandais : cet homme se mourait dans un des principaux hôtels de la ville. Dès qu'il m'aperçut : « Père, confessez-moi vite, me dit-il, et donnez-moi l'extrême-onction; je sens bien que je vais mourir ! »

« — Mais non, lui répondis-je immédiatement, certainement non, vous n'en êtes pas là ! Vous ne mourrez pas ! »

Le malade étonné me fixe un instant :

« — Père, dit-il, voyons ! répondez-moi en conscience : parlez-vous sérieusement ? »

« — La preuve que je parle sérieusement, c'est ce que je vais me retirer sans entendre votre confession et sans vous administrer les derniers sacrements. »

Je fixai à mon tour l'irlandais. Chose étonnante ! sa figure était transformée. Cependant, sur ses

instances réitérées pour me faire sa confession, j'y consentis, en l'avertissant à plusieurs reprises, qu'après tout, la confession était bonne toujours, en santé comme en maladie. Le lendemain matin, je lui portai la communion : le troisième jour, il était debout.

Durant cette semaine d'épidémie j'eus l'occasion d'exercer mon ministère auprès d'une douzaine d'irlandais atteints du même mal ; chez tous, sans exception, j'ai vu le même phénomène se reproduire sous l'influence des mêmes moyens.

Voici un fait plus significatif encore, qui, à la même époque, se passait dans une famille de ma connaissance, aux environs de New-York.

Une femme irlandaise, jeune encore, mariée à un français fervent catholique et mère d'une nombreuse famille, était à toute extrémité. Un matin, le docteur, après sa visite, convaincu qu'il ne restait plus aucun espoir de la sauver, regagnait tristement sa demeure. Tout à coup, une idée lumineuse traverse son esprit. Il se retourne, et frappe vivement à la porte d'un col-

lége catholique du voisinage. Le Supérieur arrive.

« Père, dit le docteur, votre voisine est mourante. J'ai épuisé en vain toutes les ressources de mon art. Vous êtes son directeur spirituel: comme prêtre, comme confesseur en particulier, vous avez sur elle, en ce moment, une puissance que je ne saurais avoir à titre de médecin. Dites-lui, déclarez-lui très énergiquement qu'il faut qu'elle vive pour sa famille. Si vous insistez avec force, je vous l'assure, elle vivra ! »

Un instant après, le prêtre était au chevet de la mourante.

« — Eh bien, ma chère enfant, comment allez-vous aujourd'hui?

« — Oh! Père, lui répond la malade le sourire sur les lèvres, je sais parfaitement que je n'ai plus que quelques jours, peut-être quelques heures à vivre; toutefois, je meurs contente, heureuse, puisque telle est la sainte et adorable volonté de Dieu. Mon seul regret, c'est de laisser mes enfants, continue-t-elle en joignant les mains et levant les yeux au ciel. C'est toujours bien dur pour une mère de les quitter, surtout les plus

jeunes ; mais, je les confie à la garde de Dieu ; et puis, du haut du ciel, je veillerai sur eux ! »

« — Non, non ! répondit le prêtre, ce n'est pas du haut du ciel que vous devez veiller sur vos enfants ; il faut continuer votre œuvre de mère ici-bas, en restant au milieu d'eux pour achever leur éducation chrétienne si bien commencée. Voilà quelle est la volonté de Dieu. Promettez-moi que vous allez faire tout ce qui dépendra de vous pour ne pas mourir ! »

« — Vous croyez donc, Père, que c'est là la volonté de Dieu ? »

« — Oui ; j'en suis absolument persuadé.

« — Et vous exigez que je fasse en sorte de vivre ! »

« — C'est votre devoir de mère. »

« — Eh bien, je vous le promets ! »

Elle ne mourut pas.

Si ce fait extraordinaire semble exagéré à quelques-uns, c'est peut-être l'occasion de rappeler ici la conduite d'un autre médecin qui fut l'une de nos célébrités modernes. Ce savant, médiocrement religieux lui-même, se trouvant auprès

d'un malade, dont les jours lui paraissaient compromis, commença par lui conseiller le recours immédiat à la religion et à la confession en particulier. Comme l'un de ses amis lui demandait la raison d'une si étrange conduite, le médecin répondit : « Les secours de la religion, en général, la confession surtout, pacifient l'âme d'une manière merveilleuse ; l'âme une fois pacifiée et tranquille, les remèdes agissent avec beaucoup plus d'efficacité ; c'est en guérissant l'âme qu'on guérit le corps ! »

Des médecins protestants eux-mêmes ont eu le cœur assez large et l'âme assez droite pour faire la même remarque. Le docteur Tissot raconte qu'à Lausanne, appelé auprès d'une jeune et riche héritière, il la trouva en proie à de violentes agitations. Les transports de son désespoir étaient effrayants, à la pensée qu'il lui fallait quitter son immense fortune et son brillant avenir. — « Je ne connais qu'un moyen qui puisse vous guérir, lui dit le docteur : faites venir un prêtre et confessez-vous ! »

Le prêtre arriva, et, dès le lendemain, les symp-

tômes alarmants avaient disparu ; le calme s'était rétabli : la mourante revint à la vie.

Le docteur protestant aimait plus tard à raconter ce trait. Il était assez juste pour ne pas craindre d'ajouter : « Quelle est donc la puissance de la confession chez les catholiques, puisque, dans une personne qui allait mourir de désespoir, elle rétablit le moral, et le moral guérit le physique ? »

Cette *Foi Irlandaise* qui tient en si haute estime les pratiques de la religion, qui porte à un tel degré la confiance et la vénération pour les ministres de Jésus-Christ, semble parfois s'inspirer des sentiments qui animaient le grand Constantin : « Si par malheur, je voyais un prêtre tomber, disait un jour cet illustre empereur, je le couvrirais au plus vite de mon manteau royal, afin d'éviter le scandale. »

Sous l'épiscopat de Mgr Dubois, évêque de New-York, un certain nombre d'irlandais quittant leur pays natal s'étaient embarqués pour l'Amérique. Ils avaient à bord un prêtre de leur pays ; mais,

durant le passage, sa conduite ne les avait que très médiocrement édifiés. Le port était en vue, quand on s'aperçut que, sans doute pour célébrer la joie de l'heureuse traversée et saluer enfin la terre du Nouveau Monde, le compatriote s'était complètement oublié. Il se trouvait dans un état qui ne permettait guère, sans déshonneur pour le sacerdoce et pour l'Irlande, sans scandale pour le prochain, de le laisser paraître en public. — On se réunit ; on tient conseil : après mûre délibération, à l'unanimité des voix, on décide qu'il faut renvoyer au Vieux Monde cet échantillon d'homme apostolique si peu digne de la mère patrie et de sa sublime mission. Chacun tire sa bourse ; en quelques instants, la somme nécessaire pour payer le voyage en sens inverse est réalisée. Là, précisément, à côté du navire qui abordait, s'en trouvait un autre prêt à lever l'ancre et à partir directement pour l'Irlande. On y passe notre homme avec ses bagages ; et, quelques instants après, sans se douter qu'il avait touché au port, il voguait de nouveau vers les dangers de la haute mer, doucement bercé entre les bras de Morphée. Jugez quel dut être le réveil !

Bientôt, cependant, un sérieux remords s'empara des consciences des irlandais qui avaient si prestement retourné l'apôtre à la mère patrie. On se demanda avec tristesse et non sans de sérieuses inquiétudes, si, en agissant de la sorte, on n'avait pas encouru quelqu'anathème, si l'on n'était pas sous le coup d'une excommunication. Pour arriver à la solution de ce problème embarrassant, que faire?... Les plus habiles casuistes d'entre eux décident qu'il n'y a qu'un moyen; recourir à l'autorité. Aussitôt, une députation choisie se met en route pour la demeure épiscopale, et vient exposer le cas de conscience à Mgr Dubois. Qu'on juge de leur surprise ! L'évêque laisse échapper un immense éclat de rire et leur dit : « Mes chers amis, bien loin que vous ayez encouru des anathèmes, je vous dois une bénédiction toute spéciale pour la bonne œuvre que vous avez accomplie. »

Ils tombèrent à genoux, et le pontife encore tout souriant, leur donna la plus gracieuse bénédiction.

Voilà ce que sait faire un peuple qui a encore conservé la simplicité de la foi!...

En France, depuis qu'on est plus savant, mais moins chrétien, qu'on a plus d'or, mais moins de foi, les choses ne se passent guère ainsi. Quand, de loin en loin, un scandale éclate, on généralise ce fait particulier ; on veut absolument que tous soient responsables de la faute d'un seul. Est-il rien de moins raisonnable?

Quoi! Jésus-Christ avait choisi lui-même ses apôtres. Pour les choisir, il a parcouru la Judée d'un bout à l'autre. C'est sur le bord des lacs qu'il a recueilli douze hommes du peuple, simples, ignorants et pauvres, chez lesquels les passions sont moins fortes. C'est lui seul qui a déterminé le choix, et parmi ces douze il se rencontre un traître ; sur douze prêtres il y en a un d'infidèle! — Grande leçon pour le monde! Il y a 50,000 prêtres en France, et le monde, lui cependant corrompu et corrupteur, ne voudrait pas une seule défection ! Et lorsque l'un de ces prêtres abandonne Jésus-Christ, déchire sa robe sacerdotale, trahit sa mission et va se ranger sous le drapeau du monde, la perversité de celui-ci conclut calomnieusement à la perversité de tous. Il y eut un traître au collége apos-

tolique; mais, il ne s'en suit pas que tous les apôtres furent des traîtres, puisque, au contraire, tous les autres ont payé de leur vie et de leur sang, par le martyre, la fidélité qu'ils avaient vouée à leur maître!... Aussi, quand un prêtre tombe, ô monde, l'Eglise l'a condamné avant toi. S'il se présente à toi, c'est que l'Eglise n'en veut plus. Elle le rejette de son sein, qu'il s'appelle Lamennais ou qu'il signe Hyacinthe : elle te l'abandonne. Il est digne, désormais, de marcher à l'ombre de ton drapeau, car, il est ton imitateur. C'est l'un des tiens : nous te le donnons, nous te permettons de le prendre; mais, ce qui ne t'est pas permis, ce qui fait ton crime, c'est de choisir cette occasion pour bafouer sur les hideuses planches de tes théâtres, pour calomnier dans les caricatures des revues illustrées que tu jettes en pâture aux intelligences du peuple, pour clouer chaque matin au pilori de tes infâmes journaux tout le sacerdoce français et catholique qui porte si noblement sur un front intact sa triple couronne : la chasteté, le patriotisme et le dévouement!

Pourrais-je oublier maintenant de dire un mot de la *Générosité de la Foi Irlandaise?*

Elle ne sait reculer devant aucun obstacle; elle s'impose toute espèce de sacrifices de quelque nature qu'ils soient, *matériels* ou *moraux*.

Sous ce double rapport, je ne sais vraiment plus à quels traits m'arrêter, sur quels faits porter mon choix, tant ils se pressent sous ma plume et se présentent nombreux et édifiants à mes souvenirs.

C'est l'irlandais qui, de sa bourse, bâtit et entretient les églises, les écoles catholiques, comme les presbytères et les hôpitaux. On peut affirmer sans exagération qu'en Amérique généralement, à New-York en particulier, plus des deux tiers des églises catholiques sont l'œuvre de *la générosité irlandaise*.

« Ils bâtissent des églises, dit un évêque américain, avant de songer à se construire de belles

maisons. Leur mot d'ordre est : *la maison de Dieu avant tout*[1] ! »

Aussitôt que quelques cabanes d'irlandais se sont groupées ensemble, dès que ces braves gens ont conquis sur la forêt ou sur le désert, quelques arpents de terrain, la première chose qu'ils songent à faire, c'est de bâtir une église et une école à côté. « La maison du Seigneur s'élève au milieu de la plus infime bourgade et abrite de sa paix l'habitation du pionnier. On trouve l'Eglise au fond des plaines, on la trouve dans les gorges des montagnes; elle protége la culture du fermier comme l'exploitation du mineur, dont le village s'accroche, pareil à un nid d'aigle, aux flancs des rochers du Colorado[2] »

Quand les catholiques américains bâtissent une église, au moment où les murs sortent de terre, il y a toujours une imposante cérémonie : c'est la bénédiction solennelle de ce que l'on appelle en anglais *la pierre du coin* « *corner stone* ».

(1) Mgr Lynch. —

(2) Yonveaux. *L'Amérique actuelle.* p. 15.

Dans les villes, c'est l'évêque qui préside; la foule est immense. Les sociétés de tempérance, les confréries, les associations irlandaises se réunissent, et, bannières déployées, elles viennent processionnellement à la fête, précédées de leurs fanfares. Aux longues et imposantes cérémonies succède un sermon en plein air; enfin la procession défile devant la « *corner stone* » : chacun alors en passant, y dépose une offrande qui toujours est large et généreuse. Pour l'irlandais, jeter ce jour là quelques dollars sur cette première pierre, ce n'est plus un sacrifice, c'est un honneur auquel il tient. Il est heureux et fier de contribuer à l'érection de la maison du Seigneur et par là même d'assister et de concourir aux progrès de sa foi. Il est rare que le résultat de la journée ne permette pas à l'édifice de monter d'un bond jusqu'à la couverture.

Le dimanche 25 mai 1879, trente-neuf prélats américains, tant Archevêques qu'Evêques, et 8,000 témoins privilégiés assistaient à la consécration de la nouvelle cathédrale de New-York, bâtie sous l'invocation de St Patrick, et dont la

première pierre a été posée, il y a vingt ans, par Mgr Hughes, alors archevêque de la même ville. Ce fut là, à coup sûr, la plus imposante cérémonie religieuse dont le Nouveau Monde eût jamais été témoin, et il est probable que la présente génération n'en verra point de semblable : véritable triomphe, non-seulement au point de vue religieux, mais au point de vue de l'art et de l'architecture; signe visible, constatation irrécusable de l'incomparable développement qu'a pris, dans ces dernières années, le catholicisme en Amérique. Depuis 1810, elle s'est accrue en population sept fois plus que toutes les autres sociétés religieuses ensemble, et a doublé depuis dix ans.

La nouvelle cathédrale est un bel édifice, en marbre blanc, de style gothique du XIIIe siècle, auquel on ne reproche que trop d'ornementation. Il est du reste, riche et gracieux. Le monument couvre une superficie de 38,500 pieds carrés et peut contenir 4,000 personnes debout, indépendamment de 2,600 personnes assises. La longueur totale de l'intérieur est de 306 pieds, sa largeur

de 56 : la longueur du transept est de 140 pieds et la hauteur de la voûte de 108.

L'édifice terminé à l'intérieur a coûté 4.500,000 dollars (vingt deux millions et demi de francs), et son achèvement complet à l'extérieur exigera une nouvelle dépense de un million de dollars, ou cinq millions de francs.

Le grand portail a douze pieds de profondeur et trente de largeur. Au-dessus, apparaissent d'élégantes moulures avec une rangée de niches destinées à recevoir plus tard des statues de Saints ; le tout est surmonté d'une rosace de 26 pieds de diamètre.

Le monument est éclairé par 103 fenêtres de 32 et 28 pieds de haut, garnies de superbes vitraux exécutés à Rome. A droite et à gauche sont des chapelles d'une profondeur uniforme de 12 pieds. Jusqu'à ce jour, les cathédrales de Mexico, Montréal et Puebla étaient sans rivales sur le continent américain. St Patrick de New-York sera désormais le plus vaste et le plus bel édifice religieux de l'autre côté de l'Atlantique ; il peut même rivaliser avec certaines cathédrales célèbres d'Europe.

On a appelé ce monument le *tour de force des catholiques à New-York*, et ce n'est pas sans raison. Il a été élevé par la piété des fidèles, et principalement par les plus humbles et les plus pauvres, sans aucun appui des autorités gouvernantes. Mais, sans être dans les secrets de Dieu, on peut certifier que les plus beaux blocs de marbre de l'édifice ont été payés par la générosité irlandaise.

Mgr Mac Kloskey, le cardinal actuel, racontait qu'un jour il avait reçu la visite de deux simples domestiques irlandaises ; elles lui apportaient chacune 200 dollars (mille francs), fruit de plusieurs années d'économie, destinés à la construction de la nouvelle église.

L'autel qui vient d'Italie et qui est fait des plus beaux marbres de ce pays, à lui seul, coûte cent mille dollars (cinq cent mille francs); c'est un des plus riches de l'univers.

Tout cela, c'est le fruit de l'obole du pauvre, de l'économie de la servante irlandaise, de l'épargne de l'ouvrier. Comme au moyen-âge, l'église ainsi bâtie, sera la propriété de tous, la

gloire et le palais de ceux qui n'en ont pas. Que sera désormais *Trinity Church* [1], la métropole du protestantisme à New-York, (possédant à elle seule, dans l'intérieur de la ville des terrains estimés à plus de cinquante millions de francs), à côté de cette basilique catholique bâtie avec les offrandes des pauvres ?

Soyons juste cependant. Pour l'érection de ce monument, à l'obole des pauvres sont venues s'ajouter les généreuses offrandes des riches. En 1875, à la veille de l'hiver, l'archevêque de New-York envoyait à cent *gentlemens* un billet d'invitation à un petit lunch [2], leur annonçant qu'il avait une communication importante à leur faire. Sur la fin de la collation, ou du thé, comme on dit en anglais, l'archevêque se lève et dit :

« Messieurs, je vous ai réunis ce soir, pour vous donner connaissance d'une grande difficulté dans laquelle je me trouve en ce moment.... Vous savez que nous avons entrepris

(1) Eglise de la Trinité.

(2) Le lunch est la collation américaine.

une grande œuvre. Coûte que coûte, il faut la poursuivre : c'est la construction de notre nouvelle cathédrale. Or, hier, pas plus loin, l'architecte est venu m'annoncer qu'il est absolument indispensable de poser le toit avant l'hiver, sous peine des plus graves inconvénients pour l'édifice.... Mais, Messieurs, pour faire accomplir ce grand pas à notre entreprise, il me faut cent mille dollars (500,000 francs) et je n'ai rien ! En conséquence, je fais, en ce moment, un pressant appel à votre bonne volonté bien connue : votre générosité n'est pas au dessous de ce sacrifice. Je compte sur vous ! »

Après ce discours, il y eut dans l'assemblée, un petit moment de silence : Tous semblaient se consulter du regard et dire : qu'allons-nous faire ? On échangea quelques paroles, et, séance tenante, chacun signa un billet de mille dollars (cinq mille francs). Les cinq cent mille francs étaient trouvés, et vingt-quatre heures après, les ouvriers étaient à l'ouvrage. Parmi les généreux donateurs, il n'y avait pas seulement, cette fois, des irlandais, mais des français et des

canadiens, dont je pourrais citer les noms, des américains, et même des américains protestants.

Si vous voulez encore constater les prodiges de cette générosité irlandaise, sur un moindre théâtre, il faudrait visiter la plupart des églises paroissiales de la ville de New-York. En voici une immense qui va d'une rue à l'autre; à droite et à gauche, s'élèvent deux grands bâtiments: ce sont les écoles paroissiales pour garçons et filles : plus loin, c'est le presbytère. Qui a payé, ou plutôt, qui payera ?... *La générosité irlandaise !*

Montez sur l'un de ces élégants *steam-boats* [1], qui, toutes les deux minutes, s'élancent dans toutes les directions, autour de New-York : après quelques instants, vous êtes transportés au-delà d'Hudson-River, à Hoboken. Là, un prêtre français sera heureux de vous montrer son église, des écoles admirablement tenues par des Frères et des Religieuses, un hôpital magnifique. Demandez-lui qui a donné des secours pour

(1) Steam-boat, bateau à vapeur.

faire, en 20 ans, ces œuvres gigantesques. Il vous répondra : *Je suis le pasteur d'une paroisse irlandaise !*

Continuons notre promenade; marchons pendant vingt-cinq minutes seulement : nous voici maintenant à *Jersey-City !* Là encore, nous pouvons saluer un prêtre français qui vous fera voir église, presbytère, écoles avec 12,000 enfants, hôpital pour les malades, asile pour les pauvres, asile pour les orphelins. Dites-lui : Mais dans quelle bourse puisez-vous donc ? Il vous fera la même réponse : Tout cela *est dû à la générosité irlandaise !*

Montons maintenant en chemin de fer et descendons à New-Yark, ville de 100,000 âmes à la porte de New-York. Là, vous trouverez, encore un prêtre français, le compas à la main, en sabots et en chapeau de paille, au milieu des maçons, remplissant le rôle d'architecte du matin au soir, trouvant à peine le temps de prendre ses repas. Il a bâti l'une des plus belles églises d'Amérique : il en a été l'architecte, a tracé tous les plans et dirigé tout les travaux. Pas une pierre n'a été posée qu'il n'en ait indiqué la place : c'est

un vrai monument qu'on vient voir de loin. Au moment où je rendais visite à l'intrépide missionnaire, il bâtissait, derrière son église, un hôpital gigantesque en pierre, et un peu plus loin, une école, en fer, de deux cents pieds carrés. Qui donc, encore, lui mit entre les mains, cet argent sans lequel, dans le nouveau comme dans l'ancien monde, on ne saurait réaliser des œuvres semblables? Inutile de le demander : ce prêtre est pasteur, lui aussi, d'une paroisse irlandaise, et tout est le résultat de la générosité de ses paroissiens.

On a fait un crime aux irlandais de cette *générosité :* on les a accusés de *prodigalité, d'insouciance* et *d'imprévoyance* pour l'avenir !

Cette imprévoyance des choses d'ici-bas, si elle existe en réalité chez ce peuple, donne naissance à tant de qualités sublimes, que, vraiment, je n'ai pas le courage de la leur reprocher.

On a dit : *imprévoyance !....* Mais, à une époque où l'on ne parle que d'emprunts, les irlandais persuadés qu'en cherchant d'abord le

royaume de Dieu, le reste vient par surcroit, ne font-ils pas le meilleur emploi de leurs ressources en plaçant sur Dieu et son éternité. A coup sûr, ils n'ont pas à craindre une catastrophe pécuniaire ; ils recevront de gros intérêts ; ils feront fortune !

Les richesses qui ne sont des « biens dont on ne se sert qu'à la condition de les perdre, ne profitent à l'homme qu'autant qu'il les dépense; et c'est en s'en privant qu'il en fait un utile usage [1]. »

Ceux qui agissent de la sorte, ne se laissent pas posséder par l'or et l'argent, comme dit le philosophe païen, mais, ils les possèdent véritablement : ils en sont les maîtres et les propriétaires, non les esclaves, libres de les répandre en bonnes œuvres, et de se constituer, avec les trésors d'un jour, qui périssent, d'autres trésors plus vrais, plus sérieux, plus durables surtout, puisqu'ils ne passeront pas. Ils les envoient au ciel, pour les retrouver un jour, seul moyen d'être riches dans le temps et dans

(1) Mgr de la Bouillerie. *L'homme*, page 208.

l'éternité. Est-ce bien là un crime, une prodigalité, une insouciance et une imprévoyance ?

J'aimerais mieux dire que c'est là le vrai rôle de l'or, car, employé selon le plan divin, il peut donner des ailes à l'âme pour voler dans la voie du ciel. Il peut même devenir l'un des moyens les plus efficaces de sainteté : car, à chaque bonne œuvre, le chrétien imite le Seigneur dans la partie qu'on peut appeler la plus noble et la plus chère de tous ses attributs divins : je veux dire, la bonté et la miséricorde. Aussi, les premières et les plus belles vertus s'épanouissent et grandissent avec l'or, et elles l'appellent à leur secours.

Donnez-moi de l'or, s'écrie *la Foi*, et cet or, je le transformerai en immenses basiliques où le peuple viendra adorer son Créateur ; je le transformerai en tours ciselées, en flèches légères, s'élançant dans les cieux et annonçant au loin la gloire du Dieu trois fois saint. Donnez-moi de l'or, et je prendrai mes hommes apostoliques, mes missionnaires : je leur ferai franchir l'Océan, et ceux qui dorment dans les ténèbres, à l'ombre

de la mort, entendront enfin la bonne nouvelle, et les petits chinois seront arrachés aux dents des animaux : ils seront baptisés et sauvés !

Donnez-moi de l'or, s'écrie *l'Espérance* et, avec ces trésors qui passent, j'amasserai des trésors qui ne passent pas, que ni les vers ni la rouille ne sauraient atteindre. Je m'envolerai dans les cieux, et c'est là que je me bâtirai une demeure splendide pour mon éternité.

Donnez-moi de l'or, s'écrie *la Charité*, et avec lui, je tarirai les larmes de ceux qui pleurent, je donnerai du pain à ceux qui ont faim, des habits à ceux qui ont froid, je donnerai des pères et des mères aux orphelins ; je leur bâtirai des asiles ; je ramasserai dans les rues de la cité tous les vieillards qu'y a jetés l'ingratitude de leurs enfants et je leur trouverai *des Petites Sœurs* ; j'élèverai des hôpitaux pour les malades. Donnez-moi de l'or, et si je ne fais pas disparaître toutes les misères du monde, du moins j'en soulagerai beaucoup.

C'est parce que l'irlandais sait prêter une oreille attentive au sublime langage de ces trois

filles de Dieu, la Foi, l'Espérance et la Charité, qu'il est prodigue de son or : peut-on bien lui faire un crime de sa *générosité?* Est-ce qu'au contraire, cet amour presque naturel chez lui du *sacrifice matériel* n'est pas tout à son honneur? Il ne sera jamais exposé au remords du poëte :

Moi-même, plein des biens dont l'opulence abonde,
Que j'échangerais volontiers
Cet or dont la fortune avec dédain m'inonde,
Pour une heure du temps où je n'avais au monde
Que ma vigne et mon figuier !
Pour ces songes divins qui chantaient en mon âme
Et que nul or ne peut payer[1] !

A côté du *sacrifice matériel*, et bien au-dessus de lui, il y en a un autre beaucoup plus difficile : c'est le *sacrifice moral*; en face de celui-là, la *foi irlandaise*, ne recule pas non plus.

Dans un siècle où les caractères sont si prodigieusement abaissés, où l'on trafique des consciences, où les âmes se vendent à prix d'argent, où la plupart sont à genoux devant la force bru-

(1) Lamartine.

tale ou le succès en triomphe, il est beau de voir l'irlandais redire, avec la foi des anciens jours, le vieux mot que nos ancêtres portaient gravé dans leurs cœurs aussi bien que sur leurs blasons : « *Potius mori quam fœdari ! Plutôt la mort que la souillure !* »

Quand, en effet, pour sauver le précieux trésor de la foi, il faut passer par cette voie souvent si douloureuse du sacrifice moral, la générosité irlandaise ne sait pas hésiter un instant.

Qui n'a entendu raconter l'histoire de ce pauvre fermier irlandais, père de famille, en prison pour dettes? La main cruellement bienfaisante du lord, son créancier, venait d'ouvrir les portes de son cachot, à la condition qu'il voterait contre O' Connel.

Le vote demandé, c'était donc, pour ce pauvre malheureux, et la liberté reconquise, et le pain de chaque jour assuré, et la famille retrouvée, sa vieille mère, sa femme et ses petits enfants ramenés au foyer !..... Aussi, s'avançait-il d'un pas hésitant, le front soucieux, les yeux pleins de larmes. D'un côté, il voit la misère avec son affreux cortége

pour lui et ceux qu'il aime; de l'autre, la patrie dans les chaînes et le libérateur trahi! A quel parti s'arrêter?..... C'en est fait : l'amour des siens l'emporte; d'une main fébrile, saisissant le bulletin qu'il abhorre, il se précipite vers l'urne; il va y jeter le vote coupable....

Mais, tout-à-coup, une main amaigrie le saisit violemment par le bras :

« — Malheureux, que fais-tu? Souviens-toi de ton âme et de ta liberté! »

C'était sa vieille mère qui le rappelait ainsi au devoir et à l'honneur!

Les nobles accents de cette pauvre femme ont transformé ce cœur d'enfant, de père et d'époux : le front haut, l'œil en feu, d'une main fière, il déchire le bulletin déshonorant et jette dans l'urne le nom d'O'Connel.....; puis, d'un pas ferme, il regagne le chemin de sa prison. Il reprenait ses fers, sans doute; mais, son cœur était soulagé et sa conscience en paix. Il n'avait pas trahi la patrie : il s'était « *souvenu de son âme et de sa liberté!* »

Cette femme, cette chrétienne, cette mère

héroïque, c'est la vraie, vivante et sublime personnification de l'irlandais catholique, qui, par l'union de sa foi et de son patriotisme, *sacrifie tout à son Dieu, à sa religion et à sa patrie.*

— Une simple femme du peuple, en résidence à New-York, venait de perdre son mari : elle restait avec quatre petits enfants, dont l'aîné venait d'atteindre sa septième année. Chrétienne fervente, dévouée à sa famille, voici quelle était sa prière de tous les jours: « Seigneur, si mes enfants ne doivent pas rester bons chrétiens, si un jour ils doivent perdre leur innocence, leur unique trésor ici-bas; si un jour ils doivent vous offenser par le péché mortel, je vous en prie, enlevez-les de ce monde, tandis qu'ils vivent encore dans votre sainte grâce. »

La nouvelle Blanche de Castille fut exaucée; aujourd'hui, ses quatre enfants sont au ciel! Beaucoup, sans doute, ne la comprendront pas. Et cependant, voilà bien la mère véritablement chrétienne ! Pour elle, l'âme avant le corps, le ciel avant la terre, l'éternité avant le temps!... Un jour cette femme à la foi généreuse sortira de ce monde

elle verra venir à sa rencontre ses quatre petits enfants rayonnants de gloire, transfigurés en Dieu. Dans cette réunion, dans cette étreinte qui n'aura plus de fin, elle verra pourquoi Dieu avait si bien exaucé sa prière, pourquoi il l'avait séparée de ses enfants ; alors elle comprendra comment, par la douleur d'un jour à peine, il leur faisait acheter à tous l'incomparable bonheur de vivre, pendant toute une éternité, réunis dans la même lumière, le même bonheur et le même amour.

Quelle admirable doctrine ! Elle était bien comprise aussi de cette jeune irlandaise exilée qui, écrivant de France à sa sœur, terminait sa lettre par ce cri sublime : « Au revoir, chère Kate ; que Dieu nous protége ! Quand reverrai-je l'Irlande ? Quand reviendrai-je sur ce sol d'où mes ancêtres furent bannis, eux, fils d'une race royale !... *La foi vaut mieux qu'un trône* [1] ! »

Sur la fin de septembre 1870, à New-York, un policeman irlandais fut frappé d'un coup de poi-

(1) *Lettres d'une jeune irlandaise à sa sœur.* p. 32.

gnard, en pleine rue, par un ivrogne. Un de mes confrères est appelé en toute hâte : il accourt, et, en même temps que lui, arrivaient deux médecins. Le blessé prend immédiatement la parole et leur dit :

« Messieurs, veuillez bien vous retirer un instant, il faut aller au plus pressé, mon *âme d'abord*, le corps ensuite! »

Durant sa convalescence (car il guérit), le prêtre lui avait donné à lire la Passion de Notre-Seigneur par Catherine Emmerich. A chaque visite, quand le confesseur lui parlait de son état, et l'engageait à la patience, il ne cessait de répéter : « Ah! comment peut-on se plaindre de ses douleurs, quand on a lu ce livre que vous m'avez prêté? Comment passer un jour sans songer aux souffrances du Sauveur, lorsqu'on a parcouru ces saintes pages? »

C'est cette même générosité qui, parfois, donne à l'irlandais au milieu des épreuves, des cris sublimes, des paroles dignes des chrétiens des premiers

siècles, qui mériteraient d'être gravées en caractères d'or. Témoin ce pauvre vieillard de quatre-vingts ans chassé de sa cabane en ruine avec sa femme qui en avait elle-même soixante-quatorze. Le vénérable couple éclatait en sanglots :

« Hélas ! s'écriait la pauvre femme, me voilà, à mon âge, sans un seul abri au monde, moi qui n'ai jamais fait de mal à personne et qui ai souvent donné asile aux pauvres et aux malheureux ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil châtiment ? »

« — Tais-toi, femme, répondit le vieillard, la passion et la mort de Notre-Seigneur étaient pires que tout ceci ! [1] »

Citons encore, dans une épreuve semblable, une parole aussi magnanime.

Un irlandais ne voulait pas sortir de sa chaumière que le constable était sur le point de démolir : cette pauvre demeure c'était son foyer, son unique bien ; il voulait y vivre, y mourir. On l'enlève de force, et tandis que garroté, il voit et il entend la masure

(1) *The passion and the death of Christ was more than this!*

s'effondrer sous les coups des barres de fer, sa femme lui criait :

« — Courage! Dieu merci, ils ne pourront pas nous chasser du ciel[1]? »

Mais, c'est au moment du sacrifice suprême, en face de la mort, que brille dans tout son éclat cette *générosité de la Foi Irlandaise*. Alors elle s'élève à des hauteurs incomparables, et fait rêver à tout ce qui s'est vu de plus sublime dans les beaux siècles de l'église.

C'est que la mort est une grande révélatrice beaucoup mieux que les paroles et les actes de la vie, elle manifeste les âmes. Selon la parole de Bossuet : « Elle traîne après elle la vérité.» A cet instant décisif, les préoccupations de la vie disparaissent, le bruit du monde s'apaise, les illusions s'évanouissent, le voile se déchire et la grande lumière de l'éternité commence à ouvrir à l'âme des horizons tout nouveaux. Voilà pourquoi « la mort

(1) *Thank God! They cannot turn us out of heaven!*

est le beau moment de l'homme. C'est là que se retrouvent toutes les vertus qu'il a pratiquées, toute la force et toute la paix dont il a fait provision, tous les souvenirs, toutes les images chéries, les regrets doux et les plus belles perspectives en Dieu[1] . »

Oui, pour l'irlandais, la mort est bien « *le beau moment de l'homme, où se retrouvent toutes les vertus qu'il a pratiquées* ».

Pour le reconnaître il faudrait avoir assisté au chevet d'un mourant irlandais ; il faudrait pouvoir entendre ces pieuses invocations, ces actes de foi, d'espérance, d'amour divin, de repentir et de résignation parfaite à la sainte volonté de Dieu. A voir cette sainte énergie au milieu des souffrances, ce calme et ce sang-froid pendant les dernières cérémonies, on dirait un exilé qui assiste aux derniers préparatifs du départ pour la patrie. Et puis, avec quelle ardeur il saisit l'image du Christ de ses mains défaillantes, il y fixe ses regards, il y colle ses lèvres, il l'étreint sur son cœur ! Comme il fait généreusement à son Dieu mort pour lui le

(1) Lacordaire.

sacrifice de sa propre vie ! Cet acte, à lui seul ne vaut-il pas le ciel ?

C'est bien chez l'irlandais qu'on trouve cette « aisance à mourir » dont Tertullien parle à l'endroit des premiers chrétiens : « *Christiani mori expeditum genus.* » L'auteur tristement célèbre de la vie de Jésus, parlant de la mort des hommes de foi, a dit avec une protestation de respect qui cache des remords, avec un regard d'envie, et cependant sans espérance : «Je ne souhaiterais pas leur vie, mais je suis jaloux de leur mort. A voir ces fins glorieuses et calmes, l'âme se relève et se fortifie ; on reprend quelque estime pour la nature humaine, on se persuade que cette nature est noble et qu'il y a lieu d'en être fier[1]. »

Elle était ainsi, « glorieuse et calme » la mort de ce pieux Ozanam qui se sentait mourir à Pise. Au souvenir de tout ce qu'il allait quitter, mais aussi de tout ce qu'il allait retrouver dans un monde meilleur, il faisait cette prière à Dieu :

« J'accomplis aujourd'hui ma quarantième an-

(1) Renan. *Etudes religieuses,* Préface p. 15.

née, plus de la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pouvaient servir de fondements à un ouvrage longtemps rêvé. Laquelle faut-t-il que je vous immole de ces affections mondaines? Si je vendais mes livres pour en donner le prix aux pauvres, si je consacrais le reste de ma vie à soulager les indigents, seriez-vous satisfait, Seigneur, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'élever mon enfant?... C'est moi que vous voulez : je viens, Seigneur, je viens[1] ! »

En 1830, pendant une de ces effroyables famines, comme il en arrive de temps en temps en Irlande, dans une vaste paroisse située à l'extrémité d'un des comtés les plus reculés, il se passait un fait vraiment sublime.

Les habitants de cette paroisse avaient épuisé jusqu'à leurs dernières ressources ; ils manquaient

(1) Lettre d'Ozanam citée par le P. Lacordaire.

absolument de tout. Plus de vivres ! Il fallait mourir de faim. Réduits à ce suprême degré d'inanition, ils n'attendaient plus que la mort pour mettre un terme à leur supplice. Leur digne curé, à l'exemple du Bon Pasteur, n'avait pas voulu quitter son malheureux troupeau : il était là, ce père, implorant le ciel avec larmes en faveur de ses enfants; le ciel semblait sourd à sa voix. Enfin, arriva un moment où l'on ne pouvait plus compter sur les secours humains ; le pasteur le savait. Alors, se trainant de hutte en hutte, il vint frapper à chaque porte et dit :

« Enfants ! c'est le Seigneur qui donne la vie : c'est lui qui la retire : venez mourir à ses pieds ! »

A sa voix, quinze cents êtres humains ressemblant plutôt à des spectres qu'à des hommes, se traînent à l'église du village et se prosternent devant le tabernacle. Le prêtre monte à l'autel, et là, étendant ses mains amaigries sur la tête des mourants, il récite les litanies des agonisants et les prières des morts.

Est-il rien de comparable, dans toute l'histoire,

à l'héroïsme de ces pauvres villageois au pied de l'autel, trouvant dans la seule bénédiction du prêtre la résignation et la force de mourir de faim [1] ?

En dehors de ces circonstances exceptionnelles, on est fréquemment témoin, au chevet des mourants irlandais, de la même *générosité* et du même *héroïsme*.

Citons le récit touchant d'une mort de ce genre arrivée à Nice, il y a quelques années. C'est une plume irlandaise qui raconte :

« 25 Déc. 1867... *Sic nos amantem, quis non redamaret* [2] ?

« Ellen [3] est montée au ciel en écoutant chanter ce verset par Réné, après la messe de minuit. Cette mort, c'est la vie, c'est l'allégresse !...

(1) Cité dans Montalembert. *Lettre sur le Catholicisme en Irlande.*

(2) Qui n'aimerait à son tour celui qui nous a tant aimés ?

(3) Ellen est la jeune dame qui vient de mourir : Karl est son mari. Réné est le mari de la narratrice. Lucy est une amie des deux familles. Robert est l'enfant décédé d'Ellen et de Karl.

Lucy et moi, nous l'avons parée pour le tombeau. Nous l'avons revêtue de cette blanche robe de dentelle, présent de sa mère; nous avons tressé pour la dernière fois son opulente chevelure... Il est donc vrai que tout est fini, que cette bouche est fermée pour jamais !... O mon Dieu ! Elle est morte sans souffrance, après avoir reçu le Bien-Aimé de son âme. Quelle nuit ! J'avais le pressentiment de ce départ. Depuis deux jours, je vivais dans sa chambre, les yeux sur les siens, écoutant ses affectueuses recommandations. Le 23, nous avons parlé de Ste Chantal, cette âme ardente si faite pour le bien, héroïque entre toutes, à qui ne furent pas ménagées les croix, et qui sut vraiment aimer et souffrir. Le 24, une hirondelle est venue gazouiller sur le marbre de la cheminée : « Je m'envolerai comme elle, mais j'irai vers Dieu ! » murmura Ellen. A deux heures, ce même jour, son confesseur vint; nous la quittâmes quelques minutes... Vers trois heures, Ellen sembla plus forte; elle prit la main de son mari, et avec un accent de tendresse qui résonne encore à mon oreille, elle lui dit lente-

ment : « Souviens-toi que Dieu te reste et que mon âme ne te quittera pas ! N'aime que Dieu, sers-le comme il l'entend. Robert et moi, nous veillerons sur ton bonheur.... » Elle hésita un peu ; toute son âme était dans son regard : « Dis-moi que *tu seras prêtre*, qu'au lieu de te replier dans tes regrets, tu te dépenseras pour le salut des âmes, tu feras aimer Celui qui me donne la force de te quitter avec joie pour aller à Lui ! »... Karl était à genoux : « Je le promets devant Dieu ! » dit-il. Le pâle visage de la mourante se colora ; elle joignit les mains dans un transport de reconnaissance.— Elle reçut tous les « chers voisins », dit à tous un mot du cœur, demanda la bénédiction de notre mère qui ne voulut pas s'éloigner et partagea nos joies et nos douleurs. Le médecin vint : « Ce sera pour demain, si elle peut aller jusque là. » — O mon Dieu !...Et la nuit commença, cette nuit solennelle, cette nuit de l'hosanna des anges, de la naissance du Rédempteur. Je tenais une de ses mains, Karl avait l'autre; ma mère et Réné étaient près de nous; nos frères et nos sœurs, dans la chambre convertie en chapelle. A

onze heures, je soulevai les oreillers ; je commençai une lecture demandée par Ellen : un sermon sur la mort. Dès les premières lignes, elle m'arrêta du regard : Karl avait encore pâli. La chère mourante nous demanda de chanter. Nous étions si électrisés par le calme d'Ellen que nous lui avons obéi. Elle a essayé de joindre sa voix aux nôtres... Le prêtre est venu, la messe a commencé... Ellen rayonnante suivait toutes les paroles. Nous avons tous communié avec elle... Après la messe, elle nous a embrassés, a gardé longtemps la tête de Karl entre ses mains, ces pauvres petites mains d'albâtre ; puis, sur sa prière, René a chanté l'*Adeste : Sic nos amantem, quis non redamaret* ?... A ce dernier mot, Ellen a baisé une dernière fois le crucifix... et s'est envolée dans le sein de Dieu [1] ! »

Ah ! quand on se trouve en présence de telles morts, la foi a le singulier privilége de transfigurer les choses, même les plus tristes de la nature. On ne sait plus si les larmes qui coulent sont des larmes de tristesse ou de joie :

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur*. p. 97.

on ne sait plus si l'on veut se plaindre ou plutôt bénir nos premiers parents d'avoir fait la mort par le péché, et Dieu de l'avoir permise ! La foi ne servirait-elle qu'à faire accepter la mort, avec résignation, disons plus, avec bonheur et joie ; disons mieux encore, en applaudissant, en battant des mains [1], en faisant chanter autour de soi, et en chantant soi-même ; oui, la foi ne servirait-elle qu'à cela, ce serait assez ; il faudrait alors se prosterner devant Dieu et s'écrier : merci, mon Dieu, merci mille fois, pour un tel bienfait !

(1) Il n'y a, dans ces mots, aucune exagération. Sur la fin d'Avril 1866, au moment où je franchissais le seuil d'une grande maison d'éducation à Lille, on portait au cimetière une religieuse de cette communauté, âgée de 28 ans. Au milieu des douleurs de l'agonie, elle avait conservé toute sa connaissance. Au pied de son lit étaient son père et son jeune frère qui fondaient en larmes. Elle leur fait signe d'approcher, puis d'une voix à demi-éteinte, mais avec un sourire d'une angélique douceur, elle leur dit : « O père bien-aimé..., ô cher petit frère, pourquoi pleurez-vous ?... Mais, faites donc comme moi : remerciez Dieu de ma délivrance ; applaudissez, battez des mains, car c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie : c'est aujourd'hui que je vais au ciel ! » Et la mourante se mit à battre des mains !

Voilà la foi et voilà ses œuvres!...Qu'on compare donc de telles morts avec celles des ennemis de la foi ou simplement des victimes du doute! Les uns, tels que Rousseau et Condorcet, désertant le poste comme de lâches soldats, ont mis eux-mêmes fin à leurs jours; d'autres, comme Voltaire, ont rendu le dernier soupir dans les convulsions les plus effrayantes de la rage et du désespoir. Qu'on se rappelle en particulier ce disciple de Kant, Henri de Kleist qui, en octobre 1811, dans une chambre d'auberge, sur le lac de Vansée, près de Potsdam, fait entendre la double détonation qui le jette au tribunal de Dieu. Qu'on mette le langage de ce désespéré à côté des cris sublimes de celui qui croit et espère. Sa dernière nuit se passe à écrire à quelques intimes, et, sur le bord de l'abîme éternel, il ricane sur son âme, qui « semblable à un joyeux aéronaute, dit-il, va bientôt s'élever au dessus de ce monde, dans ces

plaines resplendissantes du ciel où il ira errer avec de grandes ailes aux épaules »...Il écrit aussi à sa sœur, à celle qui, durant de longues années avait eu pour lui, avec une admirable persévérance, la tendresse et le dévouement d'une mère. Voici, à un tel moment, tout ce qu'il trouve dans son cœur pour exprimer sa reconnaissance : « Tu as fait, pour me sauver, dit-il, tout ce qui dépend, non des forces d'une sœur, mais de celles d'un homme. La vérité est que rien ne pouvait me venir en aide ici-bas. A présent, adieu ! »

En 1861, à la veille de son martyre, un missionnaire écrivait, lui aussi, à une sœur qui lui avait également servi de mère. Quels nobles accents ! Entre le disciple de Kant et le disciple de Jésus-Christ, il y a la distance de la terre au ciel.

J. M. J.-En cage au Tong-King, 20 Janvier 1861.

Chère Sœur,

J'ai écrit, il y a quelques jours, une lettre commune à toute la famille, dans laquelle je donne plusieurs détails sur ma prise et mon interrogatoire : cette lettre est déjà partie, et, j'espère,

vous parviendra. Maintenant que mon dernier jour approche, je veux t'adresser à toi, chère sœur et amie, quelques lignes d'un adieu spécial, car, tu le sais, nos deux cœurs se sont compris et aimés dès l'enfance. Tu n'as point eu de secret pour ton Théophane, ni moi pour ma Mélanie. Quand, écolier, je quittais, chaque année, le foyer paternel pour le collége, c'est toi qui préparais mon trousseau et adoucissais par de tendres paroles la tristesse des adieux; toi qui partageais plus tard mes joies si suaves de séminariste ; toi qui as secondé par tes ferventes prières ma vocation de missionnaire. C'est avec toi, chère Mélanie, que j'ai passé cette nuit du 26 fevrier 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens si sympathiques, si doux, si saints, comme ceux de St Benoit avec sa sainte sœur. Et quand j'ai eu franchi les mers pour venir arroser de mes sueurs et de mon sang le sol annamite, tes lettres, aimables messagères, m'ont suivi régulièrement pour me consoler, m'encourager, me fortifier. Il est donc juste que ton frère, à cette heure suprême qui précède son immola-

tion, se souvienne de toi, chère sœur, et t'envoie un dernier souvenir.

Il est près de minuit ; autour de ma cage de bois sont des lances et de longs sabres. Dans un coin de la salle un groupe de soldats joue aux cartes, un autre groupe joue aux dés. De temps en temps les sentinelles frappent sur le tam-tam et le tambour, les veilles de la nuit. A deux mètres de moi une lampe projette sa lumière vacillante sur une feuille de papier chinois, et me permet de te tracer ces lignes. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort. Heureuse mort, n'est-ce pas? Mort désirée qui conduit à la vie... Selon toutes les probabilités, j'aurai la tête tranchée : ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère : l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main! Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire. Je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés

que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur n'a jamais goûtées. Mais auparavant, il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin selon le goût du Père de famille! Je l'espère de la grâce du Seigneur, de la protection de sa Mère Immaculée; et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant de triomphe, comme si j'étais déjà couronné vainqueur.

Et toi, chère sœur, je te laisse dans le champ des vertus et des bonnes œuvres. Moissonne de nombreux mérites pour la même vie éternelle qui nous attend tous deux. Moissonne la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur, la persévérance, une sainte mort [1]!...

Adieu, Mélanie! Adieu, sœur chérie. Adieu!...

Ton frère. J. Th. Vénard. Miss-Apost.

« Religion très aimable, pouvons-nous nous écrier avec celui qui fut plus tard le poëte du néant,

(1) Vie et correspondance de J. Théophane Vénard. p. 321.

il n'est point vraiment philosophe celui qui ne te suit ni ne te respecte... J'ose dire aussi qu'il n'a point un cœur, qu'il ne sent point les doux frémissements d'un amour parfait, qu'il ne connaît point les extases dans lesquels jette une méditation ravissante, celui qui ne sait point t'aimer avec transport, qui ne se sent point entraîner vers l'objet ineffable du culte que tu nous enseignes... Tu vivras toujours, et l'erreur ne sera jamais avec toi. Lorsqu'elle nous assaillera, lorsque, essayant de couvrir nos yeux d'une main ténébreuse, elle menacera de nous entraîner dans les abîmes entr'ouverts sous nos pieds par l'ignorance, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira au salut [1] »

(1) Léopardi. *Essai sur les erreurs populaires des anciens.*

Si ces merveilles de la *générosité irlandaise* étaient de nature à nous étonner, rappelons-nous qu'il est une autre vertu, fille de la foi, vertu spécialement réservée au Catholicisme, vertu toute belle et toute divine, qui embellit d'un inexprimable charme le sourire et le regard de la jeunesse, qui communique une nouvelle majesté aux cheveux blancs du vieillard, qui, à tout âge du reste, met comme une couronne d'honneur et une auréole de respect au front de l'homme. Lorsque c'est un peuple tout entier qui possède ce noble privilége, il faut s'attendre à voir briller en lui, avec la force et le courage, la générosité et le dévouement, toutes les autres vertus qui font les grandes nations.

Telle est est la gloire de l'Irlande, et ce n'est pas la moindre!

Tout près d'elle, s'élève une autre île qu'autrefois, dans des temps plus heureux, on se plaisait à appeler *l'île des Saints*, glorieux nom qu'elle a perdu ; elle le méritera de nouveau un jour, tout le fait espérer. Aux yeux de Dieu il lui vaudra plus que d'aller établir ses banques et ses comptoirs sur toutes les plages du monde.

Quant à l'Irlande, elle mérite encore aujourd'hui ce beau nom : *l'Ile Vierge.*

On peut lui appliquer le mot de l'historien de saint Ambroise sur le frère de cet évêque de Milan: Peuple « *simple comme un enfant, pudique comme une vierge*[1] . »

« Dès que cette *verte Erin,* située à l'extrémité du monde connu, eût vu se lever pour elle le soleil de la foi, elle lui voua cette ardente et tendre dévotion qui est devenue sa vie propre. Le cours des siècles ne l'a point interrompue ; la plus sanglante et la plus implacable des persécutions ne l'a point ébranlée ; la défection de toute l'Europe septentrionale ne l'a point entraînée, et elle entretient encore, sous la formidable omnipotence de la domination anglo-saxonne, un inextinguible foyer où survit, avec l'orthodoxie la plus intacte, *cette admirable pureté de mœurs* que nul conquérant, que nul adversaire n'a pu ni contester, ni égaler, ni entamer[2] . »

(1) L'abbé Bonnard. *Vie de Saint Ambroise.* p. 7.

(2) Montalembert. *Les moines d'Occident.* t. 2. p. 451.

Là, en effet, cette « *admirable pureté de mœurs* » réside comme dans une forteresse imprenable. Les corruptions romaines ne l'ont jamais flétrie. Quand le christianisme se présenta à elle, n'ayant à lui opposer ni des mœurs dissolues, ni les vices du paganisme, l'Irlande ne fut point baptisée du baptême de sang. « *Cette île vierge* où jamais proconsul n'avait mis le pied, qui n'avait jamais connu ni les exactions de Rome, ni ses orgies, était aussi le seul lieu du monde dont l'Evangile eût pris possession, pour ainsi dire, sans résistance et sans effusion de sang[1]. »

Voilà le spectacle qui, déjà au XIIme siècle, arrachait cet aveu et ce bel hommage à un adversaire de l'Irlande, un écrivain du pays de Galles : « Entre les vertus qui distinguent l'Irlande, le *privilége de la chasteté* est au premier rang... »

De nos jours encore, au milieu de ce peuple, on

(1) *Inter varias quibus pollet virtutes, castitatis prærogativa præeminet et præcellit.* Giraldus Cambrensis.

(2) Fred. Ozanam. *Etudes germaniques.* II. 99

respire « je ne sais quel *parfum de vertu* qu'on ne retrouve plus ailleurs[1]. »

Mœurs sévères, traditions d'honneur, de respect de soi-même, de son nom et du foyer domestique, voilà ce qui continue chez les irlandais à se transmettre de génération en génération, comme un patrimoine sacré, comme la plus sainte et la plus précieuse de toutes les richesses.

Qu'on consulte les registres publics, qu'on constate les faits, qu'on interroge la foule, partout où ils vivent, en Amérique comme ailleurs, il restera parfaitement reconnu que les faiblesses y sont à peu près ignorées, que le vice n'ose pas y paraître. Et puis, quand, à de longs intervalles, une chute vient à se produire, s'il n'est plus possible de se faire illusion sur le récent malheur, le dimanche suivant, il y a, dans l'humble chapelle du village, ou bien à l'église de la ville, une scène tout à la fois triste et belle. A la fin d'un des offices du jour, on voit s'avancer, tout en larmes, aux pieds de l'autel, un cierge à la main, le père et la mère du coupable ; ils s'agenouillent pieusement devant

(1) Mgr Dupanloup.

le tabernacle, et tout haut, ils demandent pardon à Dieu et aux hommes, du scandale que vient de donner leur enfant.

Voici, du reste, un trait qui révèle jusqu'à quelle prodigieuse hauteur s'élève parfois *cette générosité de la Foi Irlandaise*. A lui seul, il suppose tout un ensemble de vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

Au commencement de l'hiver, en 1869, une jeune irlandaise venait d'être reçue dans une maison de New-York, en qualité de domestique. Après quelques heures de séjour chez ses nouveaux maîtres, elle reconnaît, à certains signes infaillibles, que la maison est loin d'être honnête. Au plus vite, elle reprend son petit paquet: elle veut partir. Le maître et la maîtresse du lieu l'arrêtent au passage et lui déclarent qu'elle ne sortira pas; on l'oblige à monter dans une chambre du troisième étage et on l'enferme. L'enfant tout effrayée du danger que sa foi et peut-être aussi son innocence allaient courir, tombe à genoux, fait au ciel une courte et ardente prière; puis, ouvrant la fenêtre, d'un bond, son paquet au bras, elle s'é-

lance dans la rue!... Et Dieu qui préserva de l'atteinte des flammes les enfants de la fournaise, qui ne permit pas aux lions de toucher Daniel, qui les rendait timides et craintifs comme des agneaux aux pieds de nos martyrs, lui qui ne refuse rien à qui donne tout, le Tout-Puissant, cette fois encore, envoya ses anges [1] protecteurs pour assister l'enfant dans sa chute : il sauva la vie à celle qui par un acte héroïque, sauvait sa foi et sa vertu.

O noble peuple, tu es vraiment digne de cet hymne sublime qu'entonnait en ton honneur le barde louisiannais, ce prêtre humble et savant, missionnaire et poëte, qui écrit comme Châteaubriand et chante comme Lamartine!

Emeraude des mers, mystique diamant,
Irlande, gloire à toi! Gloire à ton peuple aimant!
Erin, verte Hibernie, ô catholique Irlande,
Malgré tous tes malheurs, si fidèle et si grande!
O terre du martyre, ô pays d'O'Connell,
La plus sainte patrie, après celle du ciel!
O race glorieuse, immortelle et féconde,
Par toi brille la Foi, par toi l'amour abonde!

(1) « *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous protéger dans toutes vos voies. »

Ps. 90.

Pour emblème portant la harpe à ton côté ,
Ton cœur vibre toujours au cri de liberté !
En tes saintes amours toujours enthousiaste
Partout ton sang celtique est resté toujours chaste !
Verte Hibernie, Irlande, ô catholique Erin
Peuple cosmopolite, apôtre, pèlerin,
Entre les nations, ô nation élue
En te glorifiant, ma muse te salue.
Avec la foi divine, Emeraude des mers,
On trouve en tes enfants tous les talents divers.
Irlande, ô verte Erin, poétique Hibernie,
Salut, île des Saints, salut, terre bénie !
Au souffle harmonieux qui toujours t'inspira
S'éveillera toujours la harpe de Tara (1).
Dans les pleurs le front ceint d'une blanche guirlande
Tu seras toujours belle, enthousiaste et grande (2) !

(1) Tara où Tarannis, divinité des Celtes, ancêtres des Irlandais.

(2) Rév. A. Rouquette, *Antoniade ou la solitude avec Dieu.*

Quelques mots maintenant d'une autre qualité éminente qui est l'un des caractères saillants de la *Foi Irlandaise : le patriotisme!*

Parmi tous les sentiments profondément enracinés dans le cœur humain, qui en constituent et la grandeur et la noblesse, il en est un plus puissant, plus invincible, plus indestructible que les autres, c'est *l'amour de la patrie*, l'amour de ce petit coin de terre qui fut notre berceau, qui garde les ossements de nos ancêtres, à côté desquels nous espérons avoir une tombe : « *urne où le cœur s'est versé* » comme a dit le poëte.

> Quel ciel valut jamais le ciel qui nous vit naître?
> Ce toit, ce nid chéri, ce paternel foyer,
> Qu'on aima tout petit, avant de rien connaître,
> Et que jamais, au loin, rien ne fait oublier [1] ?

On a maintes fois écrit, de nos jours, que la religion tue le patriotisme. Ignoble calomnie! Bien

(1) Ségur. *La maison.*

loin d'atrophier le cœur, la religion le dilate; l'amour de la patrie terrestre grandit ou baisse dans une âme selon qu'y grandit ou y baisse l'amour de la patrie céleste.

« La religion, qui bénit les étapes de la vie, rattache, par des liens puissants et doux, à la terre natale. C'est elle surtout qui nous fait aimer d'un amour profond et tendre les souvenir du berceau et de la famille, la croix plantée sur la tombe d'un père, et le clocher du village qu'on ne revoit jamais sans devenir meilleur. Bien loin d'affaiblir le patriotisme, elle le grandit, l'épure, le vivifie [1]...»

Le même auteur développe et prouve magnifiquement cette pensée. « La religion, dit-il, fait un précepte d'aimer tous les hommes; mais elle nous ordonne tout d'abord d'aimer nos proches : c'est de cet amour que procède le *patriotisme*. L'histoire enseigne que les peuples les plus religieux furent les plus attachés à la terre de leurs pères. Ouvrez la Bible: à chaque page, le patriotisme de la nation juive resplendit d'un nouveau

(1) J. D'Arsac. *Les frères dès écoles chrétiennes pendant la guerre.* 1870.-71. p. 31.

degré d'énergie. A quelle époque l'amour de la patrie a-t-il été plus grand que dans les âges de foi? N'est-ce pas la foi qui a repoussé loin des frontières de la France le flot de l'invasion musulmane, et reporté le drapeau français au centre même de la puissance ennemie? N'est-ce pas la Foi qui a enfanté Jeanne d'Arc et reconquis sur l'Anglais le sol envahi de la patrie? Qui ne se rappelle le patriotisme de l'Espagne religieuse, opposant au vainqueur de Marengo et d'Austerlitz une résistance insurmontable? Si la foi en France avait été moins attiédie, la résistance aux Teutons envahisseurs eut été plus énergique et plus tenace, et nous n'eussions pas été réduits à signer, en 1871, le traité le plus douloureux de notre histoire. Et dans cette guerre, les plus fidèles à la religion n'ont-ils pas été les plus courageux défenseurs du drapeau? Qui donc osera refuser le salut d'honneur à nos héroïques zouaves pontificaux[1]? »

L'irlandais fournit la meilleure preuve que le

(1) J. D'Arsac. Ouvrage cité. Introduction XV.

patriotisme s'allie d'une manière admirable à *la foi*, lui qui porte si profondément, je devrais dire si passionnément gravés dans son cœur l'ineffable image et le souvenir toujours vivant de la patrie. Ah ! il faudrait le voir, lorsqu'une cruelle nécessité, l'avarice de son propriétaire, quelquefois la faim, l'oblige à s'expatrier. Quelles larmes, quels soupirs, quels touchants adieux lorsqu'il jette un dernier regard sur ce cher sol natal auquel il faut s'arracher!

Un pauvre vieillard irlandais venait d'être impitoyablement chassé de sa chaumière. Avant de franchir ce seuil chéri, il s'agenouille et le baise trois fois avec transport. Il semble qu'il ne pouvait détacher ses lèvres de cet asile témoin de ses douleurs comme de ses joies. A leur tour, sa femme et ses enfants se précipitent à ses côtés et renouvellent la même scène. Le brutal exécuteur de la loi s'impatiente de ces démonstrations prolongées; il saisit le vieillard par le bras et l'entraîne hors de la maison. Le père, la mère et les enfants, dominant leurs larmes, commandant à leur âme brisée par la douleur, s'éloignent en silence et

prennent le chemin de l'exil. Mais, de temps en temps, on entendait leurs sanglots : on les voyait se retourner vers la chaumière, pour lui jeter un dernier regard, et lui adresser un dernier adieu, comme pour lui dire : O petit coin de terre sacrée, nous ne t'oublierons pas! Jamais, n'importe où le malheur nous chasse, non, jamais, la patrie ne sera absente de nos cœurs!

Non, elle ne sera jamais absente, la patrie chez l'irlandais! Elle restera là dans son cœur; et au milieu de la solitude, au fond des forêts de l'Amérique, et, dans le bruit de ses cités fiévreuses, n'importe sous quel soleil ou sur quelle terre l'aient poussé les flots, l'irlandais restera toujours le même; il n'aura toujours qu'une patrie : l'Irlande!..

Mais, ce *patriotisme* si pur et si ardent chez tous, est peut-être plus touchant chez le prêtre et la femme ; ne serait-ce point parce que ce sont les deux êtres en qui se personnifie le mieux la Foi?

Aux grands jours de fête, au milieu de ses joies, dans les démonstrations religieuses ou patrioti-

ques, alors qu'elle a pris ses vêtements de luxe, la jeune irlandaise porte inscrite sur ses anneaux, à l'écusson de ses bracelets, une touchante devise dans la vieille langue maternelle : « *Erin ma vournin, Erin go bragh !... Ma chère Irlande, ma bien-aimée !* »

Si vous êtes admis dans l'intimité du prêtre irlandais, et que vous veniez à regarder le cachet qui se trouve sur sa table de travail, vous y verrez souvent la harpe brisée de l'Irlande et ces mots pour devise : « *Elle ne retentit plus !* »

Non, pour l'irlandais, la patrie n'est pas et ne sera jamais absente. Elle sera là, à ses côtés, toujours, quelqu'éloigné qu'il soit du sol natal. Veut-on savoir ce qui se passe au jour et au moment où l'irlandais dit un adieu éternel au foyer, à la famille et à la patrie? Parmi les malles du futur exilé, il en est une à laquelle il tient davantage, qu'il surveille d'un œil jaloux, au départ comme durant tout le voyage; c'est celle au fond de laquelle on a étendu quelques parcelles de cette terre natale à laquelle il faut s'arracher. Souvent on y a mis un gazon du village, et, une fois rendu dans

l'une de ces lointaines forêts d'Amérique, auxquelles il va demander la liberté de ne pas mourir de faim, au milieu desquelles il vivra et rendra le dernier soupir, il essayera de faire reverdir ce gazon près de sa chaumière, pour se donner la consolation de revoir quelquefois lui-même et de montrer à ses enfants une parcelle de cette terre bien-aimée.... Enfin, quand sonnera la dernière heure, il demandera à sa famille, comme une consolation suprême, de le coucher dans le cercueil sur un lit de terre d'Irlande. « Nous avions de la terre d'Irlande et de la mousse de Gartan pour en orner le cercueil d'Ellen[1]. »

Et puis, après avoir contribué si largement, aux œuvres catholiques de toutes sortes, comme nous l'avons dit, savez-vous à quoi les irlandais destinent le reste de leurs ressources ! Chaque année, souvent, même chaque mois, ils envoient en Irlande le produit de leur travail, à un vieux père qui se meurt, à une pauvre mère, à des frères et à des sœurs qu'ils ont laissés là bas gémissant dans

(1) *Lettres d'une jeune irlandaise.* p. 100

la misère, et pour le bonheur desquels ils n'ont pas reculé devant les amertumes de l'exil.

Jusqu'où va-t-elle cette pieuse générosité ? En vérité, j'oserais à peine le dire, dans la crainte d'être taxé d'exagération, si le chiffre exact n'avait pas été cité en public, dans un rapport officiel lu en plein Parlement anglais [1].

Eh bien! l'expression de leur patriotique amour pour la vieille mère-patrie, se traduit chaque année, par un chiffre plus éloquent que tout discours : *il s'élève à vingt-cinq millions de francs!*

Dans un quart de siècle (de 1843 à 1868) les « irlandais établis en Amérique ont fait parvenir à leurs parents résidant en Irlande une somme d'argent qui n'est pas inférieure à 24 millions de livres sterling (soit 600 millions de francs), faisant ici preuve d'un admirable esprit d'économie, de cha-

(1) *Rapport au Parlement* cité dans : *Transactions of the relief commitee of the society of friends during the famine in Ireland.* Dublin 1852, p. 358

rité et de famille inspiré par la Religion à laquelle ils tiennent par le fond de leurs entrailles[1]. »

Les irlandais de New-York ont décidé que, cette année, à raison de la famine qui désole la mère-patrie, ils ne célèbreront pas la fête de St Patrick, quoiqu'il en coûte à leur foi et à leur patriotisme. Les fonds qui sont ordinairement consacrés à solenniser cette grande journée seront envoyés en Irlande. La plupart des sociétés irlandaises des différentes villes des Etats-Unis ont imité ce noble exemple.

Y a-t-il nulle part générosité semblable? Qu'on vienne maintenant nous dire que le catholicisme tue le patriotisme!

O poëte irlandais, célèbre Thomas Moore, tu as bien le droit de chanter ta patrie malheureuse, et de t'écrier, les yeux plein de larmes, sans doute, mais aussi le cœur plein de fierté nationale, d'amour et d'espérance!

« Me souvenir de toi, ah!.. Tant qu'il y aura de la vie dans ce cœur, il ne t'oubliera pas, toute délais-

(1) Maguire. Cité dans les *Annales du Monde Religieux*, Octobre 1879.

sée que tu sois, plus chère dans tes douleurs et dans tes orages que le reste du monde au jour le plus brillant !

« Quand tu serais tout ce que je désire, grande, glorieuse et libre, première fleur de la terre, première perle de l'Océan, je pourrais te saluer avec plus de joie et plus d'orgueil : mais, pourrais-je t'aimer davantage ?

« Non, tes chaînes qui se rouillent et ton sang qui coule ne font que te rendre plus chère à nos cœurs ; et tes enfants, comme les petits du pélican du désert, boivent l'amour dans chaque goutte de sang qui tombe de ton cœur[1] ! »

(1) Thomas Moore. *Mélodies Irlandaises.*

Qui pourrait dire la *puissance* de cette foi magnanime qui ne sait reculer devant aucun sacrifice? Dieu semble avoir à cœur de ne rien lui refuser.

A l'église française de New-York se trouve érigée canoniquement l'*Association Irlandaise* du Saint Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, affiliée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires de Paris. Une réunion a lieu le premier dimanche de chaque mois, à huit heures du soir : inutile de dire que, par tous les temps, et à toutes les saisons, l'église est littéralement envahie ; mais, ce que je veux ajouter, c'est que les miracles de la grâce y sont ordinaires. Pour en citer des traits frappants, je n'ai que l'embarras du choix.

A New-York, en 1870, dans le cours de l'hiver, un prêtre avait visité jusqu'à quinze fois un malheureux français, père de famille, dangereusement malade. Ses efforts, pour le ramener à Dieu,

étaient restés sans fruit. Toute cette famille, du reste, élevée dans l'irréligion, était imbue des principes de la libre pensée. Le petit garçon de douze ans, un sourire moqueur sur les lèvres, se posant déjà en petit Voltaire, disait malicieusement au prêtre : « Est-ce que vous pouvez remettre les péchés, vous ? » sans se douter que Jésus-Christ lui-même avait répondu depuis longtemps à cette même question faite un jour par les Juifs. La jeune fille de quinze ans proférait des menaces ; et, dans ses confidences à sa voisine, elle révélait de sinistres projets de vengeance, si le prêtre ne mettait pas au plus tôt un terme à ses trop fréquentes visites. La mère, digne de tels enfants, demandait à son tour si l'on ne pouvait pas absoudre sans confession. Quant au malade, à chaque exhortation charitable du confesseur, son refrain était toujours le même : « Je ne crois pas à cela ! »

Après tant de démarches inutiles, le jour de la réunion de l'Archiconfrérie arrive : on y recommande, en termes chaleureux *un pécheur endurci* qui voudrait mourir sans confession.. Trois jours après, le moribond lui-même fait appeler le prêtre.

Il se confesse, communie et reçoit les derniers sacrements avec une piété admirable. Pendant toute la cérémonie, il serrait avec amour le crucifix contre sa poitrine, le collait fréquemment à ses lèvres. La vivacité de sa reconnaissance, l'énergie extraordinaire de son repentir arrachaient des larmes à tous les témoins de ses derniers moments, même à ceux qui tout d'abord, avaient paru si peu susceptibles d'émotion.

Vers la même époque, une irlandaise vient trouver le directeur de l'Achiconfrérie : « Père, lui dit-elle, voici trente ans que mon mari est victime d'une passion qui ruine notre pauvre famille : veuillez donc le recommander instamment aux prières de l'Archiconfrérie. » En effet, l'amour effréné du père pour le *wiskey* [1] épuisait, et bien au-delà, toutes les ressources du ménage. La mère supportait à elle seule toutes les charges de la maison par un travail au-dessus de ses forces... Deux semaines après, cet homme se présente de lui-même au saint tribunal ; il était transformé.

(1) Boisson alcoolique.

Depuis lors, cette famille a retrouvé le bonheur, la prospérité et la paix.

Un autre jour, une petite fille de neuf ans aborde le directeur de l'Archiconfrérie et lui dit : «Père, je vous en prie, veuillez donc, demain soir, recommander ma mère aux prières de l'Association : elle a quitté la maison à cause de la mauvaise conduite de notre père ; nous sommes sept petits enfants abandonnés. Oh! qu'on demande bien à la sainte Vierge de nous ramener notre mère ! ... » Le dimanche soir, la mère infidèle était l'objet de la recommandation désirée. — L'effet des prières irlandaises ne se fit pas attendre ; quelques jours à peine s'étaient écoulés que la pauvre désespérée reparaissait à son poste. De son côté la petite fille n'oublia pas le devoir de la reconnaissance. Elle accourt en toute hâte auprès du confident de sa peine : l'ayant trouvé au confessional, elle lui jette à l'oreille à travers le guichet, ces quelques mots, avec un accent de bonheur inexprimable. « *Father ; thank you! my mother came back!* Père, je vous remercie ! ma mère est revenue ! »

Un dimanche, après vêpres, à New-York, je re-

çus la visite de deux dames parisiennes. Dans le cours de la conversation, l'une d'elles fort pieuse, me dit : « Vous ne vous en doutez pas, j'en suis sûre ! ma sœur que voilà ne fréquente plus les sacrements depuis huit ans ! » Je répondis d'une manière évasive. C'était le jour de la réunion de l'Archiconfrérie. Les dames parties, j'allai de suite trouver le directeur et lui fis promettre de recommander, d'une manière spéciale, aux ferventes prières des irlandais, une *Dame française éloignée des sacrements*. — Dans le cours de la semaine, celle-vint me demander mon jour et mon heure pour entendre sa confession.

Dans un voyage en France, je racontais une série de faits semblables au Père directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Paris. Il me répondit avec un ton de conviction qui me frappa : « Je ne suis nullement surpris de tout ce que vous m'annoncez. Etablissez partout l'Archiconfrérie dans vos missions, et partout vous verrez les mêmes résultats, si vous vous en tenez, en fait de prières, au but primitif et essentiel de cette association : la conversion des pécheurs ! »

La parole du vénérable prêtre s'est vérifiée depuis, sous mes yeux, de la manière la plus frappante.

En mai 1870, je prêchais une mission à Chicago[1].

A cette mission spécialement recommandée aux prières de l'Archiconfrérie irlandaise de New-York, indépendamment de l'instruction du soir, il y avait, chaque matin, une courte allocution aux personnes pieuses qui venaient d'assister à la messe. Chaque jour, j'insistais sur la nécessité d'ériger canoniquement dans la paroisse, comme souvenir de la mission, l'Archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie, affiliée à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires à Paris. Je ne cessais de redire : le mal, à notre époque, tout-puissant, parce

(1) Cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un misérable village de vingt cabanes en bois habitées par quelques pêcheurs indiens, compte aujourd'hui une population de 600,000 âmes. Par sa position géographique, à 300 lieues de New-York, bâti sur le lac Michigan, elle est destinée à devenir la métropole, comme elle est la porte naturelle de l'Ouest des Etats-Unis.

qu'il se réunit et s'organise. Que les enfants de la lumière imitent les enfants des ténèbres ! Sachons nous réunir et combattre ensemble, en mettant dans nos mains une arme toute-puissante par l'organisation de la prière ; nous serons, nous aussi, forts et victorieux.

Déjà, à trois appels successifs, les fidèles paroissiens avaient répondu en accourant par centaines pour faire inscrire leurs noms.

Un matin, au moment de prendre la parole, je vois venir à moi une jeune fille tout en larmes. « Père, me dit-elle, mon frère est mourant : le médecin vient de déclarer qu'il n'a plus que huit jours de vie. Or, voici vingt ans qu'il a renoncé à toute pratique religieuse : non-seulement il est indifférent, mais, il a au cœur la haine de la religion. Avant-hier il a impitoyablement chassé de chez nous un excellent prêtre que nous avions réussi à introduire près de lui. Aujourd'hui encore, il ne veut plus qu'on lui parle de sacrements. Père, vous nous avez dit, qu'en fait de conversion, la très sainte Vierge ne refusait rien aux associés de l'Archiconfrérie ; demandez-

leur donc de prier instamment pour la conversion de mon pauvre frère. »

De suite, j'expose à la pieuse assistance les vives inquiétudes de cette nouvelle Marthe sollicitant la résurrection d'un nouveau Lazare. « On veut que nous demandions une première grâce à la sainte Vierge, et nous ne sommes pas encore érigés canoniquement; mais, qu'importe! Nous prierons ensemble pour la résurrection spirituelle de ce jeune homme : je ne puis en douter un instant, la très sainte Vierge nous exaucera ; elle nous prouvera qu'elle veut l'établissement de l'Archiconfrérie ici ! Mettons-nous à genoux et récitons ensemble pour le mourant trois Ave Maria suivis de trois fois cette invocation : O Marie, conçue sans péché, priez pour nous ! »

Il était alors dix heures du matin ! Une heure après, la sœur du pauvre malade frappait à la porte du presbytère : elle venait dire que son frère demandait instamment un prêtre.

Le curé de la paroisse accourt; le malade lui tend la main, les larmes aux yeux et lui fait l'aveu de ses fautes avec des sentiments admirables de

repentir. En le quittant, le prêtre lui dit : « Je vais revenir dans un instant et vous apporter la communion. »

« Père, répondit le jeune homme, je vous en prie, veuillez bien me laisser deux heures pour me préparer à recevoir le bon Dieu ! »

En effet, durant ces deux heures, la sœur et la mère, sur la demande du malade, lui lurent les prières préparatoires à la communion. Il fit enlever de sa chambre tous les tableaux profanes, pour n'avoir plus sous les yeux que l'image de la très sainte Vierge. Lorsqu'il eût reçu les derniers sacrements, le prêtre lui dit : « —Eh bien ! Etes-vous content ? »

« — Ah ! Père, répondit-il, plus que content; je suis heureux !.... Je n'avais jamais aimé le bon Dieu !.... Aujourd'hui, je l'aime de tout mon âme, et voilà la cause de mon bonheur !

A quelles sources l'irlandais puise-t-il donc *les nombreuses et éminentes qualités de sa foi?*

Sans doute, il doit en partie le précieux trésor de cette foi si vive et si ardente aux saints évêques qui ont implanté l'Evangile chez lui. Les noms seuls de St Patrick et de St Malachie ne rappellent-ils pas des vies entières de prodiges surnaturels? Un livre suffirait à peine pour les raconter. N'en citons qu'un trait. St Malachie appelé un jour auprès d'un malade, entend sa confession, mais se retire sans lui administrer les derniers sacrements. Quelques heures après, on vient lui annoncer que le malade a rendu le dernier soupir. Le saint évêque désolé accourt, tombe à genoux auprès du cercueil; il adresse une fervente prière au ciel, en versant un torrent de larmes, puis, se lève et commande à la mort de rendre sa victime. Le défunt revient à la vie, reçoit l'extrême-onction, et de nouveau s'endort du dernier sommeil.

Voilà les Saints qui ont fait le peuple irlandais ! Voilà à l'école de quels maîtres il s'est formé à l'accomplissement de ses devoirs religieux. Voilà une des sources auxquelles il a puisé ce précieux trésor de la foi !

Mais, la cause de sa persévérance dans la foi, le principe de la transmission de ce bien inestimable conservé dans toute son intégrité par les générations qui se succèdent, on les trouve dans la vigilante observation des *pratiques religieuses*. Elles sont, en effet, le soutien et l'aliment de la vraie foi. Sans doute, chacune d'elles, prise à part, n'est pas rigoureusement nécessaire ; mais, leur ensemble constitue, pour cette foi, la force de se maintenir et de se perpétuer. Ainsi, dans un grand arbre, chaque racine prise isolément n'est pas indispensable à sa vie ; c'est la réunion de toutes ces racines qui communique à l'arbre sa sève et sa puissance de végétation. Viennent l'orage et la tempête, l'arbre reste debout, soutenu qu'il est par ses nombreux rameaux souterrains. Il en est de même de la foi chrétienne. Elle a des racines, elle aussi ; et, quand surgissent des temps ora-

geux, elles lui servent d'ancre au milieu de la tempête; elles la soutiennent et la sauvent du naufrage.

Ceux qui n'entendent rien aux choses spirituelles n'ont que des sourires de dédain et des moqueries pour ces *humbles pratiques de la foi.*

S'ils voulaient être conséquents avec eux-mêmes, ils devraient se moquer aussi du jeune soldat, lorsqu'ils le voient manœuvrer pour la première fois. Cette jeune recrue qui accomplit avec tant de peine les pratiques rudimentaires du métier des armes, ces mouvements de tête et de bras, de jambes et de poitrine, qui le dira? c'est peut-être un héros ou un futur maréchal de France; mais, il faut qu'il débute ainsi.

Eh bien! les exercices, les mouvements, les manœuvres diverses du jeune soldat, sont, dans l'ordre spirituel, les pratiques de chaque jour; s'il n'est pas exercé dans les petits détails du maniement de son arme, comment affrontera-t-il le champ de bataille, au jour du combat? Il est vaincu d'avance, parce qu'il n'est pas exercé. De même, pour

triompher dans les grandes occasions et savoir alors garder sa foi intacte, il faut que le chrétien ait subi une préparation. Si l'on ne doit pas jeter le ridicule sur les exercices militaires, il n'est pas permis non plus de blâmer, de critiquer, de mépriser les exercices chrétiens. Si les uns font le héros, les autres font les Saints !

Et puis, est-ce que tous les jours, sans nous en douter, nous n'agissons pas conformément à cette doctrine ! Est-ce que nous ne faisons pas le plus grand cas des détails ?

Voici deux roses magnifiques qui font l'ornement d'un parterre. Pourquoi donnons-nous la préférence à celle-ci plutôt qu'à celle-là ? N'ont-elles pas la même forme, la même tige, les mêmes couleurs ? sans doute ; mais, dans l'une, il existe une nuance délicate qui charme les regards ; il y a un arrangement, une disposition, un mélange de couleurs tel que l'ensemble est plus agréable à la vue. C'est un petit détail ; mais, il suffit pour nous captiver, et c'est lui précisément qui communique à cette fleur tout son attrait.

Dieu agit de même envers nous. Du haut des cieux, il laisse tomber sans cesse un regard d'amour sur chacun de ses enfants ; mais, lui aussi, il a ses prédilections. Selon que nous sommes plus ou moins parfaits, plus ou moins accomplis dans les détails de notre vie, nous lui sommes plus ou moins chers. Comme nous, il veut bien se laisser captiver par le fini des détails.

Et voilà l'une des raisons de la conservation de la foi chez l'irlandais. Il est l'homme des plus humbles pratiques du christianisme : c'est pour cela que Dieu le bénit, en lui accordant l'une de ses plus précieuses faveurs, la persévérance dans la foi.

De nos jours, il n'est pas rare d'entendre des hommes arrivés à l'âge mûr formuler cette plainte : *Je n'ai pas la foi!...* Quelques-uns ajoutent : *Je voudrais l'avoir!*

Je n'ai pas la foi!... L'homme qui parle ainsi, le plus souvent l'a cependant possédée cette foi ! Tout enfant, il croyait à la religion de sa mère ;

sur ses genoux, les mains jointes, il priait avec elle le *Dieu qui réjouit la jeunesse*. Ne croyait-il pas, au jour trois fois heureux de sa première communion? Encore longtemps après, il a continué a être la joie de sa mère, l'édification de la paroisse. Comme alors il aimait le prêtre, sa religion, sa foi qu'il trouvait belle, cette foi qui a inspiré les plus grands poëtes, qui a mis le glaive aux mains des croisés, qui a fécondé toutes les grandes œuvres! Déjà, ce jeune homme nourrissait dans son âme des rêves admirables pour l'avenir :

— « Quand j'aurai grandi, se disait-il alors, qu'est-ce que je ferai ?.... » Ah! je ceindrai l'épée, j'irai faire de mon corps et de mon sang un rempart contre les invasions du mal : soldat français, défenseur de la fille aînée de l'Eglise, je contribuerai à la continuation des *Gesta Dei per Francos*[1]!

— « Quand j'aurai grandi, qu'est-ce que je ferai? Je prendrai le ciseau, j'animerai la pierre et

(1) Les actes de Dieu par les Francs.

le marbre; je leur ferai redire les accents de foi des Saints.... Je prendrai le pinceau, je jetterai les couleurs sur la toile; je redirai à mes frères en Jésus-Christ la ferveur de Jérôme, les repentirs et les larmes de Magdeleine, les ravissements et les extases des Thérèse et des François d'Assise!

« — Quand j'aurai grandi, qu'est-ce que je ferai?

« Ah! si Dieu, dans sa bonté infinie, voulait bien purifier mes lèvres, avec un charbon ardent, comme il fit pour le prophète, moi aussi je gravirais les degrés de l'autel; j'immolerais la victime sainte pour le salut du monde; je serais prêtre!.... Et puis, je m'arracherais aux tendresses de ma mère, quoi qu'il dût m'en coûter; je traverserais les flots, je franchirais les montagnes, j'irais à l'extrémité du monde redire les merveilles de ma foi, convertir les sauvages au fond de leurs lointaines forêts; je serais apôtre! peut-être martyr! »

Et maintenant, il n'y a plus rien de tout cela! A la place de ce saint et religieux enthousiasme, il n'y a plus qu'une coupable indifférence. Qui donc a fait ces ruines? Que s'est-il donc passé?

Pourquoi aujourd'hui ce cri : *je n'ai pas la foi!*

L'enfant a grandi... ; bientôt, on l'a vu prendre sa place à des réunions où le vice a des autels. Là, il a rencontré quelqu'un qui a calomnié la foi de ses pères, qui a jeté l'insulte à la religion et à ses ministres. Le lendemain, il est venu s'asseoir au théâtre où l'on bafoue les choses saintes et la morale. Rentré dans la maison paternelle, partout il a rencontré l'ennemi de sa foi : l'ennemi dans la bibliothèque où, à côté de la bible, du paroissien et de l'imitation de Jésus-Christ, se trouvent les œuvres complètes de Voltaire; l'ennemi sur la muraille, d'où on a relégué la sainte image du Christ, meuble sans doute trop antique et trop austère pour le siècle du progrès, puisqu'à sa place, on a étalé des tableaux dont un chrétien sérieux doit détourner les regards; l'ennemi enfin sur la table du salon où il n'y a plus maintenant que journaux effrontément calomniateurs, littérature lascive, feuilletons au venin subtil, romans scandaleux destinés à allumer le feu de la passion jusque dans les cœurs les plus purs.

Comment la foi ne succomberait-elle pas sous cet amas de poisons journellement infusés ? Comment l'intelligence ne serait-elle pas faussée, la volonté amollie, le cœur dégradé et la vertu anéantie ?

Mettez devant vos yeux un voile épais ; ce sera la nuit avec ses ténèbres. Si vous entassez devant les yeux de l'âme des montagnes d'erreurs vous les obscurcissez ; alors, comment voulez-vous qu'ils puissent percevoir les purs rayons de la vérité ? — Quand on agite les eaux d'un marais fangeux, il s'en échappe des miasmes pestilentiels, des vapeurs délétères qui corrompent l'air, produisent des épidémies et sèment la mort sur leur passage. De même, quand les mauvaises passions sont surexcitées, le cœur s'affadit, s'étiole et se corrompt sous l'influence des impressions sensuelles. L'homme, alors devenu matière et animal [1], selon l'énergique expression de St Paul, ne comprend plus rien aux choses de l'âme, aux choses de Dieu. Il *n'a plus la foi*, mais, il

(1) *Animalis homo non percipit ea quæ spiritus Dei sunt.*

faut bien en convenir, il a tout fait pour la détruire, rien pour la conserver.

Et maintenant, à ceux qui ajoutent : « *je voudrais l'avoir, cette foi* », n'est-il pas permis de dire : Que faites-vous pour l'acquérir? quelles bonnes œuvres accomplissez-vous? à quelles pratiques religieuses vous livrez-vous chaque jour? Quels sacrifices vous imposez-vous?... Vous voulez la fin et vous ne prenez pas les moyens! Votre rêve ne se réalisera pas; ici encore, vous serez l'artisan de votre propre malheur.

Oh! que la conduite du peuple irlandais est différente! Quels sacrifices de tout genre ne s'est il pas imposés et ne s'impose-t-il pas encore tous les jours, pour garder intact ce précieux trésor de la foi, qu'il met, à juste titre, au-dessus de tout?

« L'héroïque constance que l'Irlande a déployée pour la défense de sa foi est sans rivale dans les annales de l'humanité. Aucune race connue sous le soleil n'a lutté plus longtemps et plus opiniâtrément contre la persécution religieuse[1]. »

(1) Montalembert. *Les Moines d'occident*. t. 2. p. 451.

« La perte d'une nationalité est un des malheurs de la race humaine qui appelle le plus de sympathie. Il y a dans la patrie quelque chose de si sacré, que quand nous arrivons, en lisant l'histoire, à l'un de ces moments où Dieu, par un jugement impénétrable retire la vie à une nation, nous sommes saisis pour cette patrie défaillante, déjà disparue dans le lointain des âges, d'un amour qui voudrait la ressusciter, comme si c'était la nôtre. Nous désirons combattre avec ses défenseurs malheureux, nous envions le sort qui les coucha par terre, et cette gloire mélancolique que les peuples finis laissent sur leurs tombes à leurs héros derniers..... C'est donc un spectacle à arroser de larmes que la fin d'un grand peuple. Les vainqueurs mêmes n'y sont pas insensibles : Scipion pleura en voyant tomber Carthage enflammée; et comme on s'en étonnait, il répondit : Je songe au jour de Rome! La religion, tout habituée qu'elle est à voir mourir les nations comme les hommes, a aussi de secrets et tendres pleurs pour ces immenses infortunes qui attestent la caducité de tout [1]. »

(1) Lacordaire. *Lettre sur le saint siége* t. VI. 198.

Eh bien ! « cette immense infortune » la perte de la patrie, l'Irlande a dû la subir pour conserver sa foi. La *nation vierge* et la *nation apôtre* est devenue aussi la *nation martyre*. Couronnée de ce triple diadème plus beau que celui des rois, elle achève de s'élever aux sommets les plus sublimes de la grandeur.

« On avait vu des hommes et des familles mourir pour leur foi, et ne laisser après eux de ce grand spectacle que leurs restes mutilés et leur mémoire incorruptible. Mais un peuple tout entier vivant dans un martyre continu, des générations d'âmes liées entr'elles par une même patrie terrestre, se transmettant l'héritage de la foi dans un supplice héréditaire aussi, on ne l'avait pas vu. Dieu l'a voulu et l'a fait : il l'a voulu de notre temps et l'a fait de notre temps. Parmi les nations... enchaînées dans la servitude spirituelle, il en est une qui n'a point accepté le joug, qui, esclave matériellement, est demeurée libre par l'âme. Une des plus fières puissances du monde s'est prise corps à corps avec elle pour l'entraîner dans l'abîme du schisme et de l'apostasie. Vouée à une guerre d'extermina-

tion, elle a succombé sans trahir ni le courage des combats, ni le courage de la fidélité à Dieu. Spoliée de sa terre natale par des confiscations gigantesques, elle a cultivé pour ses vainqueurs le champ de ses aïeux, et trouvé dans ses sueurs le pain qui lui suffisait pour vivre avec honneur et mourir avec foi. La famine lui a disputé ce morceau de pain ; elle a levé vers la Providence des yeux qui ne l'accusaient pas. Ni la guerre, ni la spoliation, ni la famine n'ont réussi à la faire périr ni à la faire apostasier ; ses oppresseurs si puissants qu'ils fussent, n'ont pu épuiser la vie dans ses entrailles et le devoir dans son cœur [1]. »

Maintenant, quel est le chiffre éloquent des sacrifices de ce peuple martyr !

Dans un discours officiel, prononcé le 25 Juillet 1861, le plus haut fonctionnaire de la couronne en Irlande, le lord lieutenant, reconnaissait qu'en vingt années, de 1841 à 1861, tant par les évictions que par l'émigration,

(1) Lacordaire. *Eloge funèbre d'O'connell.* t. VI. p. 376.

366,000 demeures rurales avaient disparu en Irlande [1] ?

Durant le même laps de temps, la population irlandaise a diminué de deux millions et demi d'habitants. Cinq cent mille au moins sont morts de faim : les autres ont été peupler l'Amérique du Nord et l'Australie.

Aujourd'hui que, loin de leurs foyers, ils jouissent d'une liberté achetée si cher, les irlandais ne cessent pas de veiller à la conservation de leur foi.

Depuis quelques années, on constate en Amérique un grand mouvement chez le peuple irlandais. Il fuit les cités populeuses et se jette en masse dans les vastes et fertiles campagnes de l'Ouest. C'est là le résultat d'une admirable société connue sous le nom d'*Association de la Colonisation Catholique Irlandaise.*

L'œuvre n'est que d'hier. En 1875, la pre-

(1) Discours prononcé à Cork par le lord lieutenant d'Irlande.

mière idée en vint à un évêque d'Amérique, Mgr Ireland, coadjuteur du diocèse de St Paul. Les merveilleux succès obtenus en peu de temps, sur une petite échelle, firent naître la pensée d'une grande entreprise. Bientôt, dans un gigantesque meeting tenu à Chicago, l'*Association de la colonisation catholique irlandaise* fut légalement constituée. La présidence fut donnée à Mgr Spalding évêque de Peoria : il fut décidé que l'association ne commencerait à fonctionner que le jour où elle aurait réuni cent mille dollars (500,000 francs). Cette somme fut bientôt réalisée.

Dans un nouveau meeting tenu à New-York, en mai 1879, un remarquable rapport fut présenté par le président de l'œuvre. Quarante prélats, archevêques et évêques américains se trouvaient alors réunis à New-York pour la bénédiction de la nouvelle cathédrale. Ils voulurent tous assister à la réunion et s'empressèrent de donner à l'œuvre leur approbation et leurs encouragements.

« L'irlandais, disait le rapport, est essentiellement un peuple d'agriculteurs. Cependant, jusqu'à ce jour, les fertiles terres de l'Ouest sont envahies et

comme prises d'assaut par d'autres peuples. Lui, au contraire, il continue à végéter dans les grands centres : il y meurt faute d'air et de travail. Qu'il s'élance, à son tour, vers ces régions occidentales. Il y trouvera un air plus pur, une atmosphère sociale moins corrompue, surtout un sol fertile qui lui paiera au centuple le prix de ses travaux.

Mais, pour coloniser, il faut des avances, car, le travailleur ne saurait se suffire à lui-même avant une année au moins de pénibles travaux. L'association catholique irlandaise résout cette difficulté. Elle prend à sa charge les dépenses du voyage et l'installation complète de ses émigrants. A chacun d'eux elle assigne quarante acres de terres labourées, au centre desquels est une maison avec toutes ses dépendances. On l'installe dans sa ferme à l'époque des semailles, et quatre mois lui suffisent pour qu'il échange sa première récolte contre de l'argent comptant. Peu à peu, le colon rembourse ce qui lui a été avancé et devient propriétaire. — Une telle organisation ne mérite-t-elle pas les sympathies de tous?

Mais, le *but de la société* est plus admirable encore.

Quel est *ce but?* S'agit-il de fournir le confortable à l'irlandais? L'idée mère de cette institution a eu pour principe quelque chose de plus élevé et de plus noble.

Résumons, en quelques mots, les considérants exposés au meeting de Chicago, au jour où l'association fut constituée. Son objet essentiel, c'est *la conservation de la foi et de la moralité catholiques dans leur intégrité.* A ce point de vue, l'institution est d'une *urgente nécessité.*

Voilà le but formulé nettement. Le prospectus de l'association n'est pas moins clair. « Les avantages de la société ont été depuis longtemps appréciés par les meilleurs et les plus sages amis des émigrants. L'irlandais, en débarquant sur le sol Américain, s'il ne rencontre personne pour l'en détourner, se jette naturellement dans les grandes villes, ces foyers de tous les désordres. Il faut à tout prix l'en éloigner, l'arracher aux occasions qui mettent en péril sa foi et sa vertu. »

L'objet véritable de cette association est donc de *Sauver la Foi* des irlandais émigrant en Amérique.

Est-il étonnant qu'un peuple conserve les saintes croyances et les pieuses traditions de ses pères, quand il en est là, quand il comprend ainsi la loi fondamentale du vrai progrès posée par Jésus-Christ lui-même : « *Cherchez avant tout le règne de Dieu.* »

Quel est-il, *ce règne ?* N'est-ce pas le règne de la vérité révélée illuminant *les intelligences* de ses clartés surnaturelles; le règne du décalogue mettant un frein salutaire aux passions issues des caprices de la *volonté;* le règne enfin de la charité, cette vertu celeste, mère de tous les dévouements, source des plus généreuses inspirations du *cœur ?* Le résultat logique, pourquoi ne pas dire matériel, à la suite de l'affirmation du Maître, c'est la possession des choses indispensables à la vie, la nourriture, le vêtement et tout le reste.

(1) *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus et adjicientur vobis.* Cherchez d'abord le règne de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

Hélas! pourquoi faut-il qu'au milieu même de ses grandeurs, notre pauvre humanité laisse toujours apparaître quelques vestiges de la faiblesse originelle?

J'ai célébré les vertus irlandaises. Ceux qui connaissent ce peuple diront que je n'ai pas exagéré.

La vérité m'oblige maintenant à ne point dissimuler qu'il y a une ombre au tableau. La perfection n'est pas de la terre; elle n'existe qu'au ciel.

Une faiblesse trop connue jette quelques nuages sur cet horizon si pur de la foi irlandaise. Hâtons-nous de le dire, avec l'auteur d'un excellent livre[1] : « Si un certain nombre d'irlandais sont tributaires de cette misère, on doit avouer qu'ils la rachètent généreusement par leurs vertus sublimes. »

(1) Dr Price : *The sick calls. Les appels aux malades.*

Il n'est pas de peuple glorieux qui ne doive, parfois, tirer l'épée du fourreau pour tenir sous le joug les nations qu'il a subjuguées. Il n'est pas non plus d'homme si parfait qui ne soit obligé, lui aussi, de saisir le glaive spirituel, pour maintenir dans l'obéissance les ennemis que nous portons tous en nous-mêmes. Dieu n'avait-il pas laissé quelques tribus ennemies autour d'Israël, afin d'entretenir le zèle et le courage de son peuple? Les Romains n'avaient-ils pas refusé de détruire Carthage, leur rivale, afin de ne pas tomber dans la mollesse, mais de rester au contraire un peuple guerrier, par la nécessité de se tenir toujours prêts au combat?... Les irlandais, eux aussi, ont leur Carthage!

« Qu'ils aient ce défaut, j'y consens; mais, du moins, je le dirai avec un publiciste contemporain, dans une revue célèbre [1], du moins les irlandais ne sont pas vulgaires; ils ont encore de la noblesse, et la noblesse avec la sainteté, est la plus belle des fleurs de l'âme [2]. »

Cette *noblesse*, elle consiste à reconnaître leurs

(1) Dr Newman. *Catholic University Gazette*. Juin 1875.

(2) Mgr Dupanloup.

misères, à les avouer, à s'en repentir, à s'en corriger, à s'en servir pour monter un degré de plus dans l'échelle de la perfection.

La foi fait remporter à l'irlandais le plus beau des triomphes, la victoire sur lui-même, sur un défaut qui trop souvent, pour beaucoup, se tourne en passion aveugle et les pousse dans le chemin de la ruine et du déshonneur.

En Amérique, quel prêtre n'a pas vu venir à lui un irlandais honteux et confus, s'accuser de sa faiblesse? Mais, tout en faisant l'humiliant aveu de sa triste habitude, le coupable demande à *prendre le pledge* [1]. Il vient contracter devant le ministre de Dieu l'engagement de renoncer désormais à l'usage de toute liqueur enivrante. Le prêtre alors le conduit à l'église, lui adresse une courte exhortation, lui rappelle les dangers auxquels l'expose cette malheureuse passion, lui indique enfin les moyens de persévérance. Le coupable, à genoux devant l'autel, prononce la formule d'engagement pour un temps déterminé. Il faut ajouter de suite que

(1) *Pledge* veut dire promesse.

toujours, ou à peu près toujours, cette promesse est gardée avec une scrupuleuse fidélité.

Parfois, au lieu de prendre le *pledge* isolément, afin d'être encore plus fort contre lui-même, l'irlandais fait une promesse solennelle et pour ainsi dire publique, en s'enrôlant dans une association d'un nouveau genre, inconnue en France, et qu'on appelle « Société de totale abstinence : *Society of total abstinence.* » Quiconque a fait inscrire son nom dans l'une de ces sociétés s'oblige à tout jamais à ne boire ni vin, ni bière, ni liqueur. Dans un grand nombre de paroisses, ces associations sont très florissantes. Aux jours des démonstrations publiques, on les voit figurer, avec leurs bannières déployées, sur lesquelles on aperçoit le portrait du Père Mathieu, le grand prédicateur et propagateur des sociétés de *totale abstinence.*

En 1870, à New-York, un de mes confrères venait de porter la communion à un malade. Au détour de l'escalier, une femme l'arrête et lui montrant une pièce voisine, le prie d'entrer un instant. Il était neuf heures du matin ; un homme

se levait et cinq petits enfants allaient et venaient dans la même chambre. La femme prend la parole, et d'un geste énergique, désignant son mari :

« — Père, dit-elle au prêtre, voyez ce méchant homme ! C'est un grand criminel, un mauvais mari, un mauvais père, car il boit, ne travaille pas et n'apporte rien au ménage. A moi seule, je ne puis plus nourrir et élever ces cinq petits enfants ! Oh ! Père, prêchez-le bien, et dites-lui, et prouvez-lui qu'il faut enfin en finir avec ce genre de vie ! »

A ces derniers mots le mari s'écrie :

« Père, voyez cette femme ! c'est elle la vraie coupable ! Elle boit encore plus que moi : c'est elle qui m'a perdu ; elle m'a fait contracter cette habitude que je ne connaissais pas avant mon mariage. Père, si vous pouviez la convertir, quelle belle œuvre vous feriez ! Prêchez-la bien ! Oui, je le dis comme elle : il faut en finir avec ce genre de vie ! »

« — Eh bien, dit le prêtre, vous avez tort tous deux, et tous deux vous avez raison. Je prends Dieu à témoin de vos heureuses disposi-

tions. Si j'ai bien compris, vous demandez à prendre le pledge. Mettez-vous à genoux et dites avec moi : Je renonce, devant Dieu, à ma coupable habitude ! »

Les deux époux se prosternent et prononcent la formule d'engagement.

Quelques semaines après, le même prêtre frappait à la porte de cette famille. Qu'on juge de sa surprise ! Il la trouve réunie autour de la table ; tous les visages respiraient la joie et le bonheur.

« — Ah ! je venais demander des nouvelles du ménage, dit le prêtre : mais, laissez-moi vous adresser de suite mes félicitations. Le charmant spectacle que j'ai sous les yeux me dit tout. »

« — Père, reprend le mari, je vous remercie pour moi et tous les miens. Depuis le jour où nous avons pris le pledge, tout ici marche à merveille ! Je travaille, je fais des économies, j'ai de l'argent et surtout la paix dans la famille. »

La voilà bien cette foi courageuse des irlandais qui leur fait remporter sur eux-mêmes de si beaux triomphes !

Que de fois on entend des hommes étrangers aux sentiments religieux proférer ces tristes paroles : *A quoi sert la Religion ?*

S'ils voulaient se donner la peine de réfléchir, qu'il leur serait facile d'avoir la réponse à cette question ! Elle sert, cette religion, à arracher l'homme à ses mauvaises habitudes, à la dégradation ; elle lui rend la vraie liberté, en brisant les lourdes chaines du vice, et en lui apportant les douces joies de la vertu. Elle sert à rendre aux enfants le droit qu'ils ont d'être aimés, instruits, élévés par leurs parents ; elle fait renaître un ménage à la paix ; elle ressuscite une famille. De tels résultats ne suffiraient-ils point pour imposer à tout jamais silence à ses calomniateurs !

Eh bien ! ce que la religion fait pour l'individu et la famille elle le ferait également pour la société, si la société voulait consentir à se soumettre à ses sages et salutaires maximes.

Et maintenant, s'il fallait ajouter un mot, pour achever la glorification de la *foi irlandaise*, je dirais volontiers : cette *foi*, elle *est française!*

On a pu dire :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France [1] !

Cette parole s'applique très bien à l'irlandais. On l'a parfaitement constaté en Amérique, à l'époque de nos derniers revers. Nous étions dans le malheur : le vide s'était fait autour de nous. Les prétendus amis de la veille nous abandonnaient, ou du moins, n'osaient plus s'avouer tels ; le mot du poëte se vérifiait encore :

Donec eris felix, multos numerabis amicos;
Tempora si fuerint nubila... solus eris (2) !

Sans doute, à l'imitation du général Grant, reçu

(1) Henri Bornier. *La fille de Roland.*

(2) Ovide. « Dans le bonheur, vous compterez de nombreux amis ; dans l'adversité vous serez seul. »

cependant naguère et fêté comme un frère à Paris, on n'aurait pas voulu envoyer des télégrammes de félicitation au roi Guillaume, après chacune de nos défaites ; mais, à notre égard, on était passé subitement de l'admiration à la jalousie, puis de la pitié presque au mépris, à la nouvelle de nos humiliations.

Un peuple, un seul peuple sut toujours avoir le courage de ses sympathies : il souffrait visiblement avec nous et comme nous ; j'ai nommé le *peuple irlandais*. Depuis le personnage haut placé jusqu'à la simple servante, ce n'était qu'un cri : *Pauvre France !... Que Dieu sauve la France !*

Dans une quête faite à l'Eglise française de New-York en faveur de nos blessés, on a vu de pauvres ouvriers irlandais donner jusqu'à vingt-cinq dollars (125 francs). Et pendant le *bazar* [1] national français tenu à New-York, à l'issue de la guerre, et dont la première soirée avait produit une recette de 22,000 dollars, (soit

(1) *Le bazar*, en Amérique, est une espèce de foire publique pendant un nombre déterminé de jours ou de semaines, et dont le profit est consacré aux œuvres de charité ou aux églises.

110,000 francs), l'irlandais prodiguait son argent avec une générosité princière.

Ce peuple tout entier avait au cœur ce qu'écrivait en ce moment d'épreuve une plume irlandaise : « Italie, France, Irlande, les trois patries de mon âme, terres confondues dans mon enthousiasme et dans mon amour, filles de Dieu privilégiées de mon cœur, vous ne pouvez périr : Dieu combattra pour vous, et nous le bénirons à jamais[1]. »

Du reste, les irlandais se souviennent, car ils ont la mémoire du cœur. Ce qu'ils font, ce n'est qu'à titre de retour. Où donc, mieux qu'en France, a-t-on su compatir, depuis trois longs siècles, aux maux de tout genre de la nation martyre ?

Il y a quelques années, Mgr Mermillod plaidait avec éloquence, devant un immense et sympathique auditoire, la grande et noble cause de la pauvre Irlande. A ce moment encore, elle se tordait sous les cruelles étreintes de la faim. Au récit émouvant des malheurs de ce pays, les âmes

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 334.

généreuses s'étaient attendries; de toute part, à la suite du chaleureux discours, des mains charitables s'ouvraient pour verser leurs aumônes. Un pauvre ouvrier avait voulu prendre part à cette fête de la « charité et de la reconnaissance ». A la suite de ces foules élégantes, il s'avance lui aussi, prend sa montre et la jette dans la bourse d'une des brillantes quêteuses, en prononçant ces paroles héroïques : « Qu'ai-je besoin de savoir l'heure, lorqu'un peuple meurt de faim ! »

Rien d'étonnant du reste que les français et les irlandais soient deux peuples frères : la parenté est évidente, non seulement parce qu'il se trouve en eux quelque chose du vieux sang Gaulois et du vaillant caractère de nos aïeux, mais surtout parce que l'Irlande et la France se partagent l'apostolat du monde : « A leur commun dévoûment, ces deux filles de l'Eglise catholique se sont toujours reconnues pour sœurs[1]. »

(1) Mgr Dupanloup.

Ces deux nations sœurs ont commencé par se donner réciproquement le grand bienfait de la foi, qu'elles devaient plus tard l'une et l'autre propager sur tous les points du globe. Nous leur avons envoyé St Patrick qui a converti leurs ancêtres, avec trente missionnaires bretons, « recrutés par lui dans la grande île voisine et qui devinrent ses coadjuteurs ou ses successeurs dans l'épiscopat. Après 33 ans d'apostolat, il meurt[1], laissant l'Irlande presque entièrement convertie, et de plus remplie d'écoles et de communautés destinées à devenir une pépinière de missionnaires pour tout l'occident[2]. »

Aussi, dès la fin du VIe siècle, l'action spirituelle de l'Irlande était devenue décisive sur tous les pays directement soumis à la domination franque. C'est alors qu'elle sut payer généreusement son ancienne dette envers la Gaule. Nous lui avions donné St Patrick ; elle nous renvoya St Colomban. Cet illustre moine, héritier du zèle de l'apôtre ir-

(1) 17 Mars 465.

(2) Montalembert. *Les Moines d'occident.* t. 2. p. 555.

landais, fonda le célèbre monastère de Luxeuil, d'où devaient sortir ces innombrables colonies de religieux qui défrichèrent nos forêts et implantèrent la foi chez nos aïeux.

Cette parenté spirituelle des anciens jours explique pourquoi le prêtre français aime à travailler à côté du prêtre irlandais. Celui-ci, à son tour, a toujours trouvé dans la France une seconde patrie. Il était irlandais, cet abbé Edgeworth qui nous a ravi, à nous prêtres français, le triste mais enviable honneur d'accompagner le roi martyr, Louis XVI à l'heure suprême, de monter avec lui les degrés de l'échafaud et de lui dire l'immortelle parole : « Fils de St Louis, montez au ciel ! » Plusieurs ecclésiastiques français, il est vrai, avaient ambitionné cette gloire. L'Abbé Legris-Duval, de si vénérable et si douce mémoire, s'était présenté au comité révolutionnaire, dans l'espoir d'être admis auprès du roi. Il attendit même toute la nuit, à la porte du comité, portant sur son cœur, dans un vase sacré, la sainte Eucharistie : mais, il ne put réussir : le prêtre irlandais l'avait prévenu !

Admirable émulation ! Céleste concurrence que

celle de ces deux prêtres se disputant, pour ainsi dire, en face d'un échafaud, l'honneur d'assister et de sauver une âme ! C'est bien là l'image réelle et vivante de ces deux peuples, apôtres et missionnaires l'un et l'autre, de « ces deux filles de l'Eglise catholique qu'à leur commun dévoûment, on reconnaît pour sœurs, » se partageant la sublime mission de porter l'Evangile à l'univers.

Aussi, à cause de cette vieille et puissante sympathie, de cette commune vocation à l'apostolat, de cette donation réciproque des biens spirituels, que de fois les irlandais n'ont-ils pas combattu avec nous, sous nos drapeaux ! Sur combien de champs de bataille le sang de l'Irlande ne s'est-il pas mélangé au sang français !

Dans nos longues guerres, sous Louis XIV, le duc de St Simon dit que « les bataillons irlandais firent des prodiges. »

« De compte fait au ministère de la guerre, dit un historien de l'Irlande, qui écrivait en 1763, il se trouve que depuis l'introduction des troupes irlandaises en France en 1691, jusqu'à 1745, année

de la bataille de Fontenoy, plus de 450,000 irlandais sont morts au service de la France. »

Voilà pourquoi Louis XIV, dans l'élan d'une juste et royale reconnaissance, voulut, en quelque sorte, naturaliser l'armée tout entière de Jacques II: « Notre volonté, écrivait-il, est que les irlandais jouissent des mêmes droits que les français, sans qu'ils aient besoin de lettres de naturalisation. »

Qui ne sait l'éminent service qu'ils nous rendirent à la fameuse bataille de Fontenoy, à quel point ils contribuèrent à la victoire de cette grande journée, et comment ils arrachèrent au roi d'Angleterre vaincu, George II, ce cri d'un tardif et stérile repentir : « Maudites soient les lois qui m'ont privé de tels soldats ! »

Mais, si ces lois étaient maudites par le roi d'Angleterre, elles ne l'étaient point par le roi de France.

On dit cependant que, parmi eux, il y avait bien quelques esprits turbulents, quelques têtes ardentes qu'il n'était pas toujours facile de manier, ce qui faisait d'eux des régiments qu'on pourrait comparer à nos zouaves modernes. Un jour, Mr d'Ar-

genson vint s'en plaindre au roi : « Sire, lui dit-il, cette seule brigade irlandaise me donne plus à faire que tout le reste de votre armée ! »

« — Mais, répondit immédiatement Louis XV, c'est là exactement ce que me disent d'elle tous mes ennemis ! »

Dans le cours de cet écrit, j'ai cité plusieurs passages d'un volume intitulé : *Lettres d'une jeune irlandaise à sa sœur.*

Cette jeune femme est née en Irlande. Elle n'a pas connu son père ; elle a vu mourir sa mère, et c'est l'affection d'une sœur aînée qui remplace auprès d'elle la famille disparue, jusqu'à ce qu'un heureux et brillant mariage fixe sa destinée en France. Peu de jours après, la généreuse sœur, obéissant à une vocation qui l'appelle au service de Dieu, se fait religieuse, et alors, entre les deux sœurs commence une correspondance que la mort même n'arrêtera pas. C'est à cette correspondance que j'ai puisé plusieurs fois.

Le brillant mariage de la jeune irlandaise avait

eu lieu en 1867. Celui auquel elle avait uni son sort était un rejeton d'une des plus illustres familles de Bretagne. L'union des jeunes époux était parfaite : foi vive et ardente, générosité d'âme, aimable piété, tout était à l'unisson. On les voyait ensemble aux offices de l'Eglise, à la table sainte, chez les pauvres, ou bien faisant le catéchisme aux enfants ignorants. Leur maison était un ciel anticipé. Il faut parcourir les pagés de la correspondance entre les deux sœurs pour voir le bonheur d'un foyer sincèrement chrétien, où l'harmonie est si parfaite que la jeune irlandaise dit que sa félicité lui fait peur : « Réné parle comme un ange de l'amour du ciel, et cela me fait peur aussi. Oh ! que je comprends le mot d'Eugénie de Guérin : « Le cœur voudrait tant immortaliser ce qu'il aime », c'est-à-dire : le cœur ne voudrait pas de séparation [1].

Mais, bientôt un coup de foudre retentit, l'orage éclate sur la France, les légions du Nord accourent : le sol natal est envahi. Le jeune breton s'ar-

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur*. p. 37.

rache aux tendresses de son épouse, et, avec quatre de ses frères, court sur le champ de bataille.

Ecoutons, à ce sujet, la jeune irlandaise : « René et ses frères vont partir ! O mon Dieu ! gardez-les du péril ! J'aime trop la France pour empêcher René de la défendre. La peur de m'affliger le retenait.... Dieu nous aide, et sus à l'anglais ! comme disaient nos ancêtres bretons ; l'anglais, aujourd'hui, s'appelle prussien... Ils vont partir, cinq frères, vaillants et forts, courageux comme des lions..... Te souviens-tu, Kate, des récits de notre mère, de l'héroïsme de notre aïeul ? Te souviens-tu de cette Georgina dont le nom m'a été donné, qui disait à son frère : « Pars, combats sans penser à moi : Dieu et ses anges me garderont ; pense à la patrie ! Serais-je moins courageuse qu'elle ? Oh ! prie pour moi, que ferais-je *sans lui* [1] ?

Quelques jours après, elle apprend qu'elle était *sans lui !* Ecoutons encore le premier cri de ce cœur irlandais, mais français en même temps :

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 325.

« O René ! que je suis fière de toi : mort au champ d'honneur, après avoir reçu ton Dieu le matin, mort en défendant la France ! Ah ! je voudrais être sœur de charité, pour avoir le droit de recueillir les derniers soupirs de nos courageux défenseurs !

Souvent tu m'avais dit : « Il me semble que j'aurais la force d'aimer Dieu jusqu'au martyre ! » Et l'heure est venue où rester tranquille à ton foyer t'était permis ; mais la patrie était dans le deuil et tu es parti, soldat du droit, soldat de Dieu ! Ah ! j'ai bien senti alors quelque chose se briser en moi !....

Te souviens-tu là haut de celle qui t'aimait plus qu'elle-même ; te souviens-tu de ces jours de délices où l'amour céleste répandait un rayon d'en haut sur notre amour ? Te souviens-tu de nos entretiens où la pensée de l'éternité revenait toujours? Ah ! nous savions bien tous deux que notre bonheur n'était pas de la terre [1] . »

Et la jeune veuve s'oubliant elle-même et ou-

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur*. p. 353.

bliant ses chagrins, à la vue de nos malheurs grandissant toujours, s'écriait : « O Seigneur! le bonheur de vous aimer, celui de vous posséder au ciel vaut bien quelques années de calvaire, et quoique le mien me semble parfois si douloureux à gravir, vous le savez, je ne pleure plus sur moi, *et les malheurs de la patrie de Réné m'occupent seuls.* Ma pauvre France, si glorieuse lorsqu'elle vous suivait, l'effacerez-vous pour toujours du livre des nations, ou lui rendrez-vous sa puissance? Convertissez-nous à vous, ô Christ mort pour sauver le monde..... Tant de cœurs sont tournés vers vous! abrégez nos douleurs..... O mon Dieu, pitié pour la France; je m'offre à vous en holocauste, j'accepte tous les sacrifices, je m'abandonne; prenez avec moi toutes les âmes dévouées; ne permettez pas que la France suive le sort de l'Irlande, qu'elle soit écrasée par le protestantisme : laissez-lui la foi et l'amour[1]! »

Puis, quand elle apprend les conditions de la paix, elle laisse encore échapper ce cri patrio-

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 356.

que : « Oh! les Alsaciens! Se dire qu'ils appartiennent désormais aux Vandales qui ont ruiné leur territoire, fait le désert partout, mis le deuil à tous les foyers, quelle douleur infinie! Non, le prussien ne sera pas leur maître, l'Alsace a le cœur trop français; le joug ennemi peut bien passer sur le corps, mais non pas opprimer les âmes! Nous avons ici une amie, jeune femme, jeune mère qui pleure de désespoir à la chapelle depuis ce matin. Pauvre Alsace! Terrible alternative! La mère-patrie sacrifiant ses fils les plus malheureux pour racheter les autres.... Où est Jeanne d'Arc? Où sont même les femmes de Carthage? Sauvez-nous, Seigneur [1]! »

Un an après, en quelques heures, elle est à son tour enlevée à la tendresse de sa famille d'adoption, cette jeune irlandaise que la mère de son mari appelait « une apparition du ciel, la fille la plus aimante, la plus pieusement aimable, un conseil, un refuge, une lumière[2]. »

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 358.

(2) *id.*

Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, elle dit : « Ma mère, *j'ai demandé de mourir pour la France;* c'était un sacrifice, puisque je vous y laissais; maintenant, tout regret s'évanouit en mon cœur : je vais voir Gertrude, Kate, Réné, Dieu[1] ! »

Croirait-on entendre la voix d'une étrangère ?... A de tels accents de patriotisme, à de tels actes, comment ne pas s'écrier : Oui, la *Foi Irlandaise est Française !*

S'il est un lieu sur la terre où la foi se montre et s'épanouit d'instinct, c'est bien sur le tombeau des apôtres, sur les ossements des martyrs. Tel est le sentiment qui remplit l'âme de l'étranger quand il visite les catacombes où nos Saints ont prié, quand il baise avec respect les arènes où ils ont combattu et versé leur sang. Mais, ce sentiment s'exalte surtout aux pieds du Souverain Pontife, le représentant de Jésus-Christ

(1) *Lettres d'une jeune Irlandaise à sa sœur.* p. 358.

parmi nous. Là, « c'est, pour ainsi dire, notre baptême qui semble se réveiller et parler en nous, comme la nature parle et se réveille en présence de notre père terrestre [1]. »

Sur cette terre illustre à jamais, les hommes les plus indifférents subissent malgré eux l'influence de cette atmosphère religieuse qu'on y respire ; ils se souviennent qu'ils sont baptisés, témoin ces lignes d'un écrivain dont la parole ne saurait être suspectée : « J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au Colysée vaincu par elle. De quelle étreinte la jeune foi dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut dans cette enceinte entre les lions et les léopards ? Aujourd'hui encore, quelque soit l'avenir, cette croix, chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas partout l'unique asile de l'âme religieuse[2] ? »

Eh bien ! c'est à Rome même, au centre de la catholicité, c'est aux pieds de Léon XIII, que j'ai pu constater à mon tour, la parenté et les admi-

(1) Mgr Pie.

(2) Michelet. *Histoire de France*. T. 2 P. 693.

rables similitudes de la *Foi Irlandaise et Française.*

Au mois de Mai 1879, à l'hôtel de Rome, se trouvait un riche irlandais de San Francisco avec toute sa famille. Chaque matin, si l'on voulait voir un spectacle édifiant, on pouvait traverser le Corso et entrer à l'église St Charles. Là, on trouvait le père, la mère et leurs six filles prosternés sur le pavé, priant avec ferveur et entendant la messe à genoux avec la piété irlandaise.

Le chef de cette famille fut, à l'égard de Léon XIII, d'une générosité remarquable, telle que peuvent seuls s'en permettre les rois les plus puissants de la finance. Aussi, à la veille du départ de Rome, le Souverain Pontife tint à admettre toute la famille à une audience essentiellement privée. Il leur consacra, à eux seuls, une heure entière.

Le Vicaire de celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » eut des attentions particulières pour la plus petite fille, âgée de trois ans. Il l'appela auprès de lui :

« — Voyons, ma petite fille, quel souvenir veux-tu recevoir du Pape ? »

« — Je voudrais bien avoir ta calotte ! »

« — Mais, si je te donne ma calotte, je n'en aurai plus ! »

L'objection était prévue ; l'enfant reprit aussitôt :

« — Oh ! mais, je t'en donnerai une autre ! »

Et, tout en parlant, elle lui remettait une calotte blanche.

Comment résister à un tel argument tombé des lèvres d'une telle avocate !

Le Pape s'avoua vaincu et s'exécuta de bonne grâce.

« — Eh bien ! maintenant, puisque tu m'as fait un présent, je veux à mon tour, t'en faire un ; viens avec moi.

Et, prenant la petite fille par la main, le Souverain Pontife l'emmène dans une pièce voisine, lui remet un papier, en lui disant :

« — Donne cela de ma part à ton papa. »

C'était un bref qui conférait au chef de la famille irlandaise le titre de chevalier de l'ordre de Saint Sylvestre.

Cette charmante scène a été reproduite sur la toile par l'un des meilleurs peintres de Rome. Le tableau passera l'Océan ; il ira éterniser dans la famille irlandaise le souvenir d'un de ses plus beaux jours.

A la même époque, aux pieds de Léon XIII, dans deux circonstances, j'ai encore eu sous les yeux l'expression de la foi française !

Le vendredi 2 Mai 1879, j'avais le bonheur d'assister à l'audience donnée aux pèlerins français. Le pape était entouré de dix cardinaux et de douze évêques français missionnaires, continuateurs de la grande œuvre de la rédemption, propagateurs de la foi au nom de la France. Le Souverain Pontife vint s'asseoir sur un trône, en présence de cinq à six cents de nos compatriotes, tous ses enfants dévoués. Sa Sainteté, après avoir écouté le discours d'usage, répondit en français. Elle fit un pompeux éloge de *l'opérosité*[1] de la fille

(1) *Opérosité*. Mot qui signifie *travail incessant*.

aînée de l'Eglise, loua son passé, admira le courage des catholiques à l'heure présente, malgré les obstacles, prophétisa les gloires de son avenir, félicita son épiscopat si admirable et si dévoué, enfin bénit les familles et la nation tout entière. Chacun vint tour à tour exprimer sa foi en se prosternant aux pieds du successeur de Pierre. Ce spectacle était vraiment beau, et les larmes qui s'échappaient de tous les yeux disaient assez l'émotion générale. Voilà, le plus précieux souvenir que j'emporterai de Rome ! me disais-je intérieurement. Je me trompais : j'avais vu le Vicaire de Jésus-Christ, le Roi des cœurs catholiques, *pontifex maximus*, sur son trône séculaire ; je n'avais pas vu *il Papa*, *le Pape*, dans toute la force du terme, *le père !...* Je n'avais pas vu, non plus, dans toute sa vivacité la manifestation complète de la foi française en présence de ce Père par excellence !

C'est quelques jours plus tard, le 7 Mai, que j'ai eu sous les yeux ce spectacle incomparable.

Ce jour là, en effet, à 7 heures moins un quart du matin, vingt jeunes gens de 18 à 25 ans, gravis-

saient en silence les escaliers du Vatican. J'étais du nombre des quatre prêtres qui les accompagnaient, tous précédés par Mr le Comte de Bourcetty qui les avait recommandés au Souverain Pontife, et devant lequel toutes les portes s'ouvraient de la façon la plus gracieuse.

Qu'étaient-ils donc, ces jeunes gens ?... De jeunes ouvriers parisiens qui, au prix de longues économies, venaient solliciter une bénédiction du Pape sur leur avenir, leurs travaux, leurs familles et leurs patrons.

A sept heures, ils étaient réunis dans la petite chapelle contiguë à la salle du trône, où Pie IX aimait à célébrer le saint sacrifice dans les dernières années de sa vie. Quelques instants après, le Pape commence la messe à laquelle ces vingt jeunes gens eurent tous le bonheur de communier de sa main. Une messe suivit celle de sa Sainteté. Celle-ci achevée, tandis que le Pape se retirait, Mgr Macchi, maître de la chambre, s'approcha de nous et dit : Quand vous le voudrez, passez à la salle du trône ; le Pape ne tardera pas à revenir. Nous suivîmes le prélat qui, aussitôt, se mit

à interroger les jeunes gens, à leur montrer les tableaux, statues et objets d'art de la salle avec une amabilité de bonne augure pour la réception qui allait suivre.

Pendant ce temps là, les jeunes gens jetaient quelques pièces d'or sur un plat destiné à être offert au Souverain Pontife. Fruit de l'économie, de la vertu et du travail, cette offrande du cœur a dû être précieuse aux yeux de celui qui a dit qu'un verre d'eau froide donné en son nom ne serait pas sans récompense !

Bientôt le Pape parut. On nous fit signe d'avancer, et nous fumes introduits jusque dans l'antichambre réservée aux Cardinaux et aux Evêques, contiguë au cabinet de travail du Pape.

Aussitôt, on se range en cercle autour du Souverain Pontife, et c'est alors que commença entre le père et les enfants, une scène magnifique qui dura plus d'une heure. Le Pape s'arrêta devant chacun des jeunes gens, s'informa de leur nom, de leur état, de leur âge, du lieu de leur résidence, même de leur salaire de chaque jour, avec une bonté qui dépasse toute expression.

Il fallait entendre les requêtes naïves, mais pleines de foi, des enfants à leur père ! L'un demandait une bénédiction spéciale pour ses parents. L'autre, qui était orphelin, la sollicitait pour son patron. Celui-ci voulait une prière pour que la Providence lui montrât visiblement la voie à suivre ; celui-là, afin que Dieu favorisât ses projets d'avenir. Et le Père montrait un intérêt visible à tout et à tous ! Et à tous, il répondait par des caresses et des paroles pleines de bonté, avec calme, sans se presser, absolument comme s'il n'avait pas d'autres occupations.

Cependant, on n'était encore qu'aù milieu de la séance, et neuf heures venaient de sonner. C'est l'heure à laquelle, chaque matin, le Cardinal ministre d'Etat descend chez le Souverain Pontife afin de lui communiquer les nouvelles arrivées de tous les points du globe dans les vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler, et afin de prendre ses ordres pour les vingt-quatre heures qui vont suivre. C'est, dans la journée du Pape, l'heure importante consacrée aux grandes affaires du gouvernement de l'Eglise.

Et, en effet, à peine la pendule de la salle avait frappé neuf heures, que Son Eminence le Cardinal Nina apparaissait. Sans doute, cette fois, le Souverain Pontife va mettre un terme à l'audience déjà si longue, non pas pour nous, mais pour lui. Eh bien non! Il continuera à écouter l'humble ouvrier, et il renverra à cause de lui, à un peu plus tard, la solution des grandes questions de l'Eglise. — Ah! c'est que, s'occuper de l'ouvrier, c'est encore s'occuper de l'Eglise; car, depuis que Jésus-Christ est tombé du ciel sur la paille de la crèche, depuis qu'il a épousé la pauvreté, comme dit Bossuet, depuis qu'il a manié de ses mains divines l'instrument du travail, il n'y a plus de honte à gagner son pain à la sueur de son front: Jésus-Christ, plus qu'aucun autre, a réhabilité l'ouvrier en brisant les chaînes de l'esclavage païen.

Quand le Pape aperçut Son Eminence le Cardinal Nina, il lui cria tout haut: Venez, cardinal, venez !.. Le Cardinal baisa la main du Pape en le saluant, et lui dit en italien: «Oh! Saint Père, quelle belle couronne vous avez là,

autour de vous, ce matin !»... Le Pape répondit en français : « Oui, Cardinal, une belle couronne, vraiment : ces bonnes physionomies françaises me plaisent, car ces jeunes gens que vous voyez, ce sont de jeunes ouvriers français, parisiens, sculpteurs, ébénistes, ajusteurs, etc., qui ont pris sur leurs économies pour venir voir le Pape. Ils ont tous communié ce matin à ma messe, et je veux qu'ils emportent un bon souvenir de leur voyage. Ils diront qu'ils ont communié de la main du Pape, qu'ils ont été reçus au Vatican, et j'espère qu'ils se souviendront toute leur vie de ce beau jour.»

Cependant le Souverain Pontife avait fini de s'adresser à chacun en particulier ; mais, comme s'il ne pouvait s'arracher à cette intéressante famille, il s'adressait maintenant à tous, en général. Il leur recommandait l'obéissance aux parents, la soumission aux patrons, la vie régulière, l'amour du travail, la fuite des occasions et des mauvaises compagnies, lorsque, subitement, l'un des jeunes gens vient se jeter à ses pieds en lui disant : « Saint Père, j'ai une grâce à vous de-

mander ! — Eh bien ! quelle est cette grâce, mon enfant ? parlez ! — Déjà l'émotion avait gagné le jeune homme, et ce ne fut qu'avec peine qu'il parvint à articuler ces mots : « Je demande à Votre Sainteté une prière spéciale pour mon père et ma mère... pour la conversion de mes parents !...

A cet acte de foi inattendu, le Pape enlace la tête du jeune homme entre ses deux bras, et sans dire une parole lève un instant les yeux au ciel. Alors, dans la petite assemblée, l'émotion est à son comble. De toutes parts, les sanglots éclatent ; l'un de ces jeunes ouvriers n'y tenant plus, poussait presque des cris dans l'embrasure d'une fenêtre. Le cardinal Nina pleurait, le Pape avait les larmes aux yeux. — Que n'étaient-ils là, les rois des arts et les grands artistes ; que n'étaient-ils là, les Raphaël et les Michel-Ange avec leurs sublimes pinceaux pour jeter sur la toile cette scène ravissante, tout à la fois si belle et si triste, et en faire passer un impérissable souvenir à la postérité ! Quel admirable tableau que celui de ce jeune homme qui, bravant tout respect humain, tombe à

genoux aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et demande avec sanglots, pour son père et sa mère, le plus grand de tous les trésors, la *Foi !*

Le Souverain Pontife toujours ému, tenant le jeune homme entre ses bras, lui dit : « Mon enfant, ayez bon courage ! Prêchez par l'exemple dans votre famille ; soyez un modèle d'obéissance et de vertus chrétiennes, et moi, je vous le promets, cette prière toute spéciale que vous sollicitez pour la conversion de vos parents, je la ferai... Levez-vous, et venez avec moi !... » Et le Pape, le tenant toujours pressé sur son cœur, l'emmène dans son cabinet, tout en lui parlant à l'oreille. Ils reparurent presqu'aussitôt : le jeune homme apportait quelque chose d'enveloppé dans un mouchoir blanc.

« C'est un petit souvenir, dit le Pape, que je veux donner à chacun de vous. Approchez ! » Chacun alors s'avance à son tour, et reçoit avec bonheur des mains du Souverain Pontife, un médaillon à l'effigie du Pape, contenu dans une élégante petite boîte. La distribution fut couronnée par une bénédiction générale, et tous

se disaient : cette fois, c'est bien fini ; la bonté du Pape ne saurait aller plus loin, d'autant plus que le Souverain Pontife se retirait déjà du côté de son cabinet.

Eh bien, non, ce n'était pas tout. Il y eut encore une nouvelle scène plus paternelle que les autres, si c'est possible, qui mit le comble à la joie des enfants et à la bonté du Père ; car, à peine parti, le Souverain Pontife reparaît encore et dit : Et maintenant, mes petits amis, si vous voulez voir la chambre et les appartements du Pape, entrez !... Qu'on juge de notre surprise et de notre joie à tous ! Nous entrons immédiatement dans le cabinet de travail du Pape, puis au petit salon contigu qui lui sert de salle à manger, puis à la chambre à coucher, puis à la bibliothèque privée. Quand on fut sur le point de pénétrer dans la chambre à coucher, Mgr Macchi s'écria : « Mais, Saint Père, on ne peut pas entrer ! la chambre n'est pas faite ! » — « Eh bien, tirez les rideaux, répondit le Pape !.. » Et il était là, lui, le Pape, nous suivant partout, allant et venant, montrant tout, souriant, paraissant heureux de notre bonheur. Il se mit à la porte

de son cabinet, et une dernière fois, il donna à tous, au passage, son anneau à baiser. Nous nous retirons enfin ; il était dix heures; nous étions restés trois heures au Vatican. Certes, en ce moment, si l'on n'eût écouté que son cœur, des cris d'enthousiasme se seraient échappés de toutes les poitrines pour faire éclater notre joie et notre reconnaissance. Mais, ce qu'il fallait comprimer, ce qu'il n'était pas permis de dire tout haut, on le disait tout bas. Non, très saint Père, jamais ces enfants n'oublieront que le Souverain Pontife a fait à de jeunes ouvriers des honneurs qu'il ne fait pas toujours aux princes de la terre : ils conserveront un impérissable souvenir de cette précieuse journée, et ils le prouveront par une conduite qui restera toujours honnête et chrétienne.

En quittant ces jeunes gens, le souverain Pontife leur avait dit : «Si vous n'étiez pas à jeun, je vous offrirais une promenade à travers les jardins du Vatican ; mais, vous pouvez revenir dans la journée ; des ordres seront donnés pour que toutes les portes s'ouvrent devant vous.» Et, en effet, à trois heures, les vingt jeunes gens étaient admis

dans les jardins du Vatican où ils passèrent une heure et demie.

N'y a-t-il pas, dans cette scène magnifique de la foi française, les principaux caractères de la foi irlandaise? Elle avait mis de côté, ce jour-là, tout respect humain: elle était démonstrative, agissante, généreuse. Ah! si l'on ne prenait pas à tâche de détruire ces beaux et précieux germes dans les jeunes cœurs, ils y grandiraient, et, comme sa sœur d'Irlande, la foi française produirait des fruits admirables.

Si la foi irlandaise est française pour tous ces motifs, elle l'est encore parce que l'irlandais a quelque chose du caractère et de l'esprit français. Il en possède l'ardeur expansive, la ténacité patiente, la riche imagination et le ferme courage; il en a la vivacité et la constance ; il en a surtout la fine et vive répartie toujours assaisonnée du sel gaulois dont il sait si bien accompagner ses arguments, en particulier quand il s'agit des choses touchant de loin ou de près à sa religion.

L'esprit alors lui devient naturel ; il jaillit comme de source, et son habileté à la réplique est devenue proverbiale. C'est que la foi vraie développe l'intelligence. On peut bien dire d'elle ce que S. Augustin dit de la vertu en général : « elle développe le génie ; elle fait que l'esprit s'envole dans les cieux, et elle rend capable de comprendre toute vérité [1]. »

Un américain protestant, passait un jour près d'un irlandais travaillant dans la campagne ; il l'interpelle en ces termes : « Pat[2], pouvez-vous me dire quelle distance il y a d'ici à Boston ?

Pat reconnaît un protestant qui veut se moquer de sa foi ; il lui répond :

« — Mais, qui donc vous a dit mon nom ?

« — Oh ! je l'ai deviné ! »

« — Eh bien, devinez aussi quelle distance il y a d'ici à Boston ! »

(1) *Acuit ingenium et facit ad cœlos avolare mentem, redditque illam omnis veritatis comprehensivam.* St Augustin.

(2) *Pat,* abréviation de Patrick, terme de mépris pour désigner un irlandais catholique.

— Deux irlandais se promenaient dans les rues de Louisville. Ils arrivent en face d'une magnifique maison nouvellement construite et l'examinent de tous côtés en faisant leurs réflexions. A l'instant, une fenêtre s'ouvre et un gros Yankee leur crie tout en colère : « Que faites-vous donc là depuis si longtemps? Sans doute, vous prenez ma maison pour une église! »

« — Vous avez dit vrai, Monsieur, reprend l'un des irlandais : nous l'avons cru tout d'abord; mais, il faut avouer que nous faisions une étrange erreur, maintenant que nous apercevons le diable à la fenêtre! »

Un irlandais assistait un jour à un meeting religieux protestant qui se tenait à l'entrée de la ville. Le ministre de l'Evangile s'avisa de dire : « Tout le monde sait que les prêtres catholiques ont inventé la confession . »

« — Tout le monde sait bien que c'est là une calomnie inventée par les ministres protestants, » cria l'irlandais de toute la force de ses poumons. Aussitôt, grand bruit dans l'assemblée, et grandes menaces contre le téméraire irlandais qu'on parle

de mettre à la porte. L'ordre était à peine rétabli, que le ministre reprend : Tout le monde sait aussi que chez les catholiques, on vend les indulgences pour faire de l'argent. »

« — Tout le monde sait aussi que c'est encore là un affreux mensonge, crie de nouveau l'irlandais. »

A cette nouvelle rectification, éclate un véritable orage. Des rappels à l'ordre partent de tous les points de la salle ; le prédicant lui-même intervient ; on décide qu'il faut mettre hors du lieu saint ce profane qui ose ainsi élever une voix blasphématrice et contredire le ministre de l'Evangile. Patrick, doué d'une puissance musculaire exceptionnelle, résiste énergiquement. On l'enlève de vive force, et quatre hommes des plus robustes suffisent à peine à cette rude besogne. Le voilà dehors ; mais, comme il refuse de marcher, on l'emporte dans la ville pour le livrer à la justice du *policeman* comme un perturbateur du service divin. Patrick s'en allait donc, ainsi porté sur ce véhicule humain, lorsqu'à l'entrée du faubourg, il se trouve en face d'un groupe d'irlandais. Qu'on juge de leur stupéfaction ! Elle fait bientôt place à une

véritable avalanche de quolibets accompagnés de formidables éclats de rire.

« — Mais, que t'est-il donc arrivé?... Où vas-tu donc en pareille compagnie? »

« — Amis, répond gravement Patrick, on m'honore bien plus que Notre-Seigneur. A son entrée à Jérusalem, il était porté par un âne, et moi, je le suis par *quatre!* »

De tous côtés, la foule était accourue pour contempler ce singulier cortége. L'heureux mot de Patrick est salué par des battements de mains et des hourras frénétiques. Alors, les porteurs furieux et confus jettent à terre leur fardeau et prennent le parti de s'enfuir à toutes jambes. Patrick abandonné par ses premiers porteurs était aussitôt reconduit en triomphe à sa maison par ses compatriotes.

Citons encore une page du *Catholic Herald*[1] de Philadelphie, intitulée : *Singulier trait de finesse irlandaise*. Je le rapporte ici dans toute son étendue pour laisser à la narration anglaise son cachet d'originalité.

(1) Courrier catholique.

« Dernièrement, une controverse avait lieu dans un des tramways de la ville. Un catholique irlandais venait d'y monter : il s'assied en face d'un homme à cravate blanche. Celui-ci, à ce qu'il paraît, était de joyeuse humeur, car, à peine le nouveau venu avait-il pris sa place qu'il l'interpelle ainsi de manière à être entendu de tous les voyageurs :

« — Savez-vous les nouvelles ? »

« — Non, Monsieur, répondit l'irlandais ; qu'y-a-t-il donc ? Est-il arrivé quelque chose d'extraordinaire ?

« — Oh ! quelque chose d'effrayant !... Le fond du Purgatoire a crevé, et tous les catholiques sont tombés en enfer ! »

« — Vraiment !... J'en suis très fâché, reprit le catholique. Je plains les pauvres protestants de dessous ; ils ont dû être réduits en poussière.

La discussion était ouverte : tous les voyageurs tendaient l'oreille.

« — Vous êtes un ministre de l'Evangile, n'est-ce pas ? » dit le catholique.

« — Oui, Monsieur, et je suis à votre service : que puis-je faire pour vous obliger? »

« — Je voudrais bien savoir, dit le catholique, pourquoi vous n'avez pas d'autels dans vos églises. »

« — Je présume que vous êtes un irlandais : aussi je répondrai à votre question par une autre. Pourquoi, vous, avez-vous des peintures si coûteuses, et pourquoi votre clergé se revêt-il d'ornements d'or et d'argent si somptueux?

« — Ne savez-vous pas, dit le catholique, que plus la maison est ancienne, plus sont nombreux ses trésors et plus est précieux son ameublement? Mais, mon cher Monsieur, voudriez-vous être assez bon pour me dire où était votre Eglise avant la réforme? »

« — Je répondrai de nouveau à votre manière, dit le ministre : Où était votre figure avant de la laver? »

« — Si j'ai fait cette remarque, dit l'irlandais, j'avais mes raisons pour cela. Quand l'Eglise catholique, après son travail de la conversion des nations européennes, eût reconnu qu'elle avait

contracté quelques maladies, elle prit les remèdes que lui a laissés Jésus-Christ ; elle guérit de tous ses maux et fut purifiée de toute souillure. C'est votre ami *Dean Swift* qui a lui-même exprimé cette vérité d'une manière un peu plus nette : « Quand le pape nettoie son jardin, il jette les mauvaises herbes par dessus la haie. » Sans doute, votre Révérence comprend ce qu'il veut dire par là. »

Tous les voyageurs redoublaient d'attention. Le conducteur lui-même avait quitté sa plate-forme pour suivre le débat, et on avait remarqué que deux ou trois vieilles dames qui étaient arrivées au terme de leur course, prolongeaient leur voyage pour entendre la suite de la controverse.

Jusqu'ici c'était le catholique qui avait, le premier, posé les questions : le ministre pensa que c'était maintenant à son tour ; il en proposa une qu'il considérait comme insoluble.

« — Pourquoi ne mangez-vous donc pas de viande le vendredi ? N'est-elle pas aussi bonne ce jour là que les autres ? Il faut que vous soyez bien sots pour le penser. »

« — Je n'ai pas l'ombre d'un objection pour la viande : je l'aime le vendredi autant que le jeudi, et j'avoue, que, si je m'étais fait une religion à ma façon, comme vous vous l'êtes faite à vous-même, j'aurais mis de la viande à manger pour chaque jour de la semaine. »

L'auditoire était fort égayé de la promptitude de la réponse; mais, le ministre posa immédiatement sur le même sujet une autre petite question, qui lui paraissait de nature à embarrasser son adversaire.

« — Votre réponse, dit-il, peut vous satisfaire, vous et tous ceux qui pensent comme vous; mais vos principes sont en contradiction avec vos actes. Vous buvez du lait le vendredi : le lait vient de la vache; ne pouvez-vous donc pas aussi bien manger de la viande que boire du lait, puisque l'un et l'autre proviennent du même animal ?

« — Avez-vous été jadis à l'état de bébé, dit le catholique ?

« — On ne répond pas à une semblable question. »

« — Alors, vous avez bu le lait de votre mère, autant que vous avez voulu ? »

« — Sans doute ! Eh bien ! »

« — Eh bien, dit le catholique, avec un joyeux sourire, est-ce là une raison pour dire que vous avez *mangé votre mère ?* »

Les rires qui suivirent cette remarque auraient pu être entendus de toutes les rues voisines. Ceux qui étaient dans le car n'étaient pas tous partisans des principes du catholique ; mais son humeur était si gaie, ses arguments si décisifs que chacun prenait parti pour lui.

« — Vous autres, superstitieux papistes, reprit le ministre passablement vexé, vous n'avez pas d'opinion par vous-mêmes. Votre Eglise vous conduit par le bout du nez, et vous croyez à des choses que vous n'avez jamais vues. »

« — Soit, dit le catholique : je pourrais vous répondre que vous agissez de même. Il y a cependant une différence : c'est que, moi, je me laisse conduire par l'Eglise que Jésus-Christ a fondée, je crois ce qu'elle enseigne ; tandis que vous, vous vous laissez conduire par des prêtres ou moines apostats que l'Eglise a chassés de son sein, à cause de leur orgueil et de leur désobéissance.

Quant à croire des choses que je n'ai jamais vues, je ne vous ressemble pas, car vous, vous croyez que vous avez cervelle et sens commun, et cependant, ni vous, ni aucun autre ne les a jamais vus. »

« — Mais, reprit le ministre, vous croyez à des absurdités : vous croyez au sacrifice de la messe ; vous croyez que le prêtre peut remettre les péchés ; vous croyez que les Saints peuvent vous entendre ; vous croyez que le démon est un être. Tout cela, Monsieur, c'est absurde ; toutes ces choses, aux yeux des hommes de bon sens, sont autant de folies qu'ils blâment. Montrez-moi le diable, et je vous donnerai cinquante dollars ! »

« — Ne vous échauffez pas tant, mon cher ami, dit le catholique. Ce que vous appelez absurde, j'y crois, parce que c'est la parole de Dieu et l'enseignement de son Eglise. Je le crois, parce que ce sont là des vérités révélées de Dieu. Quant à votre dernière objection, par rapport à ma croyance au diable, gardez votre argent pour vous ; ayez la patience d'attendre un peu ; ne changez ni votre vie ni votre foi, et, je vous en donne ma parole, vous verrez le diable pour rien ! »

L'argument était péremptoire; le ministre recevait plus qu'il n'avait demandé; il voulut tenter un nouvel effort pour regagner les sympathies de l'auditoire.

« — Votre Eglise est opposée à la liberté qui nous est si naturelle : ses doctrines ne sont pas chrétiennes. Elle n'admet la vérité pour aucune autre secte, et elle envoie en enfer tout homme qui n'appartient pas à sa communion. Je veux que vous le déclariez clairement devant cet auditoire : Croyez-vous qu'il n'y ait pas de salut en dehors de l'Eglise catholique ? »

« — Certainement, je le crois. Il n'y a qu'un Dieu, et, en conséquence, il n'y a qu'une seule religion vraie. Cette religion était figurée par l'Arche ; et, comme ceux qui furent sauvés du déluge durent entrer dans cette arche, de même ceux qui veulent être sauvés à leur mort, doivent, durant leur vie, appartenir à l'Eglise que Jésus-Christ Notre-Seigneur a fondée. »

« — Alors, tous ceux qui ne lui appartiennent pas iront en enfer ! »

— Si c'est là votre opinion, soit; pour vous sur-

tout, puisque vous ne pouvez pas leur assigner une autre place. »

« — Maintenant, Monsieur, allons plus loin, car je veux prouver à tous ces gens-ci combien, vous et votre Eglise, vous êtes peu charitables. Je vous requiers de répondre catégoriquement à ma question : Croyez-vous que j'irai en enfer, après ma mort ? »

« — O mon cher Monsieur, dit le catholique, rien n'est plus loin de ma pensée : je ne me suis jamais imaginé une chose semblable. »

« — Mais, dit le ministre, qu'y a-t-il donc de spécial en moi, ou quelle qualité particulière possédé-je donc, qui soit capable de m'exempter du sort réservé aux autres ? »

« — *L'ignorance invincible !* » s'écria l'irlandais en quittant sa place et en descendant du car avec un indicible sourire de satisfaction.

Tous les voyageurs se mirent immédiatement à battre des mains, à rire aux éclats, à pousser des cris d'approbation, tandis que le ministre honteux s'échappait par la plate forme de devant.

Tandis qu'il s'éloignait, un monsieur fit tout

haut la remarque que *l'ignorance invincible* était un bien pauvre moyen pour être sauvé; il ajouta qu'il gagerait volontiers que, désormais, l'homme à cravate blanche n'entendrait plus jamais dire que le fond du purgatoire a crevé! »

Puisque ces deux peuples, français et irlandais, ont tant de ressemblance et de sympathie, puisqu'ils sont deux peuples frères sous tant de rapports, pourquoi donc le premier, comme l'autre, n'a-t-il pas conservé intact le précieux trésor de la Foi? Elle va si bien au français, lui dont la patrie est née catholique d'une victoire miraculeuse due au Dieu de Clotilde, baptisée catholique à Reims par St Remi faisant couler l'eau sainte sur la tête de Clovis; lui qui, après tout, et malgré tout, de son épée ou de son influence, continuera toujours à accomplir le *Gesta Dei per Francos.*

« O mon pays, dirai-je, avec la plus illustre victime des tigres de la commune, vous qui êtes né à Tolbiac d'une victoire et d'un acte de foi, vous que la religion et la guerre, en-

trelaçant la croix et l'épée, ont porté sur ce pavois royal et présenté aux peuples de la jeune Europe, comme leur chef, leur modèle et presque leur monarque; vous qui avez parcouru l'univers et traversé quinze siècles avec les belles et grandes qualités d'un soldat, avec le zèle d'un missionnaire, avec l'héroïsme d'une sœur de charité, ô mon pays, gardez vos traditions chrétiennes et restez fidèle à votre glorieux passé[1]. »

Au moment où j'achève ce modeste travail, la pauvre Irlande traverse encore une crise douloureuse; elle se débat contre les horreurs de la famine; la misère profonde des agriculteurs les met dans l'impossibilité absolue de suppléer à l'insuffisance de leurs récoltes. L'humble jardin ou le petit coin de terre n'a rien produit; les grandes fermes sont restées stériles; pas de pain dans la chaumière, plus de pommes de terre au silo, pas

(1) Mg. Darboy. *Allocution à la fin de la station de l'Avent.* 1867.

de travail, et, comme conséquence, impossibilité de se procurer le strict nécessaire.

Tout cela serait peu de chose, si cette terrible loi *d'éviction* n'était pas toujours suspendue, comme l'épée de Damoclès, sur la tête du pauvre fermier (tenant), qui n'a aucun recours légal contre le propriétaire (landlord). Celui-ci en effet, peut à son gré *évincer* son fermier, en retirant sa parole, seul bail qu'il lui accorde et dont l'irlandais doit se contenter.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en plein dix-neuvième siècle, à la honte et à la stupéfaction de nos grands économistes européens, tout près de nous, un peuple est mourant de faim.

Comme dans les catastrophes précédentes, l'Irlande se souvient qu'elle est sœur de la France : c'est de ce côté qu'elle pousse le cri d'alarme. Cet appel à son secours, le voici tel que le faisait entendre, tout baigné de ses larmes, il y a quelques semaines, une religieuse irlandaise, Jeanne d'Arc à sa manière. Elle est émue des maux de la patrie, et elle essaie d'arracher ses compatriotes aux horribles tortures de la faim :

Elle s'adresse en ces termes aux catholiques de France :

« The Convent. Kenmare-Co. Kerry (Irlande).

A Monsieur le rédacteur de l'*Univers*.

Ensemble la France et l'Irlande sont éprouvées. En Irlande nous avons, comme vous le savez, la famine; dans votre très chère France, vous souffrez d'une affliction spirituelle, la famine, pourrait-on dire, de la crainte de Dieu. Ne pouvons-nous du moins nous entr'aider et nous réconforter ensemble? Oui, certes ; déjà vous avez commencé le « bon travail », et la généreuse France a séché les pleurs de bien des pauvres gens, de bien des petits enfants torturés ici par la faim. Que peut vous dire la religieuse irlandaise, sinon que, dans son cœur, la France occupe la première place après l'Irlande, et qu'elle prie beaucoup en face de la persécution dont sont menacés en France la religion et les ordres religieux ?....

Si j'écris en suppliante, c'est que j'ai l'âme tout

attristée par les appels que m'adressent des prêtres et des religieuses en faveur de leurs pauvres, de leurs malades, de leurs mourants.

Si larges que soient déjà les ressources recueillies par les comités de secours, il faudrait qu'elles fussent dix fois plus considérables pour faire face à la misère actuelle. En outre, ces comités publics n'accordent aux affamés que l'*indian meal*, nourriture grossière qu'on ne donne en Angleterre qu'aux chiens et aux chevaux, et encore ces animaux ont autre chose avec, tandis que nos pauvres affamés n'ont rien de plus.

Maintenant j'affirme que si la pauvre population d'Irlande est condamnée à ce régime d'*indian meal* et d'eau, — et c'est celui de pauvres malheureux qui se comptent par dizaines de mille, — la *peste* s'ensuivra. Songez qu'ils n'ont ni lait pour les malades et les mourants, ni beurre, ni œufs, ni légumes. Déjà ce régime commence à produire ses conséquences, c'est-à-dire beaucoup de maladies.

Je fais donc appel à votre charité chrétienne en faveur de ma souscription.... Hélas ! Hélas ! si des

secours très abondants ne nous viennent encore et vite, l'Irlande sera en proie à des épidémies d'un bout à l'autre de son territoire. Mais je le sais : ce n'est pas en vain que je m'adresserai aux cœurs de France. Mères, au milieu de vos enfants, songez à ce que vous éprouveriez si vous les entendiez vous demander en pleurant un peu de pain, et si vous n'en aviez pas à leur donner. Evêques de France, mes pères, vous, avez déjà fait beaucoup pour l'Irlande, mais ne verrez-vous pas si, dans la bonté de votre cœur, vous pouvez faire un peu plus encore ? Mes pères, vous, les prêtres dévoués de France, vous ne refuserez pas d'écouter une pauvre religieuse qui ne plaide que pour les prêtres irlandais, si semblables à vous par leur foi, par leur patience, par leur amour pour leur patrie. Mes sœurs, les religieuses de France, je tends les bras vers vous comme mes sœurs d'Irlande tendent leurs bras vers moi.

Le peu que donneraient les enfants de vos écoles ferait tant de bien ! Nous, nous ferons de notre mieux pour vous le rendre par nos prières, par nos larmes, par notre intercession en faveur de

cette France qui nous est à peine moins chère qu'à vous.

Votre sœur et servante en l'amour de Marie-Immaculée[1].

Sœur Mary-Francis Clare.

Puisse, ce que j'ai dit de l'Irlande et en particulier des similitudes de la foi irlandaise et de la foi française, suggérer à quelques âmes charitables la pensée de prêter une oreille favorable aux appels si chrétiens, si patriotiques et si français de la religieuse de Kenmare ! Puissent quelques aumônes arrachées au superflu arriver à son monastère, passer de ses mains et de son cœur à ceux qui souffrent et qui meurent de faim[2].

Non, la France n'oublie pas, et ne peut oublier ce que la généreuse Irlande toute frémissante et désolée, comme s'il se fût agi d'elle-même, a fait pour nous, à la nouvelle de nos récents désastres. Ne nous a-t-elle pas envoyé le sang de

(1) Cité dans l'*Univers* du 15 Avril 1880.

(2) Adresse de la religieuse : Sœur Mary-Françis Clare. Convent Kenmare.Co. Kerry. *Irlande.*

ses enfants, le secours de ses ambulances, et par l'obole du pauvre, bien plus que par l'offrande du riche, une magnifique *aumône de plus d'un million!*

Nous avons esquissé à grands traits les *merveilles de la Foi Irlandaise.*

Les protestants qui ont apostasié la foi de leurs ancêtres cherchent à justifier leur criminelle séparation. Ils proclament à haute voix leur prospérité matérielle ; ils étalent aux yeux de tous l'éclat de leur fortune, leur bien-être et leur confortable, et ils reprochent à l'Irlande sa pauvreté comme une malédiction du ciel.

Il est facile de leur répondre. La pauvreté de ce peuple, loin d'être une ignominie, doit plutôt être considérée comme un nouveau rayon ajouté à sa glorieuse auréole. Jésus-Christ n'est-il pas venu « du séjour des anges, afin de la prendre pour épouse et d'en avoir un grand nombre de fils qui fussent parfaits [1] ? » N'est-ce pas lui qui a béatifié la pauvreté : « *Beati pauperes ?* »

(1) St François d'Assisse.

A l'exemple de son divin fondateur, gardienne fidèle de l'Evangile, l'Eglise continue à regarder la terre comme le chemin du voyageur ; elle rappelle au chrétien qu'il doit y passer en y dressant une tente d'un jour, mais sans songer à s'y fixer à tout jamais. Voilà pourquoi ses enfants les plus illustres sont les âmes les plus détachées, les pauvres volontaires. Les yeux fixés sur la Crèche et sur le Calvaire, ils disent avec St François de Sales : « Bientôt nous serons dans l'éternité ; nous verrons alors combien les affaires de ce monde étaient peu de chose, et combien il importait peu qu'elles se fissent où ne se fissent pas. »

Le principe posé par Jésus-Christ est aussi nécessaire à la vie des nations qu'à celle de chaque âme prise isolément.

Qu'on ne croie pas cependant que ce profond mépris pour les choses périssables, ces ascensions des âmes vers le ciel les rendent étrangères et indifférentes aux légitimes progrès matériels ! A Dieu ne plaise qu'il faille renier les conquêtes sur la nature, méconnaître la valeur des progrès dans les sciences et les arts ; qu'on doive refuser son admi-

ration aux inventions modernes, ces gloires récentes dues à l'activité et à l'industrie du génie humain !

Mais, tout n'est pas là. Il faut bien reconnaître qu'il existe des éléments supérieurs, bien que moins visibles. Que ces éléments surnaturels viennent à faire défaut, c'est en vain qu'on bâtit des palais splendides, qu'on élargit l'enceinte de grandes villes, qu'on sillonne le monde de chemins de fer et de télégraphes : tous ces admirables progrès, s'ils restent isolés, c'est-à-dire, s'ils n'ont pas d'autre but que le développement de la prospérité matérielle, sont condamnés d'avance. Ils mènent infailliblement à la décadence et à la ruine. A une société ainsi constituée manquerait le principe supérieur, essentiel à sa vie : l'esprit y serait étouffé sous des monceaux de matière.

Cependant, telle n'est pas la préoccupation du jour. « N'est-il pas évident que le monde a perdu sa noblesse, qu'à ces hautes ambitions d'autrefois, qu'on traite aujourd'hui de chimériques et de barbares, ont succédé des soins plus humbles et plus positifs !... Vos plus fortes têtes de l'Europe sont

occupées à décider quelle nation fabrique mieux la soie ou le coton [1]. »

Le même auteur a écrit ces lignes significatives sur Rome : « Pourquoi Rome est-elle un des lieux du monde où l'on s'élève le mieux au sentiment des grandes et belles choses ? Parce que la vie vulgaire y est presque effacée. Le jour où les petites habitudes de la civilisation européenne y deviendraient dominantes, le jour où des magasins, imités des boulevards, remplaceraient les pauvres boutiques de la place Navone, où des cheminées de manufactures fumeraient sur l'Aventin, Rome, je veux dire la Rome chère à tout ce qui pense et qui sent, la cité de l'âme, comme l'appelait Byron, n'existerait plus. »

Cette même idée était développée dans la *Revue des deux mondes*, en Juin 1855 :

« Nous avons aujourd'hui une manière de juger essentiellement prosaïque et bourgeoise. Nous pesons, nous mesurons les choses, les peuples, les races, comme nous pesons la houille ou comme

(1) Renan. *La Poésie de l'Exposition.*

nous mesurons les étoffes.... Un homme n'a qu'une valeur productive et commerciale.... La première nation du monde est celle qui fabrique et qui vend le plus.... La race celtique semble persister à vivre, afin de montrer qu'il y a quelque chose de préférable à l'asservissement de la faim et de la soif, à la richesse, à la puissance, au travail même, et qu'un moine mystique, nu-pieds, souillé de poussière, mais pénétré des principes de l'Evangile, peut, dans l'échelle des âmes, être supérieur aux honneurs de la richesse, à la force, même au czar Nicolas, le représentant du pouvoir, même à Benjamin Francklin, le citoyen utile et vertueux[1]. »

Le même auteur avait dit quelques pages plus haut :

« Grands économistes, auteurs de savants traités de chemins de fer.... représentants opulents de tout ce qu'il y a de commun et de vulgaire, découvrez-vous une fois en passant devant ces mendiants affamés et ces haillons ; car ces mendiants représentent un idéal qui ne s'est jamais réalisé sur la

(1) C. Montégu. *Revue des deux mondes*. Juin 1855.

terre, celui de la chevalerie mystique et chrétienne, protectrice du faible par le fort, l'idéal du désintéressement, du dévouement, de la sainteté active.... Les irlandais sont exempts, ajoute-t-il, de cette cuistrerie qui caractérise les peuples triomphants. »

En face des mesquines frivolités du luxe, de la fumée de l'industrie, des rues nouvelles et des boulevards agrandis, des maisons plus hautes et au confortable mieux installé, on éprouve le besoin de redire avec Bossuet : « Les vraies richesses d'un peuple, ce sont les âmes ! »

Eh bien ! « lorsque les hommes s'inspirent des données supérieures de la foi, que leurs cœurs sont voués à l'abnégation, que leurs caractères ne savent pas s'avilir, que tous connaissent la voie austère et glorieuse du sacrifice, que les énergies individuelles s'unissent dans une virile et féconde solidarité, que les idées généreuses et chrétiennes sont le sang qui court dans les veines d'une nation, que le dévouement en est le cœur, dites-moi, n'est-ce pas là un grand peuple [1] ? »

(1) Mg. Mermillod. *Discours en faveur des pauvres d'Irlande.*

Est-ce qu'en effet, alors que l'enrichissement rapide et à tout prix est devenu une doctrine, que la passion de posséder est formulée en système, et déclarée élément essentiel de la vie sociale, que tous sont plus ou moins esclaves de cette exclusive et dégradante poursuite du bien-être, est-ce qu'il n'est pas beau de voir un peuple que la misère ne dégrade pas, que la pauvreté ennoblit, et qui, malgré tout et contre tout, forte comme Dieu même, persiste par l'énergie de sa foi, à prêcher la supériorité du ciel sur la terre, de l'âme sur la matière, de l'éternité sur le temps !

Toutefois, gardons-nous de supposer qu'un tel peuple soit l'ennemi du *progrès !*

Il l'admire, il l'aime, il le cherche ce progrès, car c'est sa loi et son devoir : c'est la loi du chrétien. Sa foi l'oblige à progresser dans le bien, non-seulement tous les jours de sa vie, mais à tous les instants, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

Seuls, avec leurs principes du progrès purement matériel, que peuvent nos utilitaires pour

la solution des grands problèmes du jour ? Que peuvent-ils pour la cessation de la souffrance et le soulagement de toutes les misères de l'humanité ?

Un jour, ils avaient dit : « Encore quelques progrès dans l'industrie, et le monde sera à l'abri de la famine ! » — Et, pour peu que le soleil nous dérobe quelques-uns de ses rayons, que les cataractes du ciel s'entrouvrent durant quelques heures, les peuples se prennent immédiatement à trembler.

Une autre fois ils avaient dit : « Encore un peu de progrès dans la médecine, et les hommes et les plantes seront à l'abri des maladies pestilentielles qui désolent le monde ! » — Et voilà que chaque année, le fléau mystérieux caché dans les profondeurs du sol ou de notre humanité, tout à coup se réveille, comme le lion qui dort dans sa forêt, et crie aux populations saisies d'effroi : « Prenez garde, me voici ! »

Un autre jour, ils avaient dit : Encore quelques progrès dans la civilisation, et désormais les peuples jouiront d'une paix éternelle ! » — Et,

i nous prêtons bien l'oreille, à toute heure, sur quelque point du globe, nous entendons le cliquetis des armes, le bruit du canon, le crépitement de la mitrailleuse. C'est la guerre !... et souvent, non plus la guerre de peuple à peuple, de nation à nation, mais de frères à frères, la guerre civile et fratricide !

Non, tout seuls, ils ne peuvent rien : leur impuissance n'est que trop manifeste. « Loin de vous, écrivait en 1859 un savant moderne, cette triste philosophie qui vous prêche le matérialisme et l'athéisme comme des doctrines nouvelles destinées à régénérer le monde : elles tuent... mais elles ne régénèrent pas [1] ».

Le progrès matériel appuyé sur la foi, voilà la source féconde de la vie; voilà où l'on trouve les remèdes infaillibles aux maux qui désolent l'humanité.

Laissez-la donc venir à vous, cette foi catholique ! Elle vous apportera ses incomparables institutions, toutes supérieures en dé-

(1) Cousin.

vouement, toutes resplendissantes du feu de la charité qui l'embrase. L'enfant délaissé, malade ou orphelin, le pauvre et le vieillard, le captif et l'insensé, l'innocent et le coupable, et jusqu'au criminel, tous trouveront un refuge, un asile, une consolation.

Laissez donc venir à vous les *Frères de St Jean de Dieu ;* ils volent au secours des insensés !

Laissez venir *S. Vincent de Paul* escorté de ses filles spirituelles, courant après toutes les misères du pauvre. N'ont-elles pas fait briller, dans ces derniers temps, aux yeux de notre siècle stupéfait l'héroïsme de la charité luttant sur le champ de bataille, à côté de l'héroïsme du soldat !

Laissez venir à vous nos *Petites Sœurs des Pauvres* ramassant dans la rue le vieillard délaissé qui blasphème et qui dit: « Non, il n'y a pas de Providence, car, j'ai faim, j'ai froid, et mes enfants ne veulent plus de moi, depuis le jour où je ne leur apporte plus ni ma part de travail, ni ma part de salaire ! »

N'éloignez donc pas de vous *ces âmes dévorées de l'amour de Dieu,* qui, par leur vie de retraite,

de prière et de pénitence, sont comme des paratonnerres divins. Elles détournent de vos têtes la foudre allumée par les innombrables crimes qui souillent la terre.

Ne rejetez pas du sol de la patrie les *Membres de la Compagnie de Jésus*, ces incomparables instituteurs de la jeunesse! Leur science et leurs vertus sont seules capables de former des générations chez lesquelles la noblesse des sentiments s'élève à la hauteur de l'intelligence et du dévouement.

Ne rejetez pas les admirables *Frères de nos écoles chrétiennes*, ces maîtres si modestes, si dévoués et si chers à l'enfance, ces hommes au patriotisme si généreux!

On les a vus partout, à l'époque de nos malheurs, affronter le feu et la mitraille pour porter secours aux blessés et aux mourants. Du haut des remparts de la capitale, le général Ducros émerveillé de tant d'héroïsme, leur criait : « Amis, arrêtez c'est assez ! N'allez pas plus loin : la religion et la patrie n'en demandent pas davantage ! »

Enfin, laissez venir à vous *le Sacerdoce catholique* pour élever vos âmes par les enseignements divins, les former à la pratique de la justice et de la vertu. Ils savent, eux aussi, eux surtout, les prêtres de Jésus-Christ sauveur des hommes, se dévouer comme leur divin maître pour le salut de leurs frères : ils savent regarder la mort en face au milieu des plus terribles fléaux publics, et chercher encore, quand la désolation est universelle, à lui arracher des victimes. Hier, ces hommes s'appelaient Charles Borromée ou Belzunce : demain, ils porteront un autre nom; mais, quels que soient leurs noms, c'est dans les rangs du sacerdoce qu'on trouvera toujours les amis les plus sincères de l'humanité, que le dévouement pour elle est porté jusqu'au sacrifice volontaire de la vie, jusqu'au martyre s'il le faut.

Un matin du mois d'Août, 1878, au fort de l'épidémie de la fièvre jaune, un petit enfant s'en allait tristement le long d'une de ces larges avenues de La Nouvelle-Orléans, ordinairement si riantes et si agitées, mais alors solitaires et silencieuses comme la mort elle-même. Cet enfant, à

peine vêtu, les yeux pleins de larmes, le cœur dans l'angoisse, laissait échapper des sanglots déchirants. Hélas! il se demandait, avec anxiété, où il pourrait trouver un morceau de pain pour le jour qui commençait, et qui lui donnerait un abri pour la nuit qui viendrait ensuite.

En ce moment une pieuse dame passait à ses côtés. Profondément émue à ce spectacle, elle devine tout, et s'approchant de l'enfant, lui dit avec une douceur et une tendresse maternelles :

« Mon pauvre petit, mais qu'as-tu donc, et pourquoi pleures-tu si fort? »

« — Ah! dit l'enfant, vous n'avez donc pas peur de moi, vous, Madame? »

« — Et pourquoi aurais-je peur de toi? »

« — C'est parce que mon père et ma mère, mes petits frères et mes petites sœurs viennent tous de mourir de la fièvre jaune; maintenant tout le monde me fuit. On ne veut plus me voir nulle part, et je ne sais plus où aller... Ah! Madame, que je suis malheureux!.. Et il redoublait ses sanglots.

« — Eh bien, mon petit ami, lui dit la dame en lui prenant la main, console-toi ! Moi, je te le promets, je ne te fuirai pas ; je n'aurai pas peur de toi, car le malheur qui te frappe te rend sacré à mes yeux et à mon cœur. Moi aussi je connais le deuil : la mort a passé chez moi ; mais, viens avec moi ; ma maison sera ta demeure : viens, je serai ta mère jusqu'au moment où il plaira à Dieu de nous rendre des jours meilleurs. »

Noble cœur de femme !...Ah ! les anges ont dû sourire de bonheur à la vue de l'héroïsme de sa charité, et Dieu, du haut du ciel, a dû faire descendre sur sa tête toutes les bénédictions qu'il tient en réserve pour le protecteur de l'orphelin délaissé.

Est-il besoin de dire quelle était cette femme ..! C'était celle que la ville entière connaissait pour être le modèle de toutes les vertus chrétiennes : c'était la femme de l'Evangile ; c'était la foi et la charité en action.

A côté d'un tel fait, qu'ils montrent leurs œuvres maintenant, tous les enthousiastes admirateurs du matérialisme moderne !

On sait ce qui s'est passé naguère à Genève, au milieu d'une épidémie. Tous les ministres protestants avaient pris honteusement la fuite. Il fallut tirer au sort pour savoir quel serait celui d'entre eux qui resterait au poste : d'après leurs règlements, *un seul* devait suffire.

Ah ! c'est que le dévouement est le privilége sublime de la foi et des peuples qui ont la foi !... Quand on se voit réduit à une si prodigieuse stérilité ; lorsque, depuis 300 ans, on n'a pu produire, en faveur de l'humanité ni une religieuse d'hôpital, ni un apôtre, ni un martyr, a-t-on bien le droit de reprocher sa pauvreté à un peuple si riche en œuvres, devant Dieu et devant les hommes? — Oui, éloquent défenseur de l'Irlande, vous aviez bien raison de jeter ce cri à l'élite de la société parisienne : « Les premières puissances de notre époque, les deux plus illustres riches, c'est un prince dépouillé, c'est un peuple en haillons : Pie IX qui vous tend sa main royale, et l'Irlande qui vous demande du pain[1] ! »

(1) Mgr Mermillod, à l'église Ste Clotilde à Paris.

« Archimède ne demandait qu'un levier et un point d'appui pour soulever le monde : mais, de son temps, le levier et le point d'appui n'étaient point connus : ils le sont maintenant; le levier c'est la foi; le point d'appui, c'est la poitrine du Seigneur Jésus[1]» .

Rien de plus beau, ni de plus vrai : c'est la foi qui soulève le monde! Est-ce que, en effet, la foi n'est pas le levier d'un peuple? N'est-elle pas pour lui le plus précieux des biens? N'est-ce pas elle qui lui communique bonheur, force et gloire? J'irai plus loin, et j'oserai le dire, c'est la foi qui lui conserve la vie en tant que nation, fût-elle mutilée, sanglante et martyre, qu'elle s'appelle la Pologne ou l'Irlande!

« Ce n'est pas pendant une ou même vingt administrations, mais pendant des siècles que nous avons employé l'épée contre les irlandais catho-

(1) Lacordaire. Conférences à Notre-Dame.

liques, dit un célèbre historien anglais. Nous avons essayé de la famine : nous avons eu recours à tous les artifices des lois draconniennes ; nous avons tenté l'extermination sans frein, non pour abaisser ou vaincre une race abhorrée, mais pour effacer toute trace de ce peuple dans le pays qui le vit naître. Mais, qu'est-il arrivé ? Avons-nous réussi? Nous n'avons pu ni les extirper, ni même les affaiblir. Ils se sont successivement accrus..... Je sais l'histoire, j'ai étudié l'histoire; mais je confesse mon incapacité dans cette science pour trouver de ce fait une explication satisfaisante...Mais, si je pouvais me trouver sous le dôme de S. Pierre, à Rome, et lire avec la foi d'un catholique romain l'inscription qui est tracée tout autour : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise ; les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*, alors, je pourrais résoudre le problème de l'histoire de l'Irlande[1]. » Si le célèbre historien, pendant son séjour à Rome, ne s'était pas contenté de lire autour du dôme de

(1) Mac Aulay. Discours prononcé à Edimbourg.

S. Pierre; si, parcourant cette immense basilique du monde, il avait cherché à mieux s'instruire, il aurait trouvé le complément de sa pensée et la solution complète du problème, en voyant sur les confessionnaux ces deux inscriptions qu'on ne lit pas sans une profonde émotion: *Gens Hiberna! Gens Polona! La nation Irlandaise! La nation Polonaise!*

Qu'est-ce que cela veut dire, sinon qu'aux yeux de la foi, aux yeux de l'Eglise, ces deux nations sœurs et martyres ne sont pas mortes. Que la diplomatie, que les conquérants, que les prétendus sages du siècle effacent, s'ils le veulent, de la carte géographique, avec une dédaigneuse indifférence, les noms de ces nobles peuples. La sainte Eglise catholique, elle, la citadelle de la justice, l'asile des vieux droits, le rempart du faible opprimé par la force brutale, l'Eglise catholique garde intacts, comme dans un reliquaire, à côté du tombeau des apôtres Pierre et Paul, au centre même de la catholicité, ces grands noms, comme un immortel souvenir, comme une douce et invincible espérance!

A notre époque, on est partout à la recherche de constitutions capables de faire marcher et vivre les peuples, d'apporter le bonheur aux sociétés, aux familles, aux individus. Ah ! la seule constitution qui puisse opérer ce prodige, réaliser ce rêve, elle est aussi vieille que le monde : c'est le Décalogue, c'est-à-dire, la Foi. Peuples, familles et particuliers ne retrouveront le bonheur qu'ils cherchent partout et qu'ils ne rencontrent nulle part, que le jour où ils iront le puiser à sa véritable source, où ils apprendront de nouveau à faire le signe de la croix et à conformer leur vie aux leçons du catéchisme, aux maximes de notre vieux Credo, qui seul donne la vraie science, et le vrai bonheur. « Comment vivre en paix, quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on a à faire ici-bas : quand tout est énigme, mystère, sujet de doute et d'alarme ! Vivre en

paix dans cette ignorance est *chose contradictoire et impossible* [1] ! »

Le philosophe dont je viens de parler vivait malheureux dans le doute ; cependant il enseignait aux autres le moyen d'avoir cette paix si désirable et d'éviter cette *contradiction* qui le faisait tant souffrir. Elle est encore de lui, cette page si connue, qu'on ne peut lire sans émotion, si l'on veut se rappeler que celui qui l'a si bien écrite, indique un chemin assuré qu'il se refuse à prendre lui-même.

« Il y a un petit livre, dit-il, qu'on fait apprendre aux enfants, et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre qui est le catéchisme : vous y trouverez une solution à toute les questions que j'ai posées, à toutes, sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine ; il le sait : où elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant qui, de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime qu'il

(1) Jouffroy, *Mélanges philosophiques.*

ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin : pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une seule famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien : et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique et sur le droit des gens, car tout cela ressort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion : je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité [1]. »

(1) Jouffroy.

C'est parce qu'on a renoncé aux sublimes enseignements de « *ce petit livre qui est le catéchisme* » que, sous le souffle des passions déchaînées, faisant irruption de toutes parts, les sociétés croulent sur leurs bases. Mais, quand on ne veut plus de dogmes religieux, il ne faut point songer à imposer des dogmes politiques ; sans foi à Dieu il n'y a pas de foi à l'homme, et quand les églises sont vides, les cachots sont pleins. Lorsqu'on ferme les cloîtres et qu'on en chasse les saints, il faut élargir les portes des bagnes ; il faut créer au loin des colonies pénitentiaires pour donner asile à des malheureux qui en sortiront un jour, punis sans doute par la loi humaine, mais non pas changés. Ils porteront toujours dans le cœur le feu criminel qui les dévore, parce qu'ils ne sont pas des hommes de foi. « Soyez-en sûrs, l'incrédulité tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre[1]. »

Oh ! hommes du progrès, inventeurs de systèmes nouveaux, vous vous agitez en tous sens : vous remettez en question les problèmes depuis

(1) Scherer. *Mélanges*. p. 182.

longtemps résolus ; vous voulez surtout résoudre celui du bonheur ! Prenez-en donc le moyen ! Bâtissez sur la pierre sacrée, sur le roc infaillible ; ne creusez pas des citernes malsaines, quand vous avez sous la main des sources d'eaux vives ; faites refleurir la religion dans les âmes ; donnez de nouveau la foi au peuple : vous aurez désormais une société paisible et heureuse, car, là où triomphe la foi, le riche met son bonheur à faire des heureux et à soulager le pauvre, tandis que l'ouvrier ne maudit ni sa pauvreté ni son travail. « Si parfois, son labeur le courbe trop bas, il se relève les mains jointes, regarde le ciel et sent la consolation lui venir. Quand il a faim, quand il souffre, la *foi* lui montre son Dieu qui lui tient compagnie sur la croix. Si le remords le fatigue, la *foi* lui donne un prêtre pour recevoir les lourds secrets de son cœur. Et quand ses jambes lui refusent leur service, la *foi* lui offre une sœur de charité pour panser ses plaies et honorer son âme dans les détresses de son corps. Il se résigne, parce qu'il aime Dieu et qu'il espère, et le riche peut vivre et dormir en

paix, sans crainte de se réveiller aux mugissements de la tempête[1] » — « Mon père, écrivait un prisonnier célèbre, du fond de son cachot de Venise, tous mes maux sont devenus légers depuis le jour où j'ai acquis ici le premier de tous les biens, *la religion*, que le tourbillon du siècle m'avait presque fait perdre[2]. »

(1) Marchal. *L'homme comme il le faut*. p. 18.

(2) Silvio Pellico. Ses *Lettres*.

Je termine.

Dans le cas où ces humbles pages viendraient à tomber entre les mains d'un de ces hommes si nombreux à notre époque, ennemis de la foi, sans peut-être se rendre compte des motifs de leur haine, qu'il me soit permis de lui dire, avec la liberté, sans doute, mais plus encore avec la charité de l'apôtre :

« — Mais, enfin, pourquoi êtes-vous l'ennemi de la foi?.... Quel est donc le crime de cette foi à votre égard?.. Quel mal vous a-t-elle fait? Pour laquelle de ses œuvres la condamnez-vous? »

Au jour de votre naissance, l'Eglise catholique, par le son de ses cloches a salué votre entrée en ce monde; elle vous a reçu avec joie dans son temple; elle a versé l'eau sainte sur votre tête et vous a renvoyé à la demeure de vos parents avec l'innocence et la beauté des anges, c'est-à-dire avec deux titres de plus à leur tendresse et à leur

dévouement. — Vous avez grandi. Est-ce que, en grandissant, ce n'est pas la *foi* qui vous a donné les plus beaux jours de votre vie, les plus douces joies du cœur? Rappelez-vous votre première communion et tant d'autres jours heureux : en ce temps là, que vous manquait-il, sinon des « ailes pour vous envoler aux cieux », comme on l'a dit? — Vous avez grandi encore. Vous êtes devenu chef de famille. Aujourd'hui, dites-moi, qui instruit vos enfants ? qui les accueille avec bonheur, qui les dirige, qui les aime et leur dit chaque jour de vous aimer, de vous respecter, de vous honorer et de vous obéir, afin qu'ils vivent *longtemps sur la terre?* Qui fait cela? Toujours la *foi,* sous la figure du prêtre, du frère de la doctrine chrétienne ou de la sœur de charité!

Plus tard, et ce sera toujours trop tôt, quand le malheur viendra vous visiter, quand une cruelle maladie vous aura étendu sur votre lit de douleur, quand peut-être vos enfants effrayés prendront la fuite, qui aurez-vous à votre chevet, qui sera fidèle aux pieds de votre lit? Qui mourra, s'il le faut, à cause de vous, au poste sacré du devoir et du dé-

vouement? La *foi* toujours, sous la figure du prêtre ou de la religieuse.

Enfin, quand la mort vous aura fermé les yeux, quand vos parents et vos amis ne voudront plus de vous, lorsque le vide se fera autour de votre cercueil, qui accueillera vos restes avec charité? Toujours la foi ou l'Eglise catholique. Elle ira chercher votre corps avec respect jusque dans votre maison; elle l'amènera comme en triomphe dans son temple; autour de lui, elle fera fumer l'encens, honneur qu'elle ne rend qu'à Dieu seul; elle se penchera sur lui comme une tendre mère, pour y répandre ses prières, et elle le conduira à sa dernière demeure.

Enfin, quand vous serez là, sous la tombe, pour y dormir de votre dernier sommeil, quand tout en ce monde aura fini pour vous, quand l'oubli se fera partout à votre égard, l'oubli sur votre nom que peut-être personne ne prononcera plus, l'oubli sur votre tombe que personne ne visitera plus, l'oubli sur votre mort que personne ne pleurera plus, même sur ce cher petit coin de terre que vous avez tant aimé, il y aura encore quelqu'un

qui ne vous oubliera point. L'Eglise, c'est-à-dire la foi se souviendra toujours de vous : tous les jours, elle commandera à ses prêtres de suspendre un instant le saint sacrifice, pour vous donner un pieux souvenir devant Dieu; jusqu'à la fin des siècles, tant que le monde subsistera, tous les jours, la *foi* demandera à Dieu, de vous donner « *le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix.*»

Puisque la foi a pour tous les soins délicats d'une bonne et tendre mère, pourquoi tous n'auraient-ils pas pour elle les sentiments d'enfants dévoués ? La terre alors changerait de face et deviendrait un ciel anticipé : le grand problème du monde serait résolu ; le rêve serait réalisé : autant que possible, ici-bas, on aurait trouvé *le bonheur!*

Qu'ils sondent donc leurs cœurs, les ennemis de notre foi ! Combien d'entre eux qui devraient dire, s'ils voulaient être sincères :

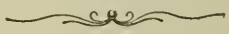
« Né de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie, j'avais été accoutumé, de bonne heure, à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la plus

grande affaire de ma vie ; et tout le reste de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps, les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous les besoins et à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces questions qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et ces réponses, j'y croyais ; et, grâces à mes croyances, la vie présente m'était claire ; et, par de là, je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses phases et la mort qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi et l'aimant pour la bonté de ses desseins, *j'étais heureux* de ce bonheur que donne *une foi vive et certaine* en une doctrine qui résout *toutes les grandes questions* qui peuvent intéresser l'homme [1]. »

(1) Jouffroy. *Nouveaux mélanges philosophiques.* p. 81. 82.

Si, en traçant ces quelques pages, j'avais pu susciter un semblable remords au cœur d'un de nos frères, arracher ce cri à sa conscience troublée, lui faire prononcer cet aveu, pourvu qu'il soit suivi d'une résolution pratique : celle de revenir à cette religion envers laquelle on se conduit comme envers une mère « qu'on quitte au premier succès et qui nous attend à la première larme [1] » je me trouverais amplement récompensé de cet humble travail. J'aurais atteint mon but : N'est-ce pas celui que doit se proposer, avant tout, le prêtre de Jésus-Christ : *la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes !*

(1) Aug. Cochin.



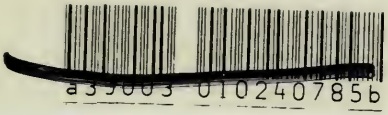
La Bibliothèque
niversité d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

OCT. 1996

19 OCT. 2000

CE



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 07 19 12 5